destination Portugal MAGAZINE

MARS/AVRIL/MAI 2025
NUMÉRO 36 • 7,95 €

destination Portugal MAGAZINE

À LA DÉCOUVERTE D'UN ART DE VIVRE

n°36

MÉGA-GUIDE

LISBONNE

La ville comme vous ne l'avez jamais vue

MIRADOUROS POINTS DE VUE SUR LA VILLE BLANCHE | **AZULEJOS** OMNIPRÉSENTS ET EMBLÉMATIQUES | **ARCHITECTURE CONTEMPORAINE** LES ÉDIFICES QUI FONT LA VILLE D'AUJOURD'HUI | **LISBONNE L'AFRICAINE** L'INFLUENCE DES ANCIENNES COLONIES | **LIEUX EN MARGE** DANS LES ARCANES DE LISBONNE | **VILAS OPERÁRIAS** LA MÉMOIRE OUVRIÈRE

PRAZERES | 28

VASCO

Notre carnet d'adresses

TESTÉES +NOS ADRESSES ET APPROUVÉES

Pastelarias, bars, saveurs du monde lusophone, restaurants traditionnels, cuisine fusion, hôtels et chambres d'hôtes de charme

Belgique-Lux- Pays-Bas 7,95€ /Italie 7,95€ /Suisse 11,00 CHF /DOM 7,95 € /TOMS 1100 XPF/Canada 12,99 $Can

L 13601 - 36 - F: 7,95 € - RD

Caixa Geral de Depositos
FRANCE

FIDELIDADE
ASSUREUR DEPUIS 1808

PRÊTS IMMOBILIERS[1] & ASSURANCES HABITATION

Pour votre projet immobilier, nous avons des solutions sur mesure.

Nous vous accompagnons dans l'acquisition et la protection de votre bien. Parlons-en.

Chacun de nos clients mérite une attention unique.

Plus d'informations en agence et sur www.cgd.fr

(1) Sous réserve d'acceptation de votre dossier, voir conditions en agence. L'emprunteur dispose d'un délai de réflexion de dix jours, et la vente est subordonnée à l'obtention du prêt. Si celui-ci n'est pas obtenu, le vendeur doit rembourser à l'emprunteur les sommes versées.

Caixa Geral de Depósitos S.A. • Succursale France - Banque • 2 rue des Italiens – 75009 PARIS • Téléphone 01 56 02 56 02 • Enregistré à l'ASF dans la catégorie "Agente de Seguros" sous le n° 419501357, notifié à l'ORIAS pour les activités en France • Siren 306 927 393 RCS Paris • APE 6419Z • Ident. Intra-communautaire FR 88 306 927 393 • Siège Social : Av. João XXI, 63 – 1000-300 Lisboa, Portugal • Capital Social € 4.525.714.495,00 [www.cgd.pt] • CRCL et NIPC n.º 500 960 046 • **Fidelidade** - Companhia de Seguros, S.A. • Siège : Largo do Calhariz, 30 1249-001 Lisboa - Portugal • NIPC e Matrícula 500 918 880, CRC Lisboa • Capital Social EUR 509.263.524 • www.fidelidade.pt • Succursale de France : Tour Aurore, 19ème étage - 18 Place des Reflets - CS 90462 - 92976 Paris La Défense Cedex • RCS Nanterre 413 175 191 • Tél. 01 40 17 67 20 • www.fidelidade.fr • JenkoAtaman - stock.adobe.com • Document non contractuel. Publicité.

MARS/AVRIL/MAI 2025
Numéro **36**

destination Portugal MAGAZINE

Trimestriel - N° 36
Mars/avril/mai 2025

3, rue Chateaubriand
63400 CHAMALIÈRES

ÉDITEURS
Christophe BONICEL
06 42 60 79 65.
cbonicel@vascoeditions.com
Yves GOUTORBE

RÉDACTION
Rédacteurs
Pierre SORGUE
Secrétaires de rédaction
Gilles DUPUY
Direction artistique
Michèle FILLIAS

Photos
Pierre SORGUE,
agences Shutterstock, iStockphoto
AdobeStock et Alamy
Photo de couverture :
Lisbonne
© Chunyip WONG iStockphoto

PUBLICITÉ
Véronique CELERI - (33) 6 22 36 84 48
veronique@vascoeditions.com

ABONNEMENT
OPPER SERVICES CS 60003
31242 L'Union Cedex - FRANCE
05 34 563 560
www.shop-vasco.com

DISTRIBUTION
France
MLP
Contact réseau France
MEDIASDIF
Olivier LE POTVIN
02 32 45 44 43. (33) 6 64 65 63 75
olepotvin@wanadoo.fr
Portugal
INTERNATIONAL NEWS PORTUGAL
Contact : Elsa NEVES
(351) 21 898 20 21
elsa.neves@internews.com.pt
Belgique, Suisse, Quebec
MLP

IMPRESSION
LITOPAT, Italie

Dépôt légal à parution

Numéro ISSN 2494-4831

Directeur de publication
Christophe BONICEL

PEFC
PEFC/18-32-116

Édité par

VASCO EDITIONS
SARL au capital de 1000 €
SIRET 819 199 464 00010
Siège Social : 3, Rue Chateaubriand
63400 CHAMALIERES
Principaux actionnaires :
Yves GOUTORBE, Christophe BONICE

Toutes reproductions (même partielles) des articles publiés dans *DESTINATION PORTUGAL* sans accord de la société éditrice est interdite conformément à la loi du 11 mars 1957 sur la propriété littéraire et artistique. La rédaction n'est pas responsable de la perte ou de la détérioration des textes ou photos qui lui sont adressés pour appréciation.

Dans la ville blanche

Avec ce nouveau numéro, intégralement consacré à Lisbonne, nous avons voulu renouer avec l'âme de la capitale portugaise, tout en soulignant son dynamisme et sa vitalité. Victime en partie de son succès touristique, cette ville à nulle autre pareille garde un charme unique, un cachet bien à elle, une part de mystère qu'elle cultive amoureusement. Pour l'appréhender dans sa pleine mesure, rien de mieux que de prendre de la hauteur. Lisbonne et ses sept collines fourmillent ainsi de *miradouros*, ces points de vue où, le soir, les Lisboètes ont pour habitude d'admirer le soleil se coucher sur la baie du Tage. Un spectacle dont on ne se lasse jamais…

Lisbonne ne serait pas Lisbonne sans ces azulejos. Églises, palais, immeubles de rapport, simples logis, ces petits carreaux de faïence sont partout dans la ville. L'excellent Museu Nacional do Azulejo s'est donné pour mission de les restituer dans leur dimension historique, tandis qu'à la Fabrica Sant'Ana, on perpétue des gestes et des techniques hérités du XVIII^{e} siècle, époque où les azulejos ont littéralement envahi le Portugal. Plus près de nous, en 1998, l'exposition universelle a définitivement acté le passage de Lisbonne dans la modernité, avec notamment l'aménagement du très spectaculaire Parque das Naçoës, aujourd'hui l'un des points de convergence des touristes en visite dans la capitale. Depuis, les rives du Tage se sont couvertes d'audacieuses réalisations architecturales, qui ancrent plus que jamais Lisbonne dans le temps présent.

Entrée dans la cour des grandes capitales européennes, Lisbonne n'a pas encore tout à fait renoncé à sa part rebelle et authentique. Face à la menace du surtourisme et de la muséification, la résistance s'organise. Et même si les *vilas operárias*, ces anciennes cités ouvrières, sont aujourd'hui de plus en plus colonisées par les Airbnb, la ville blanche entend bien rester vivante, à l'image de sa communauté afro-descendante, dont les sons, les couleurs et les saveurs lui offrent un surplus bienvenu de fraîcheur et d'énergie.

Bonne lecture, et rendez-vous dès la fin du mois de mai pour de nouvelles aventures en terre lusitanienne.

Bien à vous,

Christophe Bonicel

Rejoignez-nous sur facebook et instagram
www.facebook.com/MagazineDestinationPortugal

Version numérique disponible sur l'appli VASCO Magazines à télécharger sur l'App Store et Google Play

SOMMAIRE

destination Portugal MAGAZINE

À LA DÉCOUVERTE D'UN ART DE VIVRE

n°36

Mars/avril/mai 2025

Actus

6 **Les news du printemps**

City guide

10 LISBONNE
Comme vous ne l'avez jamais vue

Il y a peu encore, Lisbonne, son architecture chancelante, ses murs décrépits et ses quartiers populaires constituaient une destination à la fois confidentielle et un brin exotique, surtout prisée des âmes romantiques, en quête de dépaysement et d'authenticité. Aujourd'hui, les choses ont bien changé. En proie au tourisme de masse, la capitale du Portugal s'est mise au diapason de ses homologues européennes. Et si la ville blanche n'a rien perdu ou presque de son cachet, elle n'est plus nimbée de cette aura de tranquillité qui en faisait un point de chute à part. Heureusement, Lisbonne cultive une identité propre. À travers ses miradors, ses azulejos ou ses cités ouvrières, elle garde sa part de mystère et de secrets, et même les édifices contemporains dont les bords du Tage se sont couverts ne la dénaturent pas. C'est cette Lisbonne-là, authentique et mutine, que nous vous invitons à découvrir, une Lisbonne que vous ne connaissez pas encore.

16 Miradouros
POINTS DE VUE, IMAGES DE LISBONNE

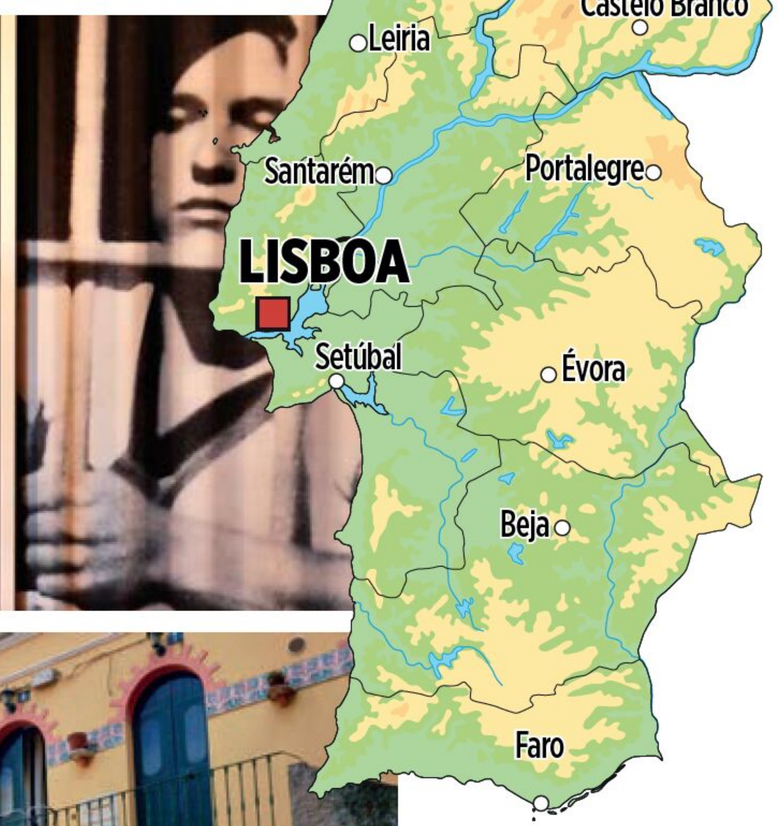
C'est bien connu, pour appréhender une ville dans sa juste mesure, il faut prendre de la hauteur. C'est particulièrement vrai à Lisbonne, où de nombreuses collines ménagent autant de points de vue souvent uniques sur la capitale portugaise. Petit tour d'horizon de ces *miradouros*, dans les pas et les impressions de Fernando Pessoa, le grand poète de Lisbonne.

34 Azulejos
BEAUTÉ ET IDENTITÉ

Difficile d'imaginer Lisbonne sans ses azulejos. Hérités de l'Espagne musulmane, ces petits carreaux de faïence imposent leur présence sur tous les monuments et édifices de la ville, du plus prestigieux aux plus passe-partout. En partie grâce à eux, la capitale portugaise cultive un cachet, une esthétique, une lumière qui lui sont propres et la rendent unique aux yeux du reste du monde.

Abonnement
Page 109

La boutique
Pages 110-113



48 Architecture contemporaine
UN ÉLAN NOUVEAU

Longtemps vu comme un ville figée dans son histoire, Lisbonne a définitivement fait son entrée dans le XXIe siècle, à travers une série d'audacieuses réalisations architecturales qui s'échelonnent notamment le long du Tage. Une balade à faire en vélo, pour découvrir une autre facette, plus contemporaine, de la capitale portugaise.

64 Lisbonne, l'Africaine
DANS LA VILLE NOIRE

Lisbonne entretient un lien étroit avec l'Afrique, noué à l'époque des Grandes Découvertes et des colonies. Un rapport également lié à l'esclavage, dont la capitale portugaise fut l'une des plaques tournantes en Europe à partir du Moyen Âge. Petite balade à la fois mémorielle et vivante à travers cette « Lisbonne africaine », fortement marquée par les sons, les saveurs et la culture du continent noir.

78 Lieux en marge
DANS LES ARCANES DE LISBONNE

Loin de ces lieux dits « incontournables », qui imposent de longues files d'attente entre deux perches à selfie, Lisbonne offre aussi de très surprenantes oasis de calme, autant de lieux ou de musées certes moins connus, mais qui réservent leur lot de surprises aux visiteurs les plus curieux.

80 Museu de Lisboa • 82 Observatório Astronómico • 83 Atelier Museu Júlio Pomar • 84 Museu do Aljube - Resistência e Liberdade • 86 Museu do Oriente • 88 Centro Científico e Cultural de Macau • 90 Museu da Marioneta • 92 La crèche de la Basilica da Estrela • 94 Abbaye souterraine du Palácio Foz

96 Vilas operárias
LA PART OUVRIÈRE

Au tournant des XIXe et XXe siècles, pour faire face à la crise du logement qui frappait alors la capitale portugaise, quelques industriels animés d'intentions plus ou moins philanthropiques firent construire des ensembles d'habitations destinés à leurs ouvriers. Ces *vilas operárias* constituent aujourd'hui une curiosité pour les touristes, ainsi qu'une opportunité de logement pour de nombreux Lisboètes désireux de résider en centre-ville.

104 Nos meilleures adresses

Mon Portugal à moi
114 Fiona Disegni
« Une musique universelle »

TOURISME

Une centaine d'ouvertures d'hôtel d'ici 2027 au Portugal

© Julian Worker Shutterstock

L'offre hôtelière va s'étoffer au Portugal dans les années à venir. Selon le site Internet VisitPortugal, plus de 110 hôtels devraient ouvrir leurs portes dans le pays d'ici à 2027. Soit plus de 11 100 chambres, alors que le Portugal abrite déjà près de 2 100 hôtels. L'essentiel de cette nouvelle offre est composé de 4 et 5 étoiles, traduisant une hausse de la demande pour des produits haut de gamme. Toutefois, les 3 étoiles ne sont pas en reste, puisqu'ils représentent 41 % des ouvertures prévues dans les années à venir. Quasiment toutes les régions touristiques du pays verront leur offre hôtelière augmenter. Mais les villes de Lisbonne et Porto vont continuer de jouer leur rôle de locomotive pour l'industrie touristique portugaise, avec 20 nouveaux hôtels en projet pour 1 380 chambres. L'Algarve concentrera 12 % du total des nouvelles ouvertures prévues ces trois prochaines années, suivie par les Açores (5 %), l'Alentejo (4 %), Madère et le centre (tous deux avec 3 %), l'Ouest, Setúbal et Vale do Tejo (2 % dans les deux cas). En 2023, le secteur de l'hôtellerie au Portugal a réalisé un chiffre d'affaires de 6 milliards d'euros, en hausse de 20,1 % par rapport à l'année précédente.

Source : lechotouristique.com

ÉCONOMIE

Le Portugal veut attirer des entreprises en baissant l'impôt sur les sociétés

Cent jours après son entrée en fonction, le gouvernement de centre droit de Luís Montenegro a présenté son plan pour *« accélérer l'économie »*, avec à la clef un allégement des contributions. Tandis que les plus gros groupes sont appelés à contribuer plus, Lisbonne amorce le mouvement inverse pour les autres entreprises, avec l'annonce d'une réduction du taux de l'impôt sur les sociétés, de 21 % actuellement à 15 % d'ici à 2027. Dans le cas des PME, le taux passera même de 17 % à 12,5 %. Ces réductions seront aussi accompagnées de l'allégement d'une série de taxes, de facilités de gestion et de simplification en matière de TVA, avec des garanties de paiement en moins de trente jours par les administrations. En parallèle, Lisbonne a déjà acté la réduction de l'impôt sur le revenu, avec un traitement préférentiel pour les jeunes de moins de 35 ans.

Source : lesechos.fr

TRANSPORTS

Fin des péages sur plusieurs autoroutes portugaises en 2025

© JChristine Bird Shutterstock

La fin des péages sur plusieurs portions d'autoroutes portugaises (l'A4, l'A22, l'A24, l'A25, l'A28, l'A13, l'A13-1 et l'A23), effective depuis le 1er janvier 2025, traduit une volonté de rendre les infrastructures routières plus accessibles pour les usagers portugais et les touristes. C'est également le moyen pour le gouvernement d'améliorer la sécurité routière en évitant les détours dangereux des usagers pour éviter des frais. Cette décision reste néanmoins un défi économique pour le pays. En effet, elle entraînera une perte de revenu estimée à 180 millions d'euros, selon le rapport sur le budget de l'État pour 2025. Pour les automobilistes, les transporteurs et les amateurs de voyages, cette mesure est en revanche une excellente nouvelle, marquant un pas vers une mobilité plus accessible et sécurisée au Portugal. ✦

Les rendez-vous à ne pas manquer

SÓNAR FESTIVAL

©DR

Du 11 au 13 avril 2025 - Lisbonne

Dédié à la musique, à l'art et à la technologie, le festival Sónar Lisboa se veut un lieu d'intersection entre artistes, designers, scientifiques, technologues et autres.

facebook.com/SonarFestival

FIMFA - FESTIVAL INTERNATIONAL DE MARIONNETTES

©DR

Du 8 mai au 1er juin à Lisbonne

Durant le Festival international de marionnettes, des compagnies internationales présentent leurs créations à travers une programmation innovatrice, établie en pensant à tous les publics.

tarumba.pt

ARCO LISBOA

©DR

Du 29 mai au 1er juin à Lisbonne

La célèbre foire d'art contemporain ARCO accueillera 70 galeries, qui présenteront, en exclusivité ou dans le cadre de leur programme, des artistes capables d'établir un dialogue ouvert et constructif avec l'espace créatif portugais.

ifema.es/pt/arco/lisboa

FANTASPORTO - FESTIVAL DE CINÉMA DE PORTO

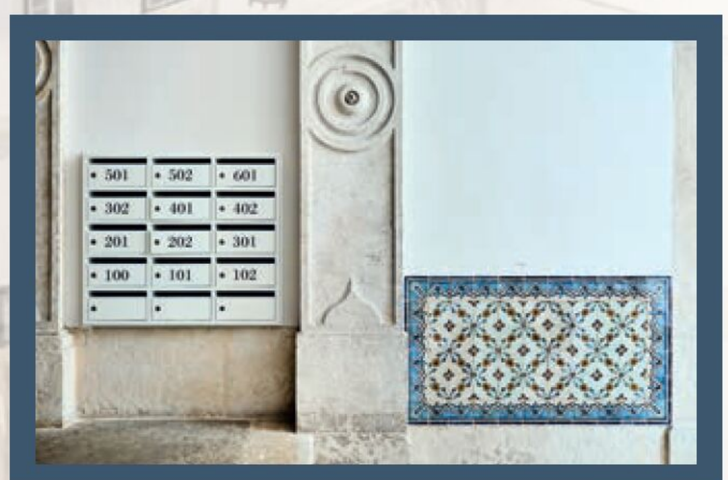
Du 28 février au 9 mars à Porto

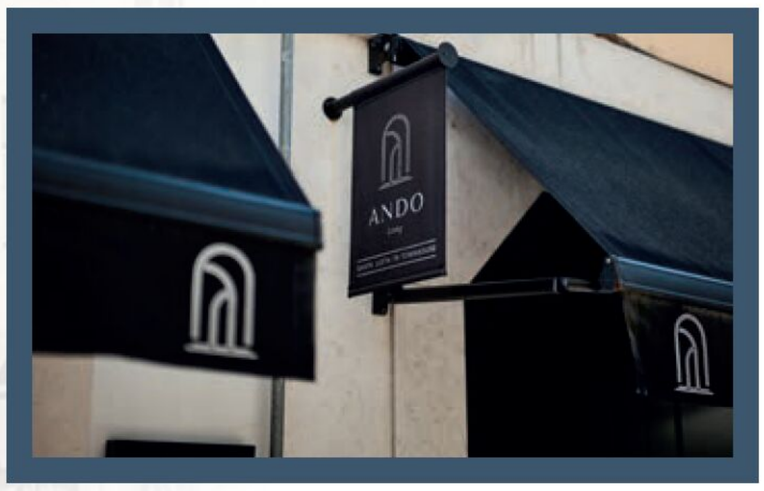
L'imaginaire, le fantastique et la fiction scientifique inondent la ville durant le Fantasporto, considéré comme l'un des meilleurs festivals du monde sur ce thème

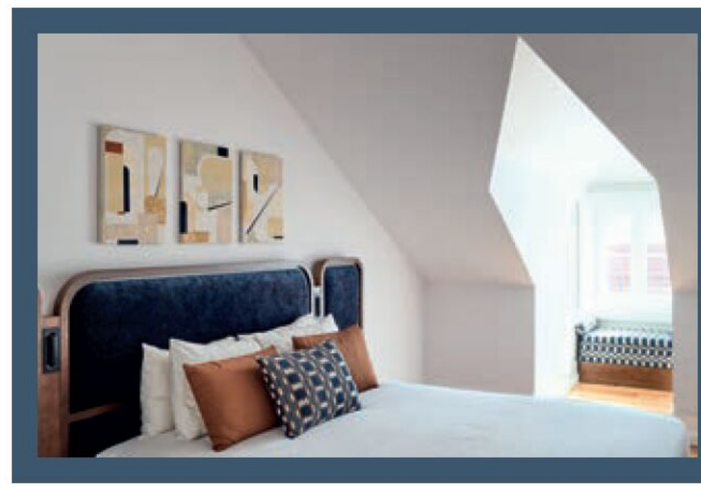
fantasporto.com

ANDO *Living*

Les noces du design et du confort







Fondée en 2019 par trois amis de longue date, Ando Living s'est très vite fait un nom avec sa large et séduisante collection d'appartements nichés dans les quartiers vivants de Porto et de Lisbonne. À la rentrée prochaine, la marque inaugurera dans la capitale lusitanienne son premier "clubhouse", comprenant un rooftop avec piscine, une salle de gym, un restaurant et un concept store encourageant les interactions entre les gens de passage et les locaux. L'endroit idéal, en somme, pour rompre avec les chaînes d'hôtel dénuées d'âme et s'imprégner de la douceur de vivre portugaise le temps d'une nuit, d'un weekend ou bien plus encore si affinités...

Les projets entrepreneuriaux naissent très souvent d'un simple constat ou d'un besoin quotidien non satisfait. Ando Living ne fait exception à la règle et découle de la vision commune de trois amis. Habitués à la vie dans les hôtels lors de leurs parcours respectifs, Charles, William et Hakan déplorent très vite un manque d'âme et une faible capacité d'échanges avec les locaux dans les différents établissements où ils séjournent. En 2019, ces trois entrepreneurs dans l'âme décident de faire le grand saut et fondent Ando Living. Le choix du nom de l'enseigne n'a rien d'anecdotique: Ando (signifiant "je marche" en portugais) fait référence à cette notion de mouvement, de proximité avec le cœur névralgique d'une ville, et de curiosité vis-à-vis des autres. Moins de cinq ans plus tard, Ando Living tourne à plein régime et exploite déjà neuf immeubles à Lisbonne et Porto, ainsi qu'un autre du côté d'Istanbul.

Développer un art de vivre

Fier ambassadeur du patrimoine architectural portugais, l'enseigne mise sur de vieux bâtiments historiques ne demandant qu'à vivre une seconde vie et y aménage des cocons chaleureux, pensés pour le ressourcement le plus total. L'ensemble des appartements à disposition (du simple studio à l'appartement comprenant 3 chambres) ont beaucoup de style et arborent un visage intemporel pour que les invités, qu'ils viennent ici pour une simple nuit ou plusieurs mois, aient tout le loisir de s'approprier les lieux. Tous ont été imaginés par des designers passionnés, qui apportent leur regard, leur sensibilité et s'appuient sur le savoir-faire d'artistes locaux en tous genres (ébénistes, sculpteurs, céramistes, peintres, carreleurs etc). Dans une époque où le goût de l'accueil n'a pas encore la place qu'il mérite au sein de la proposition hôtelière, Ando Living insuffle un esprit fédérateur, bienveillant, et profondément humain. Le bien-être du client est également une valeur étalon chez Ando Living qui lui réserve tout un tas de petites surprises aux sonorités locales afin de faire de chaque séjour une parenthèse suspendue dans le temps.

De nombreux projets à venir

L'année 2025 est frappée du sceau de l'ambition pour la marque portugaise qui inaugurera à Lisbonne, pour la rentrée prochaine, son tout premier "clubhouse" (le premier du genre à voir le jour dans la capitale portugaise), comprenant bien évidemment la large gamme d'appartements élégants qui font le succès de la marque, mais également un rooftop avec piscine, une salle de gym, un bar ou encore un restaurant animé et festif. Ando Living devrait même inaugurer dans la foulée d'autres projets similaires du côté de Madrid, Istanbul, Rome, Athènes, Londres ou Paris. À ce jour, plus de 55 000 visiteurs ont déjà posé leurs valises dans les habitations de la marque. En plus de redonner une nouvelle dimension au concept de "pied à terre", où l'on a tout le loisir, que ce soit seul ou en famille, de s'imprégner de l'éclectisme local, Ando Living est en train d'écrire en lettres d'or le futur de l'hôtellerie qui ne demande qu'à basculer dans une ère plus humaine. La marque constitue en tout cas l'option idéale pour vivre un séjour enchanteur dans les rues nimbées d'histoire de Porto et de Lisbonne.

andoliving.com

ando_living

REJOIGNEZ-NOUS POUR UNE DÉGUSTATION DE VINS EXCLUSIVE !

Chaque premier jeudi du mois (de 17h30 à 19h30), Ando Living propose à ses invités de vivre une expérience unique dans l'ambiance chaleureuse de l'Ando Living Rooftop, au cœur de la cité lisboète. Après s'être inscrits au préalable (un lien est envoyé par mail au moment de la réservation du séjour), les invités auront l'occasion de déguster certains des meilleurs vins du Portugal, sous la houlette d'un sommelier chevronné du célèbre vignoble Howard's Folly, et de déguster de délicieuses bouchées aux saveurs locales. Limité à 35 convives, cet événement entièrement gratuit offre l'opportunité de partager des moments conviviaux avec des voyageurs de passage ou encore des locaux, le tout en profitant de magnifiques vues sur les toits de Lisbonne.

Ando Living Rooftop

Retour sur l'année 2024 et perspectives d'évolution du marché immobilier au Portugal pour l'année 2025

Depuis plusieurs années maintenant, le Portugal est une destination qui a le vent en poupe. Chaque année, des millions de touristes choisissent de visiter ce pays. Face à un engouement accru, la demande immobilière provenant des étrangers a explosé. Le Portugal se place désormais parmi les destinations favorites des acheteurs internationaux et notamment Français qui souhaitent acquérir un bien immobilier à l'étranger.

RETOUR SUR L'ANNÉE 2024

Après plusieurs années de croissance rapide, les prix de l'immobilier ont ralenti leur progression en 2024. Dans les grandes villes comme Lisbonne et Porto, la hausse a été limitée à environ 4 %, contre plus de 10 % lors des années précédentes. Ce ralentissement s'explique par une combinaison de régulation du marché et de plusieurs réglementations imposées par les politiques comme la limitation d'obtention de licences touristiques dans des zones centrales (extrême centre de Lisbonne ou de Porto), l'encadrement des loyers dans certains secteurs tendus et des restrictions sur les programmes de Golden Visa. Ces changements visent à rendre l'immobilier plus accessible à la population locale en freinant la hausse des prix connue cette dernière décennie.

Quel est le profil des acheteurs en 2024 ?

En 2024, les étrangers ont continué de représenter une part significative des acheteurs. Ces derniers ont représenté près de 12 % des transactions immobilières, un chiffre en légère hausse par rapport à 2023. Les acheteurs proviennent principalement de France, du Royaume-Uni, des États-Unis et de plus en plus, d'Allemagne. Ces derniers ont privilégié les zones offrant une qualité de vie élevée, des infrastructures développées et un fort potentiel de valorisation immobilière.
En effet, les acheteurs français ont continué de manifester un intérêt marqué pour le marché immobilier portugais, privilégiant plusieurs régions et villes telles que :

➡ LISBONNE

La capitale demeure une destination phare pour les investisseurs Français, attirés par son dynamisme économique, sa richesse culturelle et son cadre de vie agréable. Les quartiers centraux tels que Santo António et São Vicente sont particulièrement recherchés par ces derniers.

➡ PORTO :

La deuxième plus grande ville du Portugal séduit par son charme historique et son développement économique. Les quartiers du centre historique, Massarelos et Cedofeita sont prisés pour des investissements locatifs, tandis que Matosinhos est préféré pour les résidences secondaires.

➡ L'ALGARVE

Cette région du sud est particulièrement attractive pour les Français en quête de résidences secondaires grâce à son climat ensoleillé tout au long de l'année et ses plages renommées. En 2024, les villes comme Faro, Tavira,

Olhão, Vilamoura, Albufeira et Carvoeiro ont été parmi les plus recherchées.

➡ RÉGION DE CARVOEIRO ET PORCHES

Encore préservées de la forte attractivité touristique, ces zones attirent principalement des acheteurs français et suisses, séduits par leur charme

Les tendances qui ont marqué 2024

Comme partout ailleurs en Europe, **les constructions neuves intègrent de plus en plus des technologies durables**, comme les panneaux solaires, les systèmes de récupération d'eau ou les bâtiments à faible consommation énergétique. Ces caractéristiques sont particulièrement recherchées par les jeunes acheteurs et les investisseurs soucieux de l'environnement.

Avec l'essor du télétravail, des villes et villages ruraux ont vu une augmentation de la demande locative. Des expatriés numériques choisissent de s'installer temporairement au Portugal, contribuant à dynamiser les économies locales. Cela représente une nouvelle opportunité pour les investisseurs avec cette nouvelle demande locative qui semble perdurer en 2025.

PRIX DE L'IMMOBILIER PAR RÉGION EN 2024

LISBONNE ET SA RÉGION

La capitale demeure la zone la plus onéreuse du pays. En 2024, le prix moyen au mètre carré à Lisbonne s'élevait à environ 5 516 €, témoignant de la forte demande et de l'attrait international pour la ville.

PORTO

La deuxième plus grande ville du Portugal affiche un prix moyen d'environ 4 296 € par mètre carré, reflétant son dynamisme économique et culturel.

ALGARVE

Cette région côtière prisée pour son climat ensoleillé et ses plages attire de nombreux investisseurs, avec un prix moyen de 3 533 € par mètre carré.

ALENTEJO

Moins densément peuplée et davantage rurale, l'Alentejo offre des prix plus abordables, avec une moyenne autour de 150 000 € pour une maison, soit environ 1 500 € par mètre carré, selon la taille et l'emplacement du bien.

RÉGION CENTRE

Cette zone présente des prix attractifs, avec une moyenne de 2 221 € par mètre carré, offrant un équilibre entre coût de la vie et qualité des infrastructures.

À QUOI S'ATTENDRE POUR 2025

Perspectives et évolutions probables

Après plusieurs années de croissance, **les experts anticipent une stabilisation des prix de l'immobilier en 2025, surtout dans les grandes villes.** Les régions moins centrales pourraient toutefois continuer de connaître une légère hausse grâce à une nouvelle demande accrue. En 2025, le profil des acheteurs évolue. Si les investisseurs traditionnels restent présents, une nouvelle catégorie, plus jeune et plus soucieuse de durabilité, émerge. Les expatriés numériques et les retraités fortunés devraient également continuer à jouer un rôle clé dans ce marché immobilier.

Le marché locatif, en particulier dans les zones touristiques et rurales, continuera d'évoluer pour répondre à la demande croissante de courts séjours, alimentée par les expatriés numériques et les touristes de longue durée.

Vers un avenir prometteur en 2025 ?

Le marché immobilier portugais aborde 2025 avec des bases solides. Tous les experts s'accordent à dire que l'attractivité du Portugal sur la scène internationale laisse entrevoir un avenir prometteur pour son marché immobilier. Pour l'achat d'une résidence principale, secondaire ou en vue de réaliser un investissement locatif, cette destination sera une option sûre avec un excellent potentiel de valorisation future.

Acheter Malin PORTUGAL

VOUS SOUHAITEZ ACQUÉRIR UNE MAISON OU UN APPARTEMENT AU PORTUGAL EN 2025 ?
Notre équipe de chasseurs immobiliers francophones vous accompagne à chaque étape.
Contactez-nous dès à présent pour échanger à ce sujet : **info@achetermalinportugal.com**
Tél.: +351 300 50 96 8. www.achetermalinportugal.com

Découvrez notre service en détail

© Sean Pavone Stockphoto

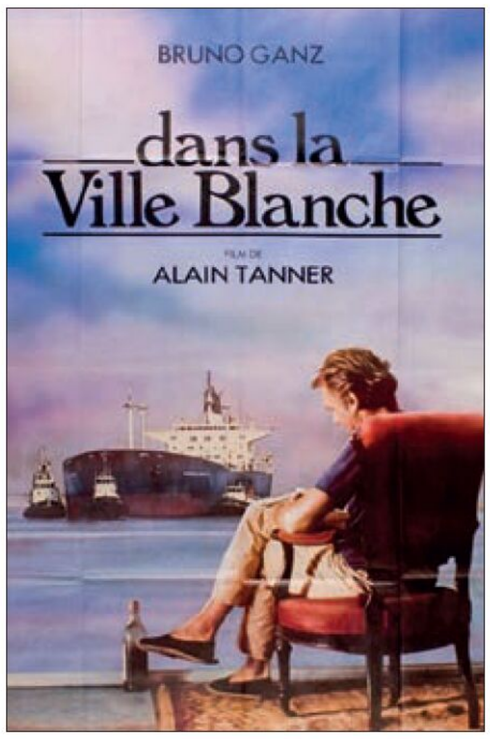
CITY GUIDE

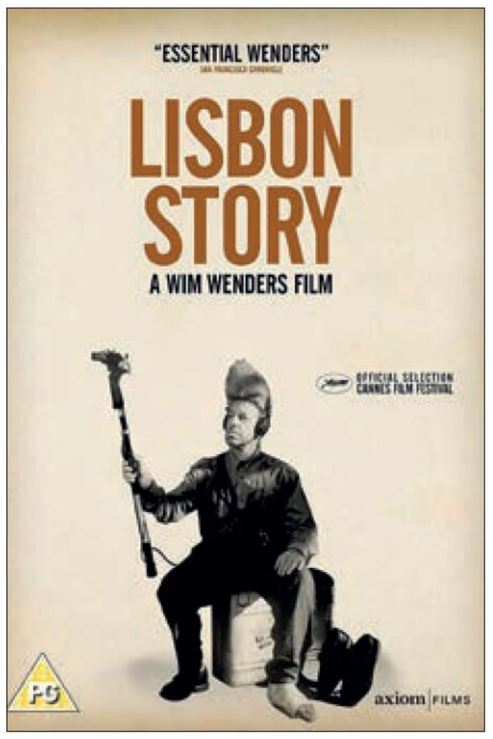
LISBONNE
comme vous ne l'avez jamais vue

Il y a peu encore, Lisbonne, son architecture chancelante, ses murs décrépits et ses quartiers populaires constituaient une destination à la fois confidentielle et un brin exotique, surtout prisée des âmes romantiques, en quête de dépaysement et d'authenticité. Aujourd'hui, les choses ont bien changé. En proie au tourisme de masse, la capitale du Portugal s'est mise au diapason de ses homologues européennes, avec ses sites surfréquentés, ses boutiques franchisées et ses Airbnb en pagaille. Et si la ville blanche n'a rien perdu ou presque de son cachet, elle n'est plus nimbée de cette aura de tranquillité qui en faisait un point de chute à part. Heureusement, Lisbonne cultive une identité propre. À travers ses miradors, ses azulejos ou ses cités ouvrières, elle garde sa part de mystère et de secrets, et même les édifices contemporains dont les bords du Tage se sont couverts ne la dénaturent pas. C'est cette Lisbonne-là, authentique et mutine, que nous vous invitons à découvrir, une Lisbonne que vous ne connaissez pas encore, une Lisbonne comme vous ne l'avez jamais vue.

Textes et photos (sauf mention) **PIERRE SORGUE**

Certaines villes cultivent le passé tel un atout marketing. Il est récuré, voire reconstruit dans les cités muséifiées ; plus ou moins délabré dans celles qui revendiquent une supposée « poésie des ruines ». Mais toujours, cette manière de séduire paraît un peu frelatée, quand elle nourrit le pittoresque tarifé du tourisme mondialisé. Lisbonne, sans être amnésique, échappe à cela, et c'est presque un paradoxe. Si souvent associée à la saudade, que le français teinte de nostalgie, la capitale portugaise n'est en rien confite dans l'avant ou l'autrefois. Inutile d'y venir chercher les façades décrépites et la mélancolie des vieux (et beaux) films d'Alain Tanner (*Dans la ville blanche*, 1983) ou de Wim Wenders (*Lisbonne Story*, 1994), qui lui apportèrent une





Ci-dessus.
Le cinéma Eden, bijou Art déco, qui servit de décor au film *Jusqu'au bout du monde*, de Wim Wenders, abrite désormais un magasin de prêt-à-porter et des appartements de luxe.

MARCHER, GRIMPER LES RUES ET LES ESCALIERS DE BELVÉDÈRE EN BELVÉDÈRE, D'UNE COLLINE À L'AUTRE PAR LES QUARTIERS CHANGEANTS, POUR FAIRE CONNAISSANCE OU RENOUER SANS BRUSQUER LES CHOSES.

certaine image romantique. Même le plus futuriste *Jusqu'au bout du monde* (1991), du même Wenders, est désormais anachronique, lui qui montre, sous le pont du 25-Avril, des quais alors dominés par l'activité portuaire, aujourd'hui presque entièrement dévolus aux loisirs. À l'époque, le tramway, le célébrissime Electrico, était entièrement peint aux couleurs changeantes de la marque dont ils assuraient la publicité, tandis qu'aujourd'hui, les rames survivantes des lignes 28 et 24, toutes de jaune immuablement vêtues, sont devenues l'une des attractions préférées des touristes. L'imposant cinéma Eden, bijou Art déco qui servit de décor au film, abrite dorénavant un magasin de prêt-à-porter et des appartements de luxe. Lisbonne est entrée dans le XXIe siècle avec force – elle s'est largement toilettée en haut lieu du tourisme international. Comme toutes les autres, elle en paie le prix : course à l'échalote un peu ridicule entre hôtels-boutiques et étoilés Michelin (pour ce que cela signifie…), entre quartiers « branchés » et lieux décrétés « authentiques » qui, du coup, ne le restent pas longtemps. La ville s'est embellie, mais surtout pour les occupants d'Airbnb. Les Portugais, eux, sont poussés en périphérie, faute de logements accessibles.

Ci-dessus. La Sé.
En bas, de gauche à droite. Le Castelo de São Jorge, et la Praça do Comércio.

Et récemment, l'hebdomadaire national *Expresso* évoquait ces additions variables dans certains restaurants, un prix pour les locaux, un autre pour les touristes…

Par les quartiers changeants

Mais Lisbonne est bien plus que cela. Elle cultive, encore et toujours, un mélange de tradition, de rusticité et de modernité. Pour en retrouver le rythme et les lumières, il suffit de laisser les innombrables « tuk-tuk » (scooters-tricycles) à ceux, plus fainéants ou plus pressés, qui sautent sans transition de place en place, de la Sé au Castelo de São Jorge, puis de la Praça do Comércio au Time Out Market, l'ancien marché couvert reconverti en food court grotesque de mercantilisme pseudo « cool ». Marcher, grimper les rues et les escaliers de belvédère en belvédère, d'une colline à l'autre par les quartiers changeants, pour faire connaissance ou renouer sans brusquer les choses. Et, depuis chaque mirador, se laisser séduire par les toits de la ville qui regarde le fleuve. Le soleil la fait méditerranéenne, la brume lui donne ce *« sourire un peu pâle »* que découvrait Saint-Exupéry dans sa *Lettre à un otage* (1943). Lisbonne peut se targuer d'une certaine qualité de lumière que lui prodiguent, au détour d'une rue ou le long d'une avenue, les célèbres azulejos monochromes ou multicolores qui ont forgé son identité. Bien plus qu'un décor suranné, ils sont une tradition toujours vivace, un fil rouge à suivre de musée en palais, de boutique en fabrique. On n'est pas surpris de les retrouver sur cette belle réussite d'architecture contemporaine qu'est l'extension imaginée par l'architecte japonais Kengo Kuma pour le Centre d'art moderne Gulbenkian (CAM), rouvert en

septembre dernier ; ou encore, autour de la grande vague épurée dessinée par l'architecte britannique Amanda Levete pour héberger le Musée d'art, architecture et technologie (MAAT), sublime hommage au fleuve qui coule à ses pieds. Longer la rive du Tage à vélo, depuis le parc des Nations jusqu'à Belém et au-delà, c'est découvrir d'autres réalisations modernes et élégantes, signées par divers lauréats du prix Pritzker, l'équivalent du Nobel pour les architectes. Ainsi, la capitale portugaise, *« posée sur le Tage comme une ville qui navigue »* (*Lisbonne, Livre de bord*, José Cardoso Pires, 1998), célèbre en beauté ses retrouvailles avec le fleuve qui lui a apporté faste et richesse. Un fleuve qui porte aussi beaucoup d'une histoire africaine que la ville semble enfin prête à considérer : une visite guidée par un membre de l'association Batoto Yetu permet de voir les places et monuments à l'aune du passé colonial, de la traite négrière, mais aussi des contributions de Noirs libres ou métis dans celle qui fut, durant des siècles, la capitale européenne la plus influencée par l'Afrique. Jusqu'à l'immigration plus récente, capverdienne, angolaise, brésilienne, qui, depuis des années, lui offre un nouveau souffle, musical ou culinaire. Toujours, Lisbonne fut ouverte sur le monde, au cœur d'une nation de grands navigateurs, les premiers Européens à instaurer une présence durable en Asie. En témoignent le magnifique musée de l'Orient ou le Centre culturel de Macao, qui font partie de ces lieux moins courus et pourtant passionnants que recèle la ville. Ceux dans lesquels elle garde toute son essence, et donc tout son charme. ✣

LA CAPITALE PORTUGAISE, *« POSÉE SUR LE TAGE COMME UNE VILLE QUI NAVIGUE »* (*LISBONNE, LIVRE DE BORD*, JOSÉ CARDOSO PIRES, 1998), CÉLÈBRE EN BEAUTÉ SES RETROUVAILLES AVEC LE FLEUVE QUI LUI A APPORTÉ FASTE ET RICHESSE.

Ci-dessus. Le Musée d'art, architecture et technologie (MAAT), dessiné par l'architecte britannique Amanda Levete.
Ci-contre. L' extension du Centre d'art moderne Gulbenkian, imaginée par l'architecte japonais Kengo Kuma.
En bas, de gauche à droite. Le musée de l'Orient et le Centre culturel de Macao.

Miradouros

Points de vue, images de Lisbonne

C'est bien connu, pour appréhender une ville dans sa juste mesure, il faut prendre de la hauteur. C'est particulièrement vrai à Lisbonne, où de nombreuses collines ménagent autant de points de vue souvent uniques sur la capitale portugaise. Petit tour d'horizon de ces *miradouros*, dans les pas et les impressions de Fernando Pessoa, le grand poète de Lisbonne.

« Sur sept collines qui sont autant de points d'observation d'où l'on peut contempler de magnifiques panoramas, s'éparpille, vaste, irrégulière et multicolore, la masse de maisons qui constitue Lisbonne »

LISBONNE, CE QUE LE TOURISTE DEVRAIT VOIR, FERNANDO PESSOA.

Sept collines et un fleuve. Le nombre est approximatif et légendaire – elles sont plutôt huit –, mais qu'importe, on parle là de la géographie sentimentale de Lisbonne**.** La ville donne cette impression mêlée d'intimité dans les replis et les pentes que grimpent ruelles pavées et escaliers, puis d'espace quand, depuis les hauteurs, le cours d'eau se prend pour l'océan et porte l'appel des horizons lointains. Rien de tel pour (re)découvrir la capitale portugaise que de cheminer d'une colline à l'autre, de belvédère en esplanade, tous ces *miradouros* qui en sont l'essence et un peu de l'âme romantique. Ce sont d'ailleurs les premiers mots du texte au titre explicite – *Lisbonne, ce que le touriste devrait voir* – que Fernando Pessoa rédigea en 1925 pour dire au monde la beauté de sa ville natale : *« Sur sept collines qui sont autant de points d'observation d'où l'on peut contempler de magnifiques panoramas, s'éparpille, vaste, irrégulière et multicolore, la masse de maisons qui constitue Lisbonne »*. Ce court ouvrage, moins suranné qu'il y paraît, est un agréable compagnon de balade pour trouver Lisbonne dans le village global d'aujourd'hui, où 60 % des logements sont touristiques, où les vitrines des boutiques « néonnent » en anglais et où, dans les tascas, les nouilles sino-japonaises seront bientôt plus fréquentes que la morue. *« Un jour l'enseigne disparaîtra aussi et mes vers aussi/Après, disparaîtra la rue où était l'enseigne »*, prophétisait déjà Pessoa dans *Bureau de tabac*. Au-delà des plus connus et répertoriés par les guides, ces points de vue sont innombrables : esplanades, terrasses, escaliers… Pour aller de l'un à l'autre, beaucoup choisissent le tuk-tuk, cet improbable insecte venu d'Asie qui, depuis des années, pétarade en essaim dans les zones les plus touristiques et dont l'incessant ballet finit par fatiguer l'indigène lui-même. D'autres préfèrent le tacot, réplique clinquante et un peu ridicule de l'antique Ford T, dont le seul mérite est d'être électrique. D'autres choisissent le tram n° 28, qui transporte moins l'habitant qu'il ne promène le visiteur à travers les quartiers. D'autres, pas forcément plus sportifs, élisent la visite guidée et le vélo électrique. Mais, pour peu qu'on ait du temps et de bonnes chaussures, la marche semble la meilleure façon d'épouser le rythme de cette ville flâneuse, tout en ménageant quelques-unes de ces découvertes accidentelles qui font le sel du voyage. Et puis, quand la fatigue ou la chaleur deviennent trop fortes, il y a toujours un funiculaire ou un ascenseur disposé à vous hisser plus facilement au sommet.

En haut de la côte

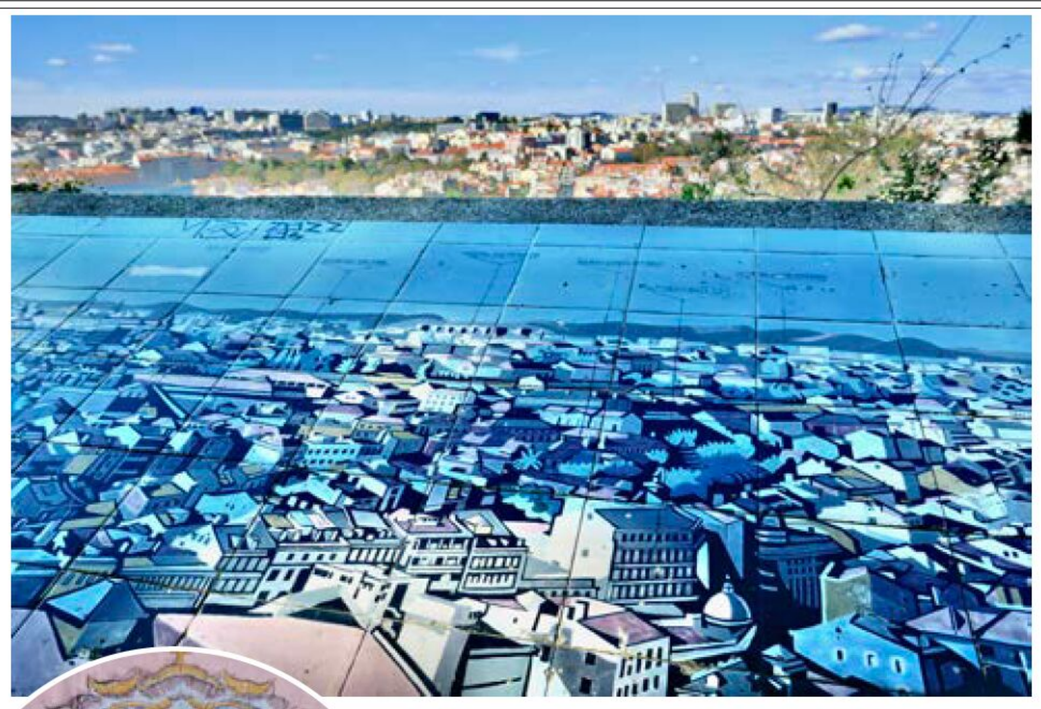
Pour commencer, autant choisir le **Miradouro da Penha de França**, l'un des moins connus et des moins courus de ces points de vue. À cette heure-ci, autour du métro Arroios, le quartier

n'est pas *« the world's coolest neighbourhood »*, comme décrété par le *Daily Mail* il y a quelques années. Il se révèle plus simplement populaire et mélangé, fait de vraies gens qui travaillent. Après l'Avenida Almirante Reis et la brasserie Art déco Cervejaria Portugália – soigneusement rénovée, azulejos colorés compris –, la Rua Marques da Silva grimpe devant les immeubles sans grâce et l'architecture simple de la Vila Gomes, l'une de ces *vilas operárias*, « cités » ouvrières construites au tournant des XIX^e^ et XX^e^ siècles (cf. page 96). En haut de la côte, au pied d'un grand château d'eau portant graffiti et peintures, un petit espace pavé accueille deux bancs sous un olivier. La vue sur les toits rouges et les immeubles d'Olivais, Chelas et Marvilana n'est pas des plus romantiques, même si, en toile de fond, il y a les hauteurs de Monsanto, le plus grand parc urbain d'Europe, et la Serra de Sintra. Mais elle montre une facette de Lisbonne que l'on ne retrouvera pas ailleurs,

Ci-dessus et page de gauche. La vue du Miradouro da Penha de França, avec le quartier de l'Alto de São João et, au loin, le vaste estuaire du Tage.
Ci-contre. La brasserie Art déco Cervejaria Portugália, située sur l'Avenida Almirante Reis.

Ci-contre. L'intérieur, baroque de l'Igreja de Nossa Senhora da Penha de França. **En vignette.** Un ensemble d'azulejos rendant grâce à la Vierge, à l'entrée du conseil paroissial. **Ci-contre, à droite.** Le grand panneau d'azulejos aux figures géométriques, dans la rue da Penha de França, dû à Querubim Lapa (1925-2016), figure de l'art moderne au Portugal. **Ci-dessous.** La pergola du Miradouro do Monte Agudo, un lieu préservé de la foule.

©Creative Commons 2.0



avec le quartier de l'Alto de São João et, au loin, le vaste estuaire du Tage, d'où l'on guettait le *Retour des caravelles* (titre d'un roman d'Antonio Lobo Antunes) au temps des grands navigateurs du XV[e] siècle. Aujourd'hui, le pont Vasco de Gama court sur plus de douze kilomètres, mais vu d'ici, il semble aussi fin qu'un fil. À quelques mètres du point de vue, l'**Igreja de Nossa Senhora da Penha de França**, qui a donné son nom au coin, n'a que peu à voir avec la France, si ce n'est le très dévot pèlerin Simon Roland qui, de retour de Saint-Jacques-de-Compostelle, en 1434, vit la Vierge sur la Peña de Francia (le « rocher de France »), une montagne de la région de Salamanque. Construite à partir de 1597, la petite église, qui appartenait à un couvent, fut complètement détruite par le tremblement de terre de 1755. Mais la légende veut que l'icône de la Vierge, décidément miraculeuse, ait été épargnée par la catastrophe. Le culte marial de Nossa Senhora de Penha de França, déjà très populaire à la fin du XV[e] siècle, surtout auprès des marins qui l'invoquaient face aux dangers de l'océan, n'en fut que renforcé. L'intérieur, baroque, presque enfantin, avec sa coupole bleu ciel et ses murs blanc et rose, a des allures de bonbonnière. Le monastère qui l'accompagnait a été saisi par l'État en 1834, avec la loi sur l'interdiction des ordres religieux. Il abrite désormais une antenne de la Police nationale…

À quelques pas de là, à l'entrée du conseil paroissial, un bel ensemble d'azulejos polychrome rend grâce à la Vierge et raconte le miracle. Mais il s'agit d'une copie – l'original de 1756 est conservé au musée de Lisbonne.

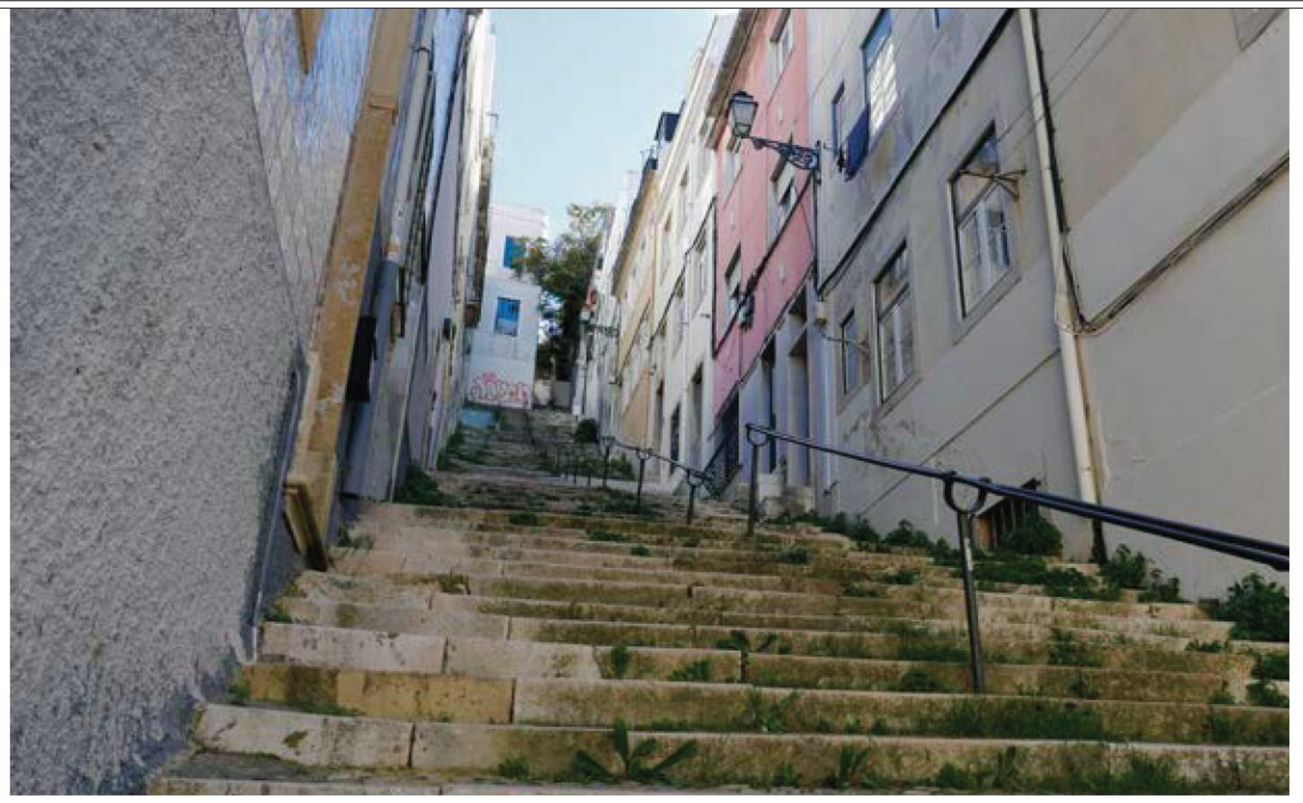
Sous les pins parasols

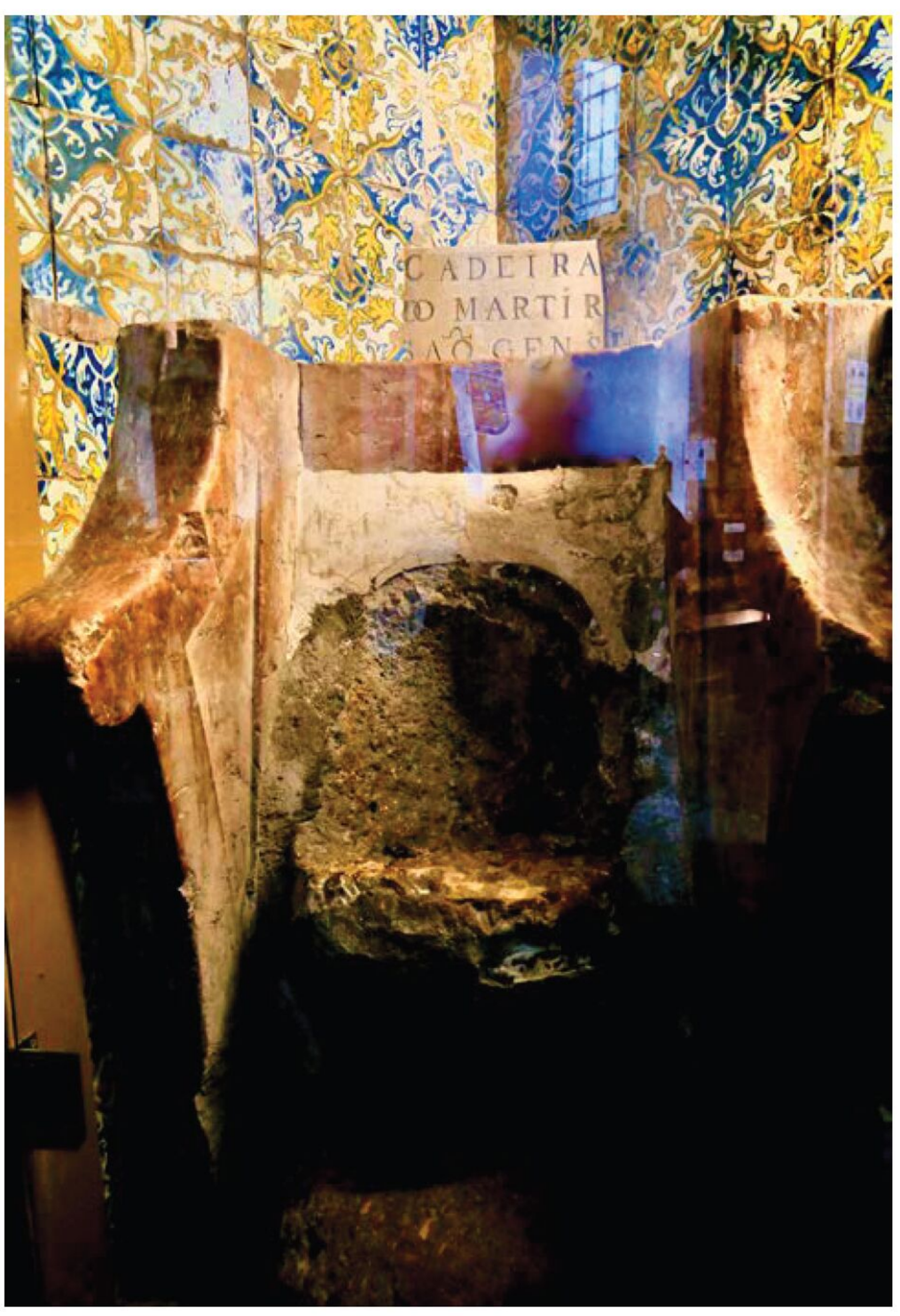
Quelques mètres plus bas, dans la Rua da Penha de França, un grand panneau d'azulejos aux figures géométriques largement plus abstraites, décore la devanture d'une école secondaire. Il est dû à Querubim Lapa (1925-2016), figure de l'art moderne au Portugal, considéré comme l'un des céramistes portugais les plus importants du XX[e] siècle. Hélas, ici, pas de miracle : les carreaux, posés en 2005, avaient tendance à se détacher à un rythme régulier. Après des années de délabrement, la municipalité a fini par les restaurer. Juste après l'ensemble scolaire, un discret chemin pavé mène au **Miradouro do Monte Agudo**. Le matin, l'esplanade, cachée sous les pins parasols, est un havre de paix. Quelques habitués prennent le café aux petites tables alignées devant le kiosque. Installées sous la pergola, des rêveuses rêvent, peut-être de San Francisco, face à la silhouette d'un pont du 25-Avril aux airs de Golden Gate ; peut-être de Rio de Janeiro, en voyant, tout au fond, les bras ouverts du Cristo-Rei d'Almada, inspiré du Christ rédempteur du Corcovado. Devant le parapet, un plan peint sur des carreaux de faïence reproduit la ville que l'on voit plus ou moins derrière les arbres. L'ensemble, maculé de quelques graffiti, respire la fatigue, l'abandon… Bref, le lieu n'est pas touristique pour un sou, ce qui le préserve des foules – ce dont personne ne se plaint.

Quelques propriétés bénéfiques

Il flotte ici un petit air « alternatif » qui souffle plus bas, dans les rues des « nouvelles nations », Mozambique, Angola, Timor, Macao, Cap-Vert et autres anciennes colonies portugaises. Une atmosphère tranquille, bon enfant règne dans les cafés et les restaurants, tel le Brick Cafe, mais ici, le travailleur immigré relève plutôt du nomade numérique anglophone, sans doute plus argenté que les Pakistanais, Indiens et autres Bangladais qui tiennent bazars, fast-foods, boutiques de prêt-à-porter ou de cosmétiques sur l'Avenida Almirante Reis. Foyer multiethnique, Arroios compte près de 80 nationalités. De là, il faut grimper patiemment les innombrables marches des Escadinhas do Monte, l'escalier qui traverse le quartier et mène à la chapelle de **Nossa Senhora do Monte** (« Notre-Dame de la Colline »). Détruite par le tremblement de terre de 1755, elle a été reconstruite quarante ans plus tard, dans un style baroque, d'où le retable doré et les azulejos rococo encadrant la Vierge. À l'origine, la chapelle avait été construite en 1147, en l'honneur de saint Gens, qui se serait

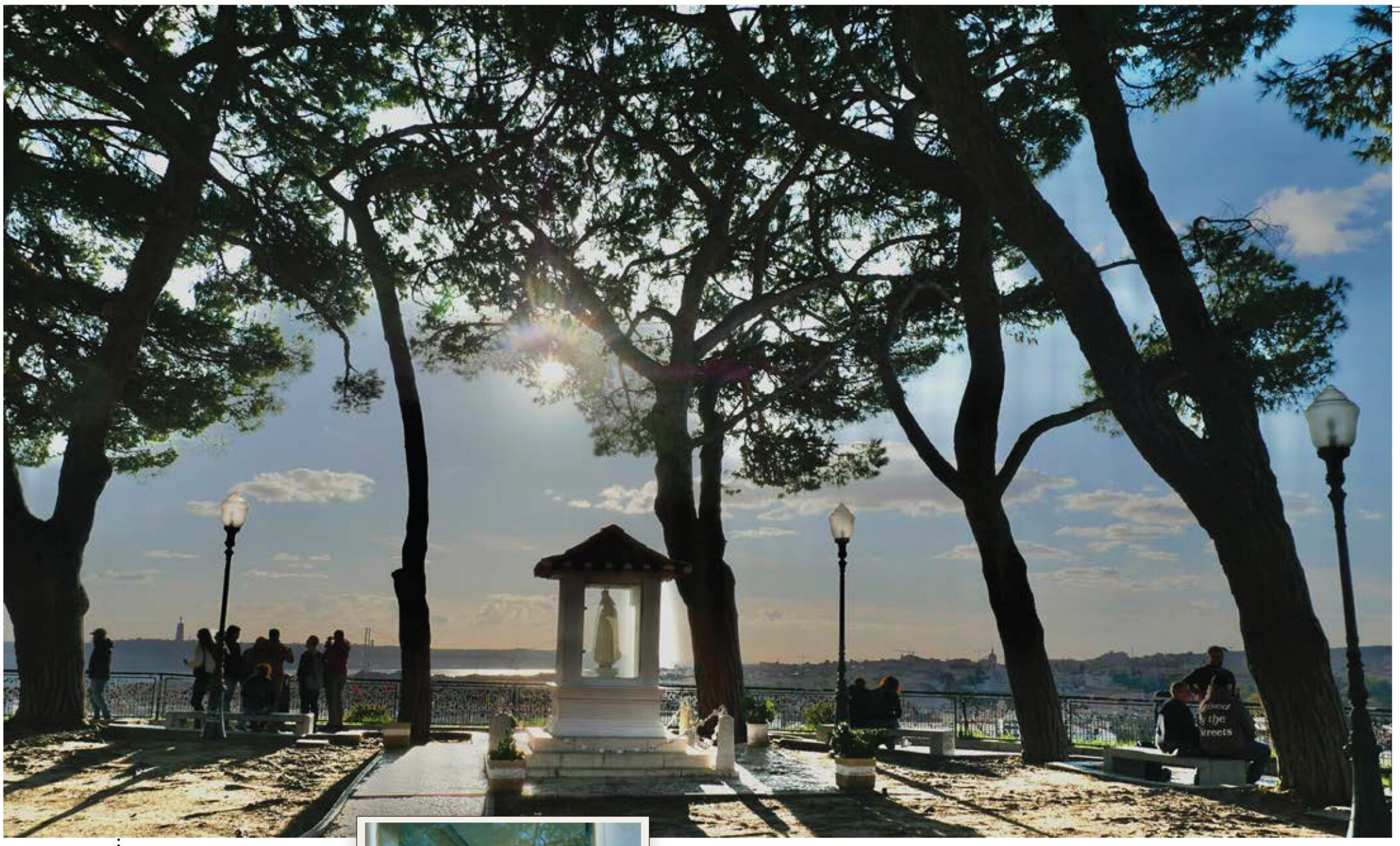
©DR





© diegograndi/iStockphoto

Ci-contre, à gauche.
Le Brick Cafe, dans le quartier multiethnique d'Arroios.
Ci-contre.
Les Escadinhas do Monte, l'escalier qui traverse le quartier et mène à la chapelle de Nossa Senhora do Monte.
Ci-dessous.
La chapelle de Nossa Senhora do Monte, qui abrite un précieux retable doré, ainsi que l'antique chaise de saint Gens.
En bas.
Vue depuis l'esplanade de la chapelle, avec à gauche les murailles crénelées du château Saint-Georges.



Ci-dessus. La statue de Nossa Senhora do Monte, dressée sur l'esplanade, dans son présentoir en verre.
En bas. Les escaliers grimpant vers le Miradouro da Graça.

fait ermite ici. Dans un coin de la chapelle, une antique chaise, taillée grossièrement dans la pierre, est supposée avoir été la sienne. De surcroît, elle posséderait quelques propriétés bénéfiques : si une femme enceinte s'y assoit, son accouchement se fera sans complications, ce qu'aurait testé Marie-Anne d'Autriche (1683-1754), alors enceinte du roi Jean (João) V. À l'abri de sa plaque de verre, la chaise n'accueille plus aucun postérieur. Quant à la statue de Nossa Senhora do Monte, elle se dresse à l'extérieur, dans un présentoir de verre, tournant le dos à la chapelle. Elle profite ainsi de l'esplanade d'où, assure Pessoa, *« l'on peut admirer une superbe vue de Lisbonne, aussi bien la nuit qu'au lever ou au coucher du soleil »*. Le poète a toujours raison, comme le chantait Jean Ferrat : à l'ombre des pins parasols, sous le grand ciel, le panorama est presque méditerranéen, avec, à gauche, les murailles crénelées du château Saint-Georges qui émergent des arbres, et le vaste monastère de São Vicente de Fora, qui surplombe les toits et les eaux bleues du Tage, illuminées par le soleil. Ici aussi, une table d'orientation reproduit et situe une partie du panorama qui s'étale à nos pieds. Le point de vue est magnifique, mais il ne faut pas compter en profiter seul… Il s'agit là de l'un des buts préférés des tuk-tuk et de leur chauffeurs-guides. Surtout à l'heure du coucher de soleil, puisque la terrasse est orientée plein ouest.

Un plan serré

En descendant la rue, de l'autre côté de la colline, un mur peint, ainsi qu'un pignon d'immeuble couvert d'une fresque tendre attirent l'attention : une jeune femme assise sur le bord d'un pot de fleurs géant rêve, mélancolique, sous de grandes feuilles bleues et des fleurs d'or et de rose. *Saudade*, dit le titre de la peinture. Mais un slogan a été ajouté sur la palissade, au bas de la fresque : *« Saudade = to miss something. Residents miss their city! »* (« Saudade signifie regretter quelque chose, les résidents regrettent leur ville ! »)… Juste sous le **Miradouro dos Barros**, deux tables et quatre chaises plantées au bord de la rue permettent de s'offrir un plan plus serré sur la ville et les haubans du pont du 25-Avril. Le **Jardim da Cerca da Graça** est un parc agréable, avec sa tonnelle aux colonnes de ciment, son verger, sa vaste pelouse et ses bancs. De l'autre côté, pour ceux qui n'ont pas la patience d'attendre le cube jaune de l'ascenseur (gratuit) qui fait l'aller-retour, les escaliers grimpent entre des peintures murales criardes vers le **Miradouro da Graça**, *« d'où l'on découvre aussi un magnifique panorama sur la ville et le fleuve, à peine moins beau que celui de Senhora*

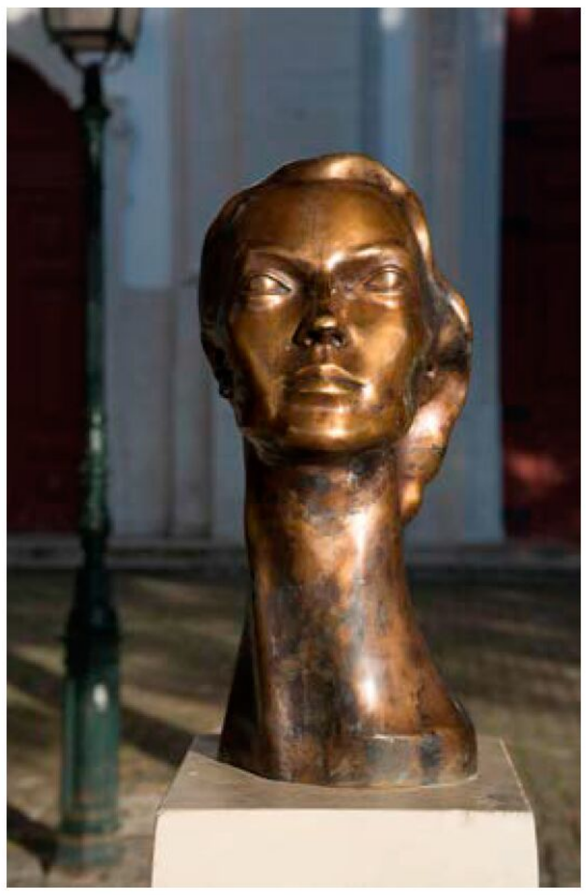
Ci-contre.
Le Jardim da Cerca da Graça, avec sa tonnelle, son verger et sa vaste pelouse.
Ci-dessous.
Le Miradouro dos Barros, qui offre un plan plus serré sur la ville.

© Dmitry Rukhlenko Shutterstock

© Strabantos Shutterstock

Ci-dessus et ci-contre. L'esplanade du Miradouro da Graça, orné du buste en bronze de Sophia de Mello Breyner Andresen (1919-2004), l'une des plus grandes poétesses portugaises du XXe siècle.

Ci-dessous. Les murs du cloître, couverts d'azulejos figurant des scènes édifiantes de martyrs chrétiens.



© Florian Augustin Shutterstock

do Monte », selon Pessoa. Par-delà les quartiers de Mouraria, Martim Moniz et Baixa, en contrebas, la vue porte jusqu'au parc de Monsanto. C'était celle que préférait Sophia de Mello Breyner Andresen (1919-2004), l'une des plus grandes poétesses portugaises du XX^e siècle, dont le buste en bronze agrémente le mirador qui porte désormais son nom. L'église qui s'élève à côté, bâtie en 1291, puis reconstruite après le tremblement de terre, n'est pas d'un baroque des plus flamboyants. Autour de son cloître, le couvent est couvert d'azulejos bleu et blanc, figurant des scènes édifiantes de martyrs chrétiens. Après avoir été saisi par l'État au XIX^e siècle, le couvent abrita la Garde républicaine, avant de se muer en lieu d'expositions temporaires, où quelques œuvres contemporaines tentent de dialoguer avec cette imagerie de faïence.

En surplomb du Tage

Un spectacle encore plus complet nous attend à quelques minutes de là, au **Mosteiro de São Vicente da Fora**. *« Depuis la terrasse de l'église, on a une excellente vue du Tage »*, prévient Pessoa. En effet… Entre les tourelles baroques et par-dessus la rambarde élégante, toute la ville se déploie à 360 degrés, en surplomb du Tage, des navires blancs à quais et de la coupole du Panthéon. Mais le visiteur, sur les conseils de Pessoa, ne manquera pas de s'attarder dans ce *« temple majestueux »*, où *« l'attendent de nombreux sujets d'émerveillement »*. L'intérieur du monastère est un spectacle qui vaut la peine. Outre ses 220 panneaux composés de plus de 100 000 azulejos, dont ceux du cloître illustrant les *Fables de La Fontaine*, il y a l'ancienne entrée, richement décorée, et son plafond peint en trompe-l'œil, ou la sacristie, dont le moindre centimètre carré est décoré. L'ancien réfectoire des moines, lui, fut converti en panthéon royal au XIX^e siècle. Il abrite les tombeaux des derniers rois du Portugal, ceux de la quatrième et dernière dynastie de Bragance (1640-1910). Une femme enveloppée dans un voile de marbre pleure ou prie sur la tombe de Charles (Carlos) I^er (1863-1908) et de son fils, le prince Louis-Philippe, tous deux assassinés le même jour par des militants républicains. La sculpture est l'œuvre de Francisco Franco, qui n'a rien à voir avec le dictateur espagnol, même s'il fut l'artiste préféré de Salazar.

Un ancien château maure

En route pour le **Castelo de São Jorge**, le célèbre château Saint-Georges, suivant les conseils de Pessoa, qui écrit : *« Le touriste dont le temps n'est pas compté ne doit pas hésiter à s'y rendre »*. Son argent non plus, car la visite coûte 15 euros par adulte et 7,5 euros pour un jeune de 13 à 25 ans. Si l'on en croit la file d'attente à l'entrée, les tarifs ne découragent pas grand monde.

© Aleksandar Todorovic Shutterstock

Le Mosteiro de São Vicente da Fora et son intérieur richement décoré de 220 panneaux composés de plus de 100 000 azulejos. L'ancien réfectoire des moines, converti en panthéon royal au XIX^e siècle, abrite les tombeaux des derniers rois du Portugal.

© Kulkova Daria Shutterstock

© StockPhotosArt AdobeStock

© seanscreview Shutterstock

Ci-dessus. Le Castelo de São Jorge, situé au sommet de la colline la plus haute de Lisbonne, constitue l'un des plus beaux points de vue sur la ville.

Ci-dessous. Le Miradouro do Recolhimento qui offre une vue imprenable sur le monastère de São Vicente de Fora.

Situé au sommet de la colline São Jorge, la plus haute de Lisbonne, le château est aujourd'hui le site touristique le plus visité de Lisbonne. Il fut construit par les Maures, au cœur d'une ville fortifiée qui s'étendait jusqu'au fleuve. En 1147, il fut conquis par les troupes d'Afonso Henriques, après quelque quatre cents ans de domination musulmane. Les rois portugais s'y établirent à partir du XIV[e] siècle et y demeurèrent jusqu'au XVI[e] siècle, époque à laquelle ils firent construire le nouveau palais royal, sur l'actuelle Praça do Comércio. Le château Saint-Georges devint une prison, puis une caserne militaire jusque dans les années 1920. À l'époque où Pessoa rédigeait son guide, il était toujours *« abîmé et mutilé par les séismes et les déprédations »*, mais ses murs, en partie relevés par Salazar en 1938, furent rénovés à l'occasion de l'Expo 98. Désormais, ses jardins, ses passerelles, ses remparts et ses tours constituent l'un des plus beaux points de vue sur la ville. Ce qui rend un peu inutile la visite pourtant très prisée de la **Torre d'Ulisses**. Ainsi nommée parce qu'une légende a prétendu que c'est le héros d'Homère qui avait fondé Lisbonne, cette tour est connue pour abriter la Camera Obscura, un système complexe de lentilles et de miroirs qui projette des vues à 360 degrés de la ville.

Au cordeau

À côté de l'entrée du château, une ruelle pavée, où parade un paon débonnaire, mène à un petit parc tiré au cordeau sous ses orangers, avec quelques bancs et des appareils de musculation. Au bout, le **Miradouro do Recolhimento** offre une vue imprenable sur la silhouette massive du monastère de São Vicente de Fora et sur les maisons du quartier de l'Alfama, avec leurs façades blanches ou colorées que l'on dirait sorties d'une peinture naïve et qui descendent jusqu'au fleuve où s'amarrent les bateaux de croisière, plus imposants que des barres d'immeuble. Un peu plus bas, à quelques minutes de marche, se trouve le **Miradouro das Portas do Sol**, une jolie placette pavée de clair et agrémenté d'une buvette, avec des tables et des chaises pour profiter sereinement du paysage. À côté du kiosque, tournant le dos au fleuve, la **statue de São Vicente**, le saint patron de Lisbonne, tient dans ses mains le navire et les deux corbeaux embarqués, symboles de la capitale portugaise. Le saint homme a l'air un peu abattu, alors que se dresse, face à lui, l'élégante façade

© Sopotnicki Shutterstock

© Apostolos Giontzis iStockphoto

Renaissance du Palácio Azurara, où se loge le **Museu de Artes Decorativas**. Le lieu accueille la collection de Ricardo Espírito Santo Silva, un banquier dont le buste trône dans un angle de l'escalier. La fondation est à la fois musée et école du patrimoine et de l'artisanat portugais. Les différentes pièces de cette maison d'aristocrate présentent des meubles, des poteries, de l'orfèvrerie, de la marqueterie, de la peinture sur bois, bref, toute une collection d'objets d'art traditionnel, principalement des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles… Juste à côté, la boutique propose des carreaux de faïences peints à la main dans ses ateliers.

Derrière les bougainvilliers

Quelques pas encore, et voilà que se dévoile l'un des miradors les plus charmants et les plus photogéniques de Lisbonne. Lové contre l'**Igreja de Santa Luzia**, le lieu est forcément très fréquenté, mais le matin, avant dix heures, il est possible d'espérer profiter tranquillement de l'étroite terrasse qu'ombrage une vigne, avec son muret couvert d'azulejos et ses colonnes qui ouvrent sur les toits de l'Alfama, les deux tours blanches de l'église de São Miguel, la coupole lointaine du Panthéon national, ainsi que sur le nouveau terminal des croisières aux lignes contemporaines (cf. page 54), plus élégant que les hôtels flottants qui s'y amarrent. De l'autre côté, derrière les bougainvilliers et les massifs de buis de

Ci-dessus. Le Miradouro das Portas do Sol, une jolie placette sur laquelle se dresse la statue de São Vicente, le saint patron de Lisbonne.

Ci-contre. Le Museu de Artes Decorativas qui accueille une collection d'objets d'art traditionnel, principalement des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles.

Ci-dessous. Le Miradouro de Santa Luzia, l'un des plus charmants et les plus photogéniques de Lisbonne.

Ci-dessus. Sur le mur de l'Igreja de Santa Luzia, deux ensembles d'azulejos évoquent l'histoire de Lisbonne.
Ci-dessous. Le dédale des ruelles pavées du quartier de l'Alfama, le plus ancien de Lisbonne.
En vignette. Le Museu do Aljube, qui traite du combat contre la dictature de Salazar, mais aussi de la libération des peuples coloniaux.

la petite place, le mur de l'église est orné de deux ensembles de faïences bleutées. L'un représente l'attaque du château Saint-Georges et la conquête de la ville par les catholiques, en 1147 ; l'autre, plus pacifique, montre la Praça do Comércio telle qu'elle était avant le tremblement de terre de 1755. Plutôt que de descendre par la rue encombrée de tuk-tuk, taxis et tramways, autant se glisser, par quelques escaliers, dans le dédale de l'**Alfama**, le quartier le plus ancien de Lisbonne, déjà peuplé par les Romains, puis les Arabes. Ce fut celui des pêcheurs et des marins, des moins bien lotis de la ville, *« un endroit où tout évoque le passé – l'architecture, la configuration des rues, les arcades et les escaliers, les balcons de bois, et jusqu'aux habitudes des autochtones qui mènent là des vies pleines de bruit, de bavardage, de chansons, de pauvreté et de crasse »*, écrit Pessoa. Si les ruelles pavées gardent leur caractère, avec leurs maisons colorées et leurs panneaux d'azulejos, le public, lui, est tout autre, et désormais, le pittoresque prime sur le populaire.

La brutalité de l'Estado Novo

Une rue mène au **Museu de l'Aljube**, installé dans ce qui fut d'abord un ancien palais d'archevêque, puis une prison pour femmes. *« Nous n'avons aucune raison de nous y intéresser, en dehors du passé historique de l'édifice lui-même »*, tranche Pessoa qui ignorait que, trois ans après la rédaction de son guide, le régime de Salazar y enfermerait et y torturerait les prisonniers politiques. Le musée évoque la brutalité de l'Estado Novo, tant dans l'oppression que dans la répression, et la résistance héroïque de ses plus farouches opposants. Quelques mètres plus bas, la **Sé** dresse sa silhouette austère de forteresse romane. Construite en 1150 à l'emplacement d'une ancienne mosquée, touchée par de nombreux séismes, la cathédrale n'est pas des plus pimpantes, dans son mélange de roman, de gothique et de touches baroques – Pessoa regrettait déjà *« l'absence de toute espèce de plan chez les divers "restaurateurs" »*. Elle abrite les fonts où aurait été baptisé saint Antoine de Padoue, mais le plus intriguant demeure dans une autre chapelle, avec les sarcophages sculptés au XIVe siècle de Lopo Fernandes Pacheco, compagnon d'armes du roi Alphonse (Afonso) IV tenant une épée, et de son épouse Maria Vilalobos, préférant un livre de prières, chacun avec des chiens à leurs pieds. Le trésor, avec ses reliques, son argenterie,

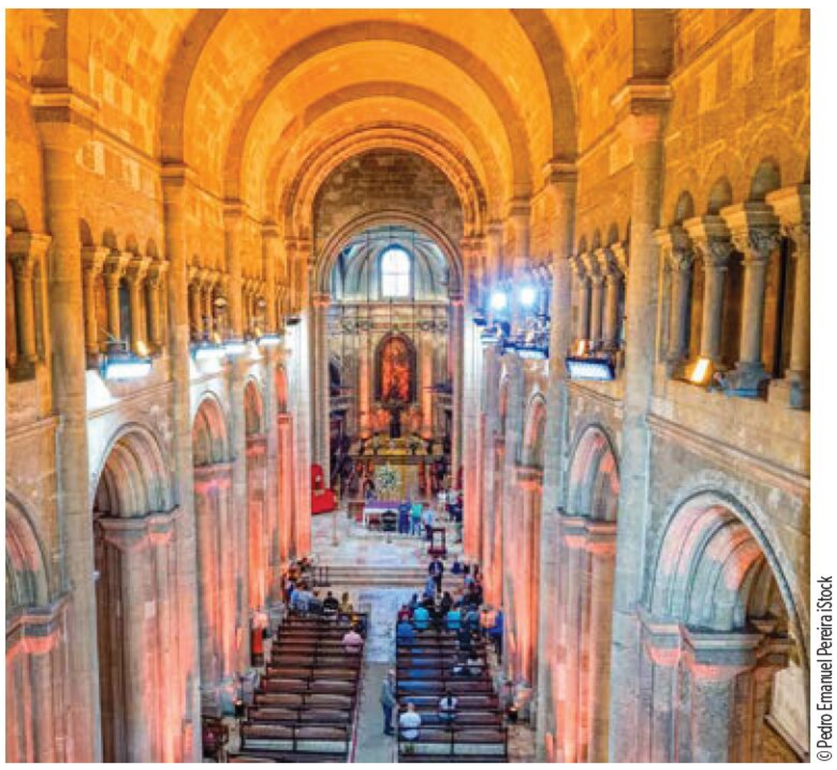
©Adam Wasilewski Shutterstock

© Markus Mainka AdobeStock

Ci-contre et ci-dessous. La Sé (XII^e siècle), dont l'une des chapelles abrite les sarcophages de Lopo Fernandes Pacheco, compagnon d'armes du roi Afonso IV, et de son épouse Maria Vilalobo.

En bas. L'ascenseur de Santa Justa, monument-phare de Lisbonne depuis son inauguration, en 1902.

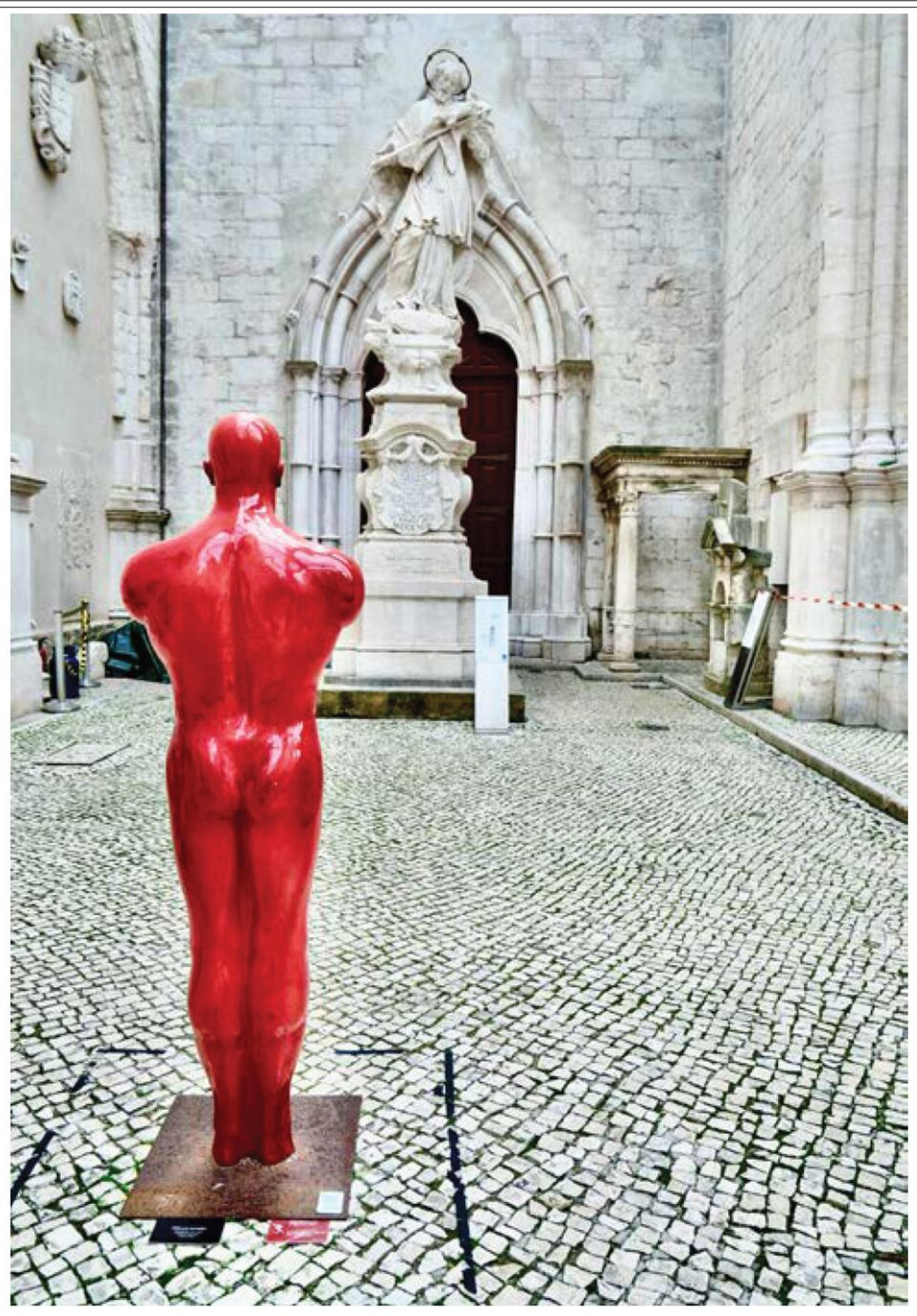
ses habits liturgiques, ses statues et ses manuscrits que Pessoa jugeait d'*« une valeur considérable »* n'était pas accessible au grand public à son époque. Il l'est désormais : il suffit de payer.

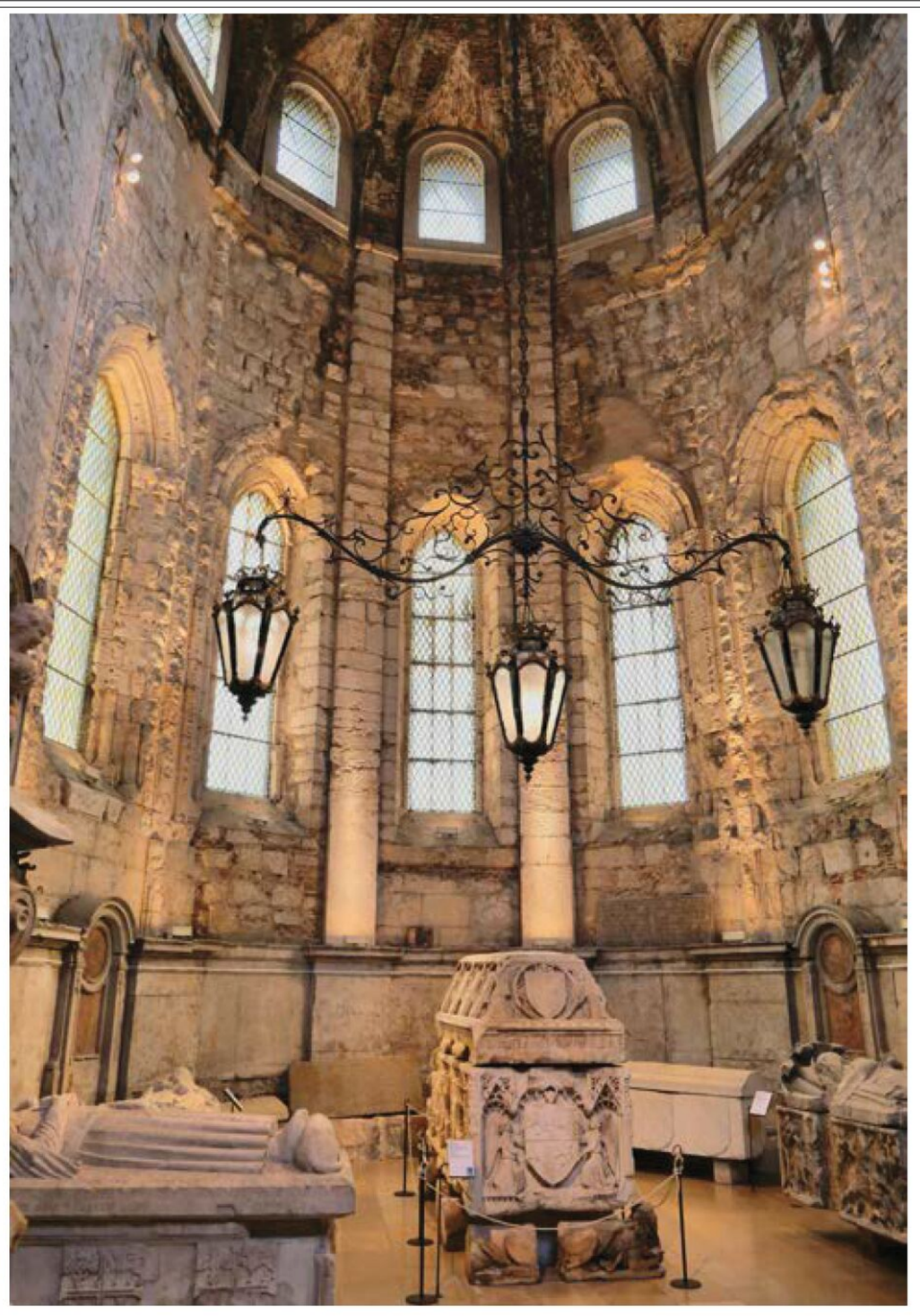


© Pedro Emanuel Pereira iStock

Un monument-phare

En route vers le mirador Pedro de Alcantara, à travers les rues de Baixa, la partie basse de la ville, celle des rues tirées au cordeau et de l'architecture néo-classique. L'**ascenseur de Santa Justa**, monument-phare de Lisbonne depuis son inauguration, en 1902, attend pour le tour de manège le plus court d'Europe. Il dresse sa carcasse d'acier aux arcades néo-gothiques entre deux immeubles. Il permettait de grimper plus rapidement et avec moins d'effort les 45 mètres qui séparent Baixa du Largo do Carmo. « *C'est l'une des "curiosités" de Lisbonne et il suscite immanquablement l'admiration des touristes du monde entier. Il a été créé par un ingénieur français, Raoul Mesnier, à qui l'on doit d'autres projets fort intéressants. Cet ascenseur est entièrement bâti en fer, mais il est tout à fait caractéristique, léger et sûr* », promet Pessoa. L'attente pour avoir accès à l'une des deux cabines en bois vernis et laiton est nettement plus longue que les quelque 30 secondes que dure l'ascension… Une fois en haut, une plate-forme, accessible au sommet de la structure par un escalier en colimaçon, offre un nouveau panorama, mais là encore, il faut patienter en fonction de la longueur de la file de visiteurs. À l'arrière de l'ascenseur, une passerelle conduit le long de l'Igreja do Carmo jusqu'à l'entrée du





Ci-contre. Les ruines de l'Igreja do Carmo, où se dresse la statue baroque de Jean Népomucène. **En bas.** L'Igreja de São Roque et sa succession de chapelles latérales richement décorées ; la statue du père Antonio Vieira (1608-1697), grand nom de la littérature portugaise.

Museu Nacional de Arqueologia, qui occupe ladite église. Curieusement, Pessoa ne dit rien de ce musée qui existait déjà. C'est pourtant un lieu assez poétique, avec les arches en ogive de l'église gothique qui soutiennent le ciel faute de plafond, son gisant de pierre reposant dans les courants d'air et sa statue baroque de Jean Népomucène prête à s'enrhumer. Construite entre 1389 et 1423, l'église est le témoignage le plus évocateur des dommages causés par le tremblement de terre de 1755. Mais dans le chœur, dont le toit a résisté, le musée se présente comme un précieux bric-à-brac de sarcophages sculptés, statues, céramiques et mosaïques. Jusqu'à deux surprenantes momies précolombiennes rapportées du Pérou, recroquevillées et flétries.

La plus chère jamais construite

À la sortie du musée nous attend l'**Igreja de São Roque**, fondée à la fin du XVI[e] siècle par l'ordre des Jésuites. D'où la présence, à ses pieds, de la statue du père Antonio Vieira (1608-1697), grand nom de la littérature portugaise, défenseurs des Juifs et des peuples indigènes, qu'on voit ici brandir la croix au-dessus de trois enfants d'Amazonie… L'intérieur de l'église, lui, n'évoque pas vraiment les vœux de pauvreté du missionnaire. Parmi une étonnante succession de chapelles latérales richement décorées, celle de São João Baptista fut la plus chère jamais construite. Commandée à Rome en 1742 par le roi João V, elle fut construite au Vatican, afin que le pape puisse y célébrer la messe, avant d'être démontée et expédiée à Lisbonne, délire de lapis-lazuli, d'agate, de marbre de Carrare, de jade et autres pierres précieuses… *« Un véritable chef-d'œuvre*, s'enthousiasme Pessoa, *qui perpétue dignement le souvenir d'un roi qui savait être un grand artiste. »* À peine plus haut, le **jardin de São Pedro de Alcântara** offre une belle vue du centre de Lisbonne. C'est une jolie place arborée au charme suranné, avec sa statue

© alexeys iStock

dédiée à Eduardo Coelho, notable moustachu qui fonda le *Diário de Notícias*, l'un des journaux les plus importants du pays. À l'étage du dessous, une vaste terrasse, qui déploie sa pelouse plantée de quelques colonnes et bustes pseudo-grecs, se révèle plus paisible aux jours de grande affluence touristique – *« Un endroit rêvé pour le repos et la méditation »*, jugeait Pessoa. De l'étage supérieur, la vue s'étend du côté est sur l'Avenida da Liberdade, Baixa et Mouraria et la Sé, jusqu'au Castelo São Jorge *« et au-delà le fleuve large et paisible, que l'on peut suivre des yeux jusqu'à Barreiro, Alcochete, etc. »*, complète Pessoa. Aujourd'hui, un guitariste américain y vient souvent pour quelques standards délicatement interprétés, assis près d'une plaque apposée dans le sol pavé, qui rend hommage à Jean Moulin, alias Joseph Mercier, qui fit halte ici en 1941, avant de rejoindre Londres et le général de Gaulle.

La liaison du poète

Puisque c'était l'un des endroits préférés du poète, qu'il y emmenait Ofélia Queiroz, *« sa seule liaison féminine connue »* (précise Antoine de Gaudemar dans un article de *Libération* repris en postface de l'édition Folio), il faut aller en direction du fleuve, vers le **Jardim do Alto de Santa Catarina**, appelé plus tard Jardim do Adamastor, ne serait-ce que pour le rocher et la statue terrifiante que réalisa le sculpteur Júlio Vaz Júnior d'après le monstre

Ci-dessus.
Le jardin de São Pedro de Alcântara, jolie place arborée qui offre une belle vue du centre de Lisbonne.
En vignette.
La statue dédiée à Eduardo Coelho, notable qui fonda le *Diário de Notícias*, l'un des journaux les plus importants du pays.
Ci-contre.
Plaque rendant hommage à Jean Moulin, qui fit étape à Lisbonne en 1941.

© Vitor Oliveira CC BY-SA 2.0

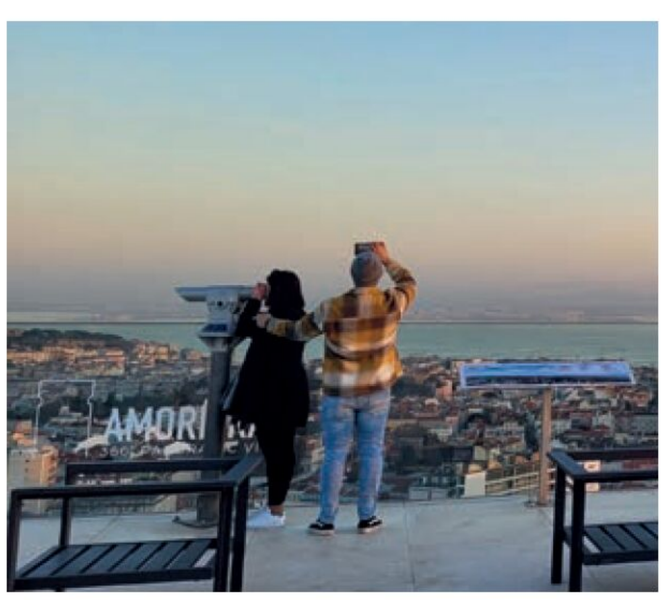
Ci-dessus. Le Jardim do Alto de Santa Catarina, avec sa statue inspirée des Lusiades de Luís de Camões. **Ci-dessus, à droite.** La Praça das Amoreiras, au pied des arches de l'Aqueduto das Águas Livre. **Au centre.** Le Reservatório da Mãe d'Água das Amoreiras. **En bas.** La terrasse panoramique Amoreiras 360° Panoramic View.

marin qui hante *Les Lusiades*, poème épique de Luís de Camões (1525-1580). *« Un site fort élevé qui domine le Tage à l'endroit où il est le plus large (…) Un endroit d'où l'on a une des plus belles vues sur celui-ci et c'est là que les habitants de la ville s'attroupent lorsqu'une flotte particulièrement spectaculaire remonte le Tage ou les soirs où un feu d'artifice a été organisé sur l'eau »*. Aujourd'hui, la foule est toujours là, mais elle est surtout composée de jeunes gens venus boire un verre autour du petit kiosque, fumer du plus ou moins psychotrope, écouter de la musique sur la petite esplanade en admirant le Tage, le pont du 25 -Avril et l'autre rive. Bien reposé, il est désormais temps de se rendre au parc Eduardo VII, non sans faire un détour par l'un des coins les plus charmants de Lisbonne. Outre sa fontaine et son petit café-kiosque, la très ombragée **Praça das Amoreiras** se distingue par les arches de l'Aqueduto das Águas Livres. Construit à partir de 1729, c'est un *« magnifique exemple du talent des ingénieurs d'antan, qui fait encore, à juste titre, l'objet de l'admiration universelle »*, s'enthousiasme Pessoa.

Original et délicieux

La place réserve également deux lieux originaux. Le premier, le **Reservatório da Mãe d'Água das Amoreiras**, est un réservoir conçu en 1834 par l'architecte hongrois Carlos Mardel pour recueillir les eaux de l'aqueduc. À l'intérieur, les colonnes et les voûtes se reflètent dans un grand bassin profond de plus de sept mètres, qu'alimente l'eau jaillie de la bouche d'un dauphin, au-dessus d'une cascade construite avec des pierres transportées des sources de l'aqueduc. Un étroit canal souterrain file droit vers São Pedro de Alcântara et, au-dessus, une vaste terrasse offre une vue

panoramique sur la ville, mais aussi sur l'aqueduc et la chapelle coincée sous l'une de ses arches. Autre lieu délicieux, situé sur le côté de la place, dans une ancienne fabrique de soie, la **Fundação Árpád Szenes-Vieira da Silva** est une discrète, mais passionnante galerie dédiée aux œuvres d'Arpad Szenes (1897-1985), peintre d'origine hongroise, et de la Portugaise Maria Helena Vieira da Silva (1908-1992). Tous deux se rencontrèrent en 1928, à Paris, où ils fréquentèrent Henri Matisse, Pierre Bonnard, Joan Miró ou Max Ernst. La fondation puise dans le fonds des deux artistes pour des expositions qui montrent l'évolution de leur œuvre respective et les accompagne par celles d'autres artistes d'horizons communs (Sol LeWitt, Hans Hartung, Sonia Delaunay). Les toiles de Vieira da Silva, souvent abstraites, mais toutes de lignes magnifiquement rythmées, sont une belle découverte.


© DR

La fin de la balade

À partir de là, les plus courageux et dépensiers peuvent se laisser séduire par les ascenseurs (payants) qui conduisent au **Amoreiras 360° Panoramic View**, sur la terrasse d'un immeuble moderne et moche qui abrite un grand centre commercial aussi peu exotique qu'attendu. À 174 mètres de hauteur, la vue à 360 degrés révèle tout de la ville et de son architecture, y compris les antennes et balises lumineuses plantées sur les toits. Les autres peuvent terminer la balade au **Parque Eduardo VII**, le plus grand parc de Lisbonne, qui étale ses pelouses bien peignées et son labyrinthe de buis entre des zones arborées et les immenses serres *« où la nature nous fait admirer nombre de ses spécimens les plus précieux en matière d'ornement et où le savoir-faire d'humbles artistes, doués pourtant d'un modeste génie qui leur est propre, ravit nos yeux sous forme de verdure et de fleurs »*. En haut du parc, sous *La Maternité*, une statue replète de Botero, le monumental belvédère est encadré de hautes colonnes dessinées en 1945 par l'architecte Francisco Keil Do Amaral, symbole d'un ordre impérial que semble narguer ou contredire l'obélisque de marbre rose volontairement mal dégrossi et ajusté du monument réalisé par João Cutileiro pour célébrer la révolution des Œillets. D'ici, le regard découvre la vallée tapissée de vert du parc. Au-delà de la statue du marquis de Pombal, il porte jusqu'à l'autre rive du Tage et, tout au fond, jusqu'aux lignes bleutées de la Serra da Arrábida. Au bout du parc, entre les immeubles, coule l'épaisse canopée qui ombrage l'Avenida da Libertade, *« la plus belle de Lisbonne »*, jugeait Pessoa dans son chant d'amour à la ville blanche, *« ravissante vision de rêve »*. ✦

Repères

Museu de Artes Decorativas
Largo portas do Sol.
Tél. : +351 21 881 4640. fress.pt

Museu do Aljube - Resistência e Liberdade
Rua Augusto Rosa, 42. Tél. : +351 21 581 8535. museudoaljube.pt

Museu Nacional de Arqueologia
Praça do Império.
Tél. : +351 21 362 0000.
museunacionalarqueologia.gov.pt

Ci-contre.
La Fundação Árpád Szenes-Vieira da Silva, une passionnante galerie dédiée aux œuvres d'Arpad Szenes (1897-1985), peintre d'origine hongroise, et de la Portugaise Maria Helena Vieira da Silva (1908-1992).

Ci-dessous.
Le Parque Eduardo VII, le plus grand parc de Lisbonne. Sur ses hauteurs se dressent La Maternité, une statue de Fernando Botero, et le monumental belvédère, encadré de hautes colonnes.

©fonseca Shutterstock

©My content iStockphoto

Azulejos

Beauté et identité

Difficile d'imaginer Lisbonne sans ses azulejos. Hérités de l'Espagne musulmane, ces petits carreaux de faïence imposent leur présence sur tous les monuments et édifices de la ville, du plus prestigieux aux plus passe-partout. En partie grâce à eux, la capitale portugaise cultive un cachet, une esthétique, une lumière qui lui sont propres et la rendent unique aux yeux du reste du monde.

©tashka2000 iStockphoto

Ils sont partout, ou presque, sur les murs des demeures et des palais seigneuriaux, comme dans les stations de métro.

Ils tapissent des pans entiers d'immeubles plus ou moins modestes, ou ne sont que quelques pièces assemblées au-dessus d'une porte d'entrée pour porter l'image d'une Vierge ou d'un saint protecteur. Ils sont monochromes ou multicolores, bichromie minimaliste en bleu et blanc ou éclats de couleurs, chargés des dessins désuets de scènes religieuses, de fresques complexes ou de motifs abstraits contemporains. Ils donnent, souvent, une certaine qualité de lumière à la ville. Pas une boutique de souvenirs qui n'en propose des cargaisons. Les azulejos font tellement partie de Lisbonne qu'on finit par ne plus les remarquer, trop souvent réduits à une décoration pittoresque et surannée, à un cliché touristique de plus. Pourtant, ces carrés de quinze centimètres de côté marquent la physionomie de la capitale portugaise, ils lui confèrent depuis cinq cents ans un caractère unique, et la tradition en est toujours vivace. Y prêter attention est une manière d'approfondir son rapport avec la ville, son histoire et son identité, de profiter aussi d'éclats de beauté aux différentes nuances, selon la lumière du jour, au détour d'une rue ou le long d'une avenue. D'un côté à l'autre de la cité portuaire, du musée national consacré aux azulejos, dans le quartier de Beato, à l'est de l'Alfama, jusqu'à l'historique fabrique de Sant'Anna, à Belém, de palais en église, de fontaine en escaliers, de brasserie en boutique, l'art de la faïence est ce qui fait que, malgré les bouleversements récents d'une capitale devenue l'une des plus touristiques d'Europe, Lisbonne ne ressemble en rien à ses homologues.

©Aron M i Stockphoto

©hectorchristiaen AdobeStock

Au cœur de la tradition

À ce titre, le **Museu Nacional do Azulejo** constitue un incontournable point de départ. D'abord, parce que c'est l'un des plus beaux de la ville ; ensuite, parce que le voyage historique et esthétique à travers cet art séculaire révèle beaucoup de l'âme de cette ville sentimentale. Il se tient au bord du Tage, derrière les murs délavés du Convento da Madre de Deus, un ancien couvent de clarisses fondé en 1509 par Dona Leonor, veuve du roi João II, mais qui a été largement remanié au fil des siècles. Le lieu, déjà, est remarquable en lui-même, avec les faïences polychromes qui décorent le cloître maniériste du XVI^e^ siècle derrière ses fines colonnades, les larges panneaux de céramique réalisés par des artistes hollandais du XVII^e^ siècle dans l'église, l'un des plus beaux monuments de Lisbonne, construit dans un style manuélin que les restaurations ont enrichi d'une spectaculaire décoration baroque. Mais la collection du musée retrace l'évolution des azulejos portugais depuis les styles mauresques du XV^e^ siècle jusqu'à nos jours, chaque pièce représentant une période différente. La présentation, en même temps plaisante et didactique, se teinte d'un peu d'humour quand le visiteur est accueilli à l'entrée du cloître par des azulejos qui élèvent le Mickey de Disney à la dignité de chevalier portant le glaive, quand un panneau satirique de 1720 représente un homme recevant une injection dans les fesses, ou quand le comptoir de la cafétéria arbore un carrelage charcutier du plus bel effet. C'est ici que l'on apprend que le terme « azulejo « vient de l'arabe *al zulaiga* (*al-zulaicha*, ou *al-zuleij*, selon les transcriptions) qui signifie « petite pierre polie ». Il s'agissait, pour les Maures, de reproduire les mosaïques gréco-romaines du Proche-Orient ou d'Afrique du Nord en assemblant des petits morceaux de faïence colorés plutôt que de marbres polis, ces tessons de céramique qui composent les zelliges aux motifs géométriques abstraits que l'on trouve encore de nos jours au Maroc. Le terme n'a donc rien à voir avec le fait que beaucoup de carreaux portugais soient bleus (*azul* en portugais).

Des origines lointaines

Les premiers carreaux émaillés (couverts d'une fine couche vitreuse rendue opaque) étaient égyptiens et mésopotamiens. Les Perses redécouvrirent la technique au XI^e^ siècle, avec celle de la « corde sèche », qui évite le mélange des couleurs pendant la cuisson. Les Arabes l'introduisirent en Europe avec la conquête de la péninsule ibérique – les azulejos sont inséparables de la beauté de l'Alhambra de Grenade. C'est à Séville et à Saragosse que le roi Manuel I^er^ du Portugal (1469-1521) découvrit l'ornementation et la ramena au pays. Depuis, ainsi qu'en témoigne le musée,

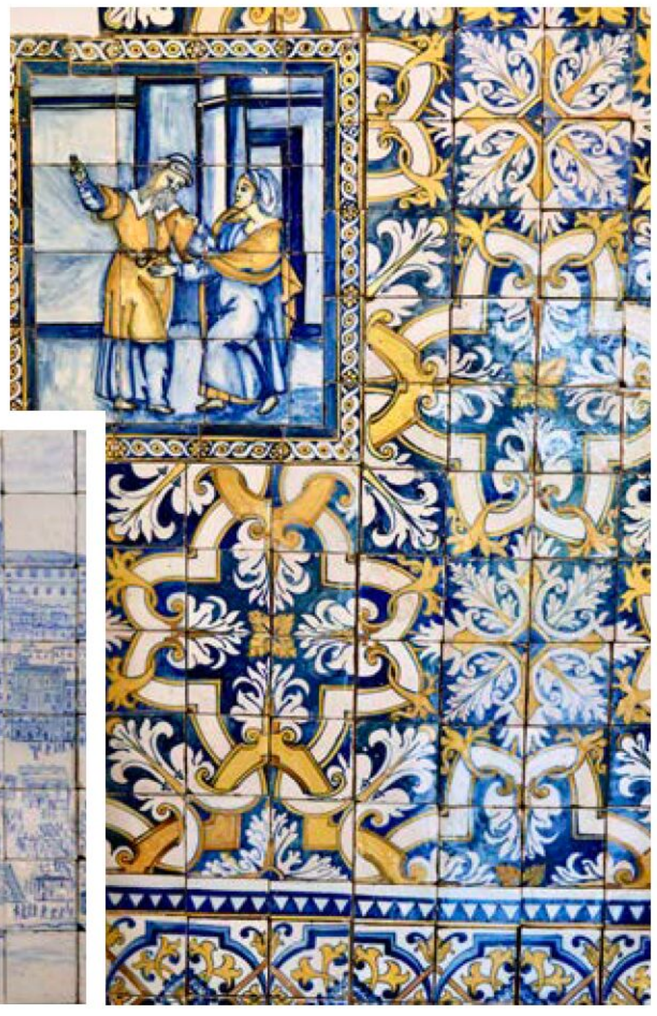
Le Museu Nacional do Azulejo qui occupe le Convento da Madre de Deus, un ancien couvent de clarisses fondé en 1509. Les faïences polychromes qui décorent le cloître maniériste (ci-contre) et les larges panneaux de céramique réalisés par des artistes hollandais du XVII^e^ siècle dans l'église (ci-dessous).

Le Museu Nacional do Azulejo revient sur l'histoire, les différentes techniques et tendances de l'azulejo, du XV[e] siècle à aujourd'hui. Pièce maîtresse de l'ensemble, l'immense fresque carrelée de près de 23 mètres de long, panorama minutieux de Lisbonne telle qu'elle était en 1700.

les azulejos ont reflété tous les mouvements artistiques, toutes les modes et toutes les innovations techniques : motifs géométriques ou floraux hérités de l'époque arabo-andalouse, puis scènes religieuses, militaires ou quotidiennes influencées par la majolique (qui permet la peinture directe sur la pièce lustrée) importée d'Italie au XVII[e] siècle. Un siècle également marqué par la figure du singe, très présente dans les fresques de l'époque. L'animal avait un rôle décoratif, mais aussi satirique, comme le démontre l'étonnante *Singerie, le mariage des poules* (1660-1667), un ensemble de faïence polychrome où des singes verts en costume chevauchent des éléphants, conduisent un attelage tirant le carrosse d'une poule ou le chariot de macaques musiciens. Une scène qui pourrait être une caricature des Espagnols, lors de la guerre d'indépendance menée contre eux par le Portugal entre 1640 et 1668. Le genre était inspiré de l'art flamand, mais l'influence des carreaux bleus de Delft fut également très prégnante entre la fin du XVII[e] et le début du XVIII[e] siècle. Les faïences furent dominées par le bleu cobalt sur fond blanc, afin de concurrencer la porcelaine chinoise. Les scènes étaient illustrées de manière plus précieuse et délicate par des peintres-artistes nommés Willem van der Kloet ou Jan van Oort, dont les œuvres ornent de nombreuses églises.

Tous les styles, toutes les modes

Le XVIII[e] siècle marqua l'apogée de l'azulejo en termes de production artistique, avec des panneaux qui décoraient des bâtiments entiers et racontaient des histoires complexes. Baroque, rococo, figuratif, cubisme, surréalisme, Art nouveau… le carreau de céramique aura accueilli tous les styles et assimilé toutes les modes. Dans les années 1930, l'architecture moderniste privilégia les lignes simples et droites, qui écartaient les éléments décoratifs et ornementaux. Il fallut attendre les années 1950 et l'influence des productions brésiliennes, comme celles d'Oscar Niemeyer, le concepteur de Brasília, pour que les architectes portugais recommencent à collaborer avec des plasticiens, des céramistes, des sculpteurs, et modernisent le carreau de faïence en tant que matériau de revêtement. Le musée expose les grands créateurs et des pièces maîtresses de la période contemporaine, comme celles de Querubim Lapa (1925-2016) ou Maria Helena Vieira da Silva (1908-1992), déjà rencontrés lors de la balade des miradors (cf. page 32) ou encore Maria Keil (1914-2012), très présente dans la ville. Au sein même du musée, des créateurs plus contemporains étaient récemment à l'honneur lors de l'exposition qui a célébré les 175 ans de Viúva Lamego. Cette fabrique de céramique, l'une des

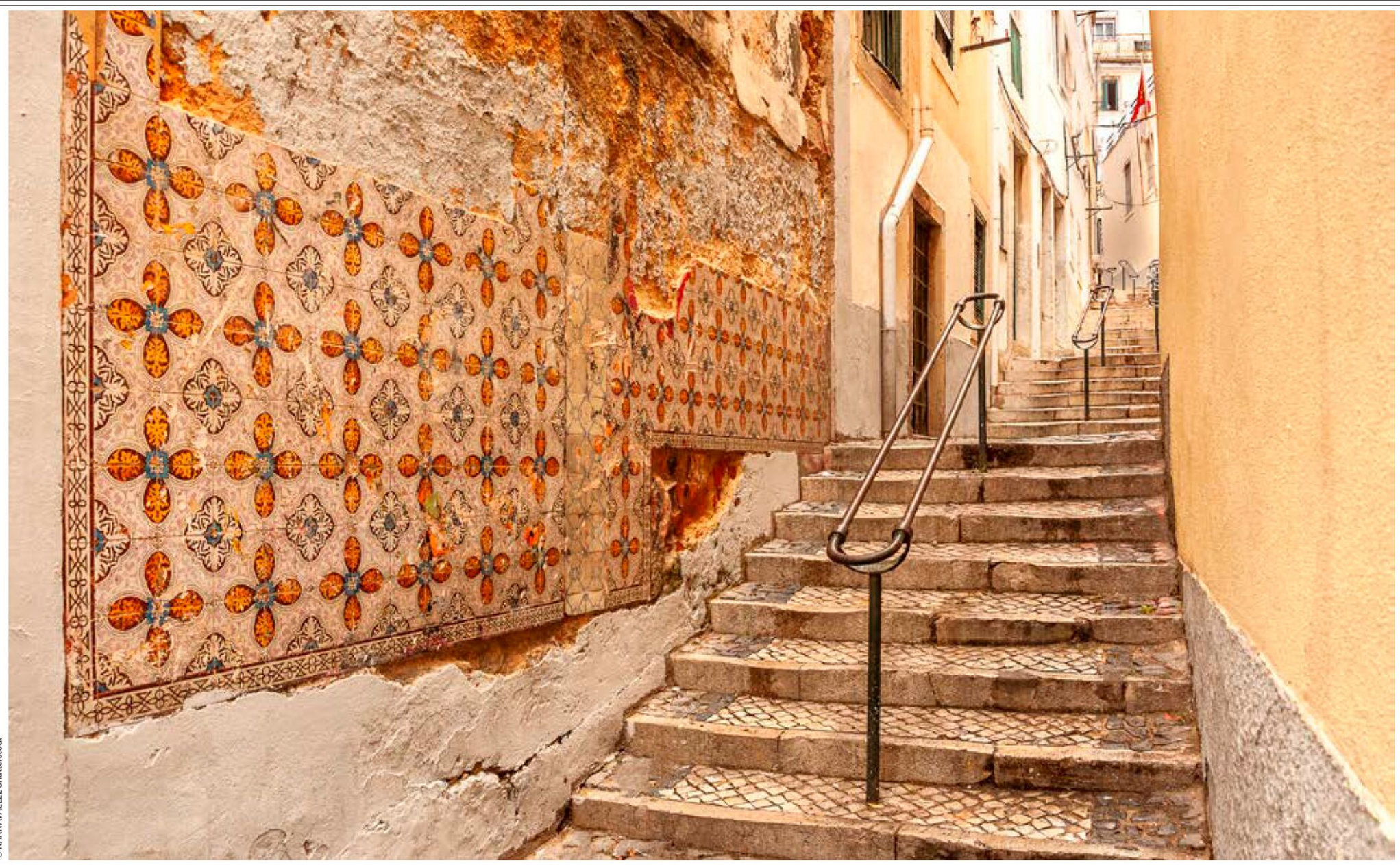


plus célèbres du pays, collabore toujours avec des artistes, artisans, architectes ou designers. Parmi eux, il y a le Français Noé Duchaufour-Lawrance. Installé à Lisbonne depuis 2017, il est l'auteur d'un magnifique ensemble de céramiques posées sur un support en châtaignier, vision hyperréaliste d'une vague bleu nuit frangée d'écume blanche lorsqu'elle vient lécher le sable de la grève.

Un tournant et un nouvel essor

Mais, pour beaucoup de visiteurs, le joyau du musée se trouve au dernier étage et date du XVIII[e] siècle, avec l'immense fresque carrelée de près de 23 mètres de long, une mosaïque de 1300 carreaux pour un panorama minutieux de Lisbonne telle qu'elle était en 1700, sous le règne de João V, soit avant le tremblement de terre qui dévasta la ville en 1755. Paradoxalement, ce séisme a marqué un tournant et un nouvel essor pour l'art des azulejos. À l'origine, la décoration était principalement réservée aux intérieurs des demeures, palais et couvents. Après la catastrophe, lors de la reconstruction de Lisbonne, les azulejos firent leur apparition à l'extérieur des bâtiments, avec des représentations de la Vierge, des anges et des saints censés les protéger. Le faible coût de fabrication des carreaux de faïences, leur capacité à abriter les constructions de la chaleur, de l'humidité et des risques d'incendie, en fit aussi l'un des matériaux privilégiés pour agrémenter les façades de la capitale. Il fallut produire rapidement de grandes quantités de céramiques à bas coût, d'où l'apparition de l'azulejo *pombalino* (« pombalin »), au motif géométrique ou floral assez simple, qui doit son nom au marquis de Pombal (1699-1782), le ministre du roi Joseph (José) I[er] qui supervisa la reconstruction de Lisbonne. La simplification des motifs et l'industrialisation sont à l'origine des façades carrelées, bleues, vertes ou crème qui égaient le centre-ville. On les voit dans l'Alfama, le quartier le plus ancien de Lisbonne, couvrant de bleu ciel ou de vert pâle les façades aux balcons de fer forgé, les passages couverts, les petites places ornées de frises aux tons jaunes ou rouges, jusque dans les maisons dont les couloirs sont recouverts de carreaux et les seuils surmontés d'images des saints protecteurs. C'est au-dessus de ce quartier d'Alfama que se trouve le **Palácio Belmonte**. Construit au XV[e] siècle, ce palais, qui appartint à Pedro Álvaro Cabral, le découvreur du Brésil, enferme quelques chefs-d'œuvre d'azulejos : entre 1720 et 1730, deux grands maîtres, Manuel Santos et Valentim de Almeida, composèrent 59 panneaux, avec plus de 30 000 carreaux bleu cobalt sur fond blanc, représentant des scènes de la Bible, des épisodes des *Métamorphoses* d'Ovide, des représentations de la cour portugaise de l'époque…

Ci-contre. Ruelle dans le quartier de l'Alfama.
Au centre. Le Palácio Belmonte, construit au XV^e siècle et désormais converti en hôtel de luxe, enferme quelques chefs-d'œuvre d'azulejos signés de deux grands maîtres, Manuel Santos et Valentim de Almeida.
En bas et page de droite, en haut. Le monastère de São Vicente de Fora, qui abrite l'une des plus importantes collections d'azulejos baroques du monde.



© KARNAVALL22 Shutterstock

©foundationdast

©foundationdast

Ci-contre. À l'étage du monastère de São Vicente de Fora, les 38 panneaux du XVII[e] siècle figurant chacune une fable de La Fontaine.

En bas. La façade de l'ancienne fabrique de céramique Viúva Lamego, couverte de motifs en carreaux polychromes faisant allusion au commerce portugais avec l'Asie.

En bas, à gauche. Les boutiques A Vida Portuguesa et Cortiço e Netos, qui proposent un bel assortiment de carreaux artisanaux.

Hélas, ce palais, classé Monument national, est la propriété privée d'un riche Français qui en a fait un hôtel de grand luxe, mais dont les portes (monumentales), récemment fermées, nous ont laissés sur le carreau.

Des fables peu connues

Heureusement, à quelques minutes à pied, un autre Monument national – déjà évoqué lors de la promenade des miradors – demeure ouvert au public. Il s'agit du **monastère de São Vicente de Fora**, l'un des principaux bâtiments maniéristes du pays. Édifié au XVI[e] siècle, il abrite l'une des plus importantes collections d'azulejos baroques du monde. Elle se compose de 220 panneaux de plus de 100 000 carreaux bleu et blanc, qui ont conservé leur place originale. Dans les couloirs du cloître, ces panneaux illustrent des scènes de la vie quotidienne (promenades, chasse, pêche) ; dans la conciergerie, ils racontent le siège et la prise de Lisbonne par les Maures en 1147 ; à l'intérieur, ils évoquent des scènes bibliques, ornant de manière délicate chaque centimètre de la sacristie au plafond peint. Mais c'est à l'étage, que se trouve le plus surprenant : 38 panneaux du XVII[e] siècle figurant chacune une fable de La Fontaine, dont quelques-unes bien peu connues (*Le Faucon et le Chapon*, *L'Ours et l'Amateur des jardins*…). À un quart d'heure d'ici, d'autres céramiques témoignent des échanges du Portugal, cette nation de grands navigateurs, ce petit pays ouvert aux vastes horizons, avec le reste du monde. La façade de l'ancienne fabrique de céramique **Viúva Lamego** (déménagée depuis longtemps à Sintra) est sans aucun doute l'une des plus belles de la ville. Les carreaux polychromes de 1865, comme l'indique la date affichée, contiennent des images de vases chinois fleuris, de personnages en costumes de soie et chapeau de paille, autant de motifs faisant allusion au commerce portugais avec l'Asie. Cette façade fut réalisée par Luís António Ferreira, alors directeur artistique de l'usine et plus connu sous le sobriquet de Ferreira das Tabuletas (« Ferreira des Enseignes »). Si le magasin d'usine, qui occupait les lieux il y a peu encore, a déménagé, il faut entrer dans le bâtiment adjacent qu'occupe l'élégant magasin **A Vida Portuguesa** : parmi tout un éventail de produits portugais, il propose un bel assortiment de carreaux artisanaux. Dans un autre registre, à un saut de métro d'ici (station Intendante), la boutique **Cortiço e Netos** propose des collections aussi charmantes que l'histoire du lieu. Son nom est celui du négoce en faïence fondée par Joaquim José Cortiço qui, entre 1979 et 2013, vendit d'innombrables lignes de carreaux de céramique et de sanitaires provenant d'usines portugaises. La plupart ont été fermées depuis, mais les petits-enfants écoulent les stocks de carreaux datant des années 1960, tout en proposant les créations contemporaines de jeunes artisans. L'accueil est chaleureux, et la clientèle, plutôt jeune, prouve que l'art des azulejos n'est pas une pratique confite en désuétude.

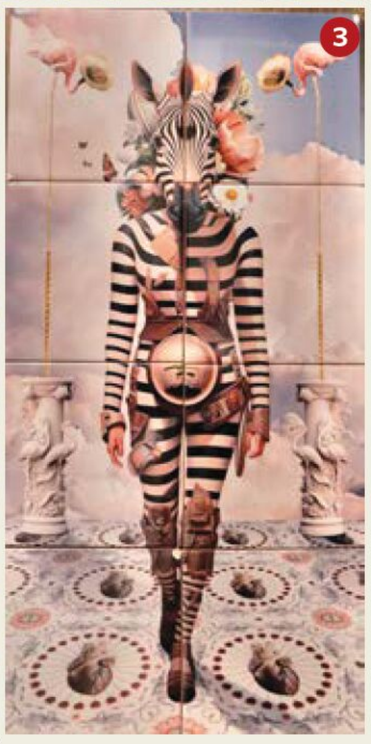
Figures allégoriques

Ferreira das Tabuletas est l'auteur d'une autre façade célèbre, l'une des plus photographiées de Lisbonne. Dans le quartier de Chiado, tout le monde connaît la **Casa do Ferreira das Tabuletas**. Elle aussi couverte de carreaux polychromes, elle décline six figures allégoriques : la Terre, l'Eau, l'Industrie, la Science, l'Agriculture et le Commerce (seul personnage masculin), autant de motifs typiquement maçonniques. Car le propriétaire de la demeure, l'émigrant galicien Manuel Moreira Garcia, qui la fit construire en 1864 sur l'ancien terrain du Convento da Santíssima Trindade, ne cachait pas ses convictions. Elles s'affichent aussi dans la **Cervejaria Trindade**, Rua Nova da Trindade, la plus ancienne brasserie encore en service de

Patrimoine

UN SAUT DANS LES SIÈCLES

Située à seulement six minutes à pied de l'église São Roque, la boutique **Solar Antiques** est la référence pour les amateurs de carreaux anciens. Depuis 1957, elle se consacre exclusivement au commerce de ces « tuiles » datant des XV^e^-XIX^e^ siècles. L'intérieur, assez confiné, est un délicieux capharnaüm de carreaux, panneaux, poteries, dont les pièces peuvent atteindre des sommes astronomiques. De son côté, la **Galeria Ratton Ceramicas**, créée en 1987, s'est donné comme objectif de promouvoir et pérenniser la production de céramique, en invitant peintres et artistes-plasticiens issus d'horizons divers à intervenir sur ce support, afin d'insuffler un vent de modernité à cette tradition. Elle a notamment collaboré avec plusieurs des artistes qui ont décoré certaines stations du métro (cf. page 46). Ici, pas de copie d'anciens ou de motifs industriels, chaque artiste a son langage, figuratif, abstrait, parfois radical. Une manière de réveiller cet artisanat que partage Luca Colapietro dans sa boutique, installée (temporairement) à quelques minutes du Musée des arts antiques. Comme son nom l'indique, **Surrealejos** fait dans le carreau pop et surréaliste. Le designer italien, qui a travaillé pour la publicité, est tombé amoureux de la céramique à son arrivée à Lisbonne, il y a dix ans. *« Dans les églises, les palais, sur les immeubles, elle est partout ici. En Italie, nous avons la majolique, mais pas répandu à ce point-là. Du coup, je me suis dit que j'allais essayer de renouveler cette approche du carrelage. »* Il a bien fait. Joyeusement décalées, ses illustrations (un flamant rose à tête de gramophone, un zèbre en Lara Croft, une tortue-ananas ou un panda costumé en trois pièces) ont beaucoup de succès dans les cuisines américaines, espagnoles ou russes… Au point que, récemment, une marque de voiture japonaise lui a demandé d'habiller un nouveau modèle pour sa campagne de pub portugaise.



Repères

1 Solar Antiques
Rua Dom Pedro V, 70. Tél. : +351 21 346 5522.
solar.com.pt

2 Galeria Ratton Ceramicas
Rua Academia das Ciências, 2C.
Tél. : +351 21 346 0948.
galeriaratton.blogspot.com

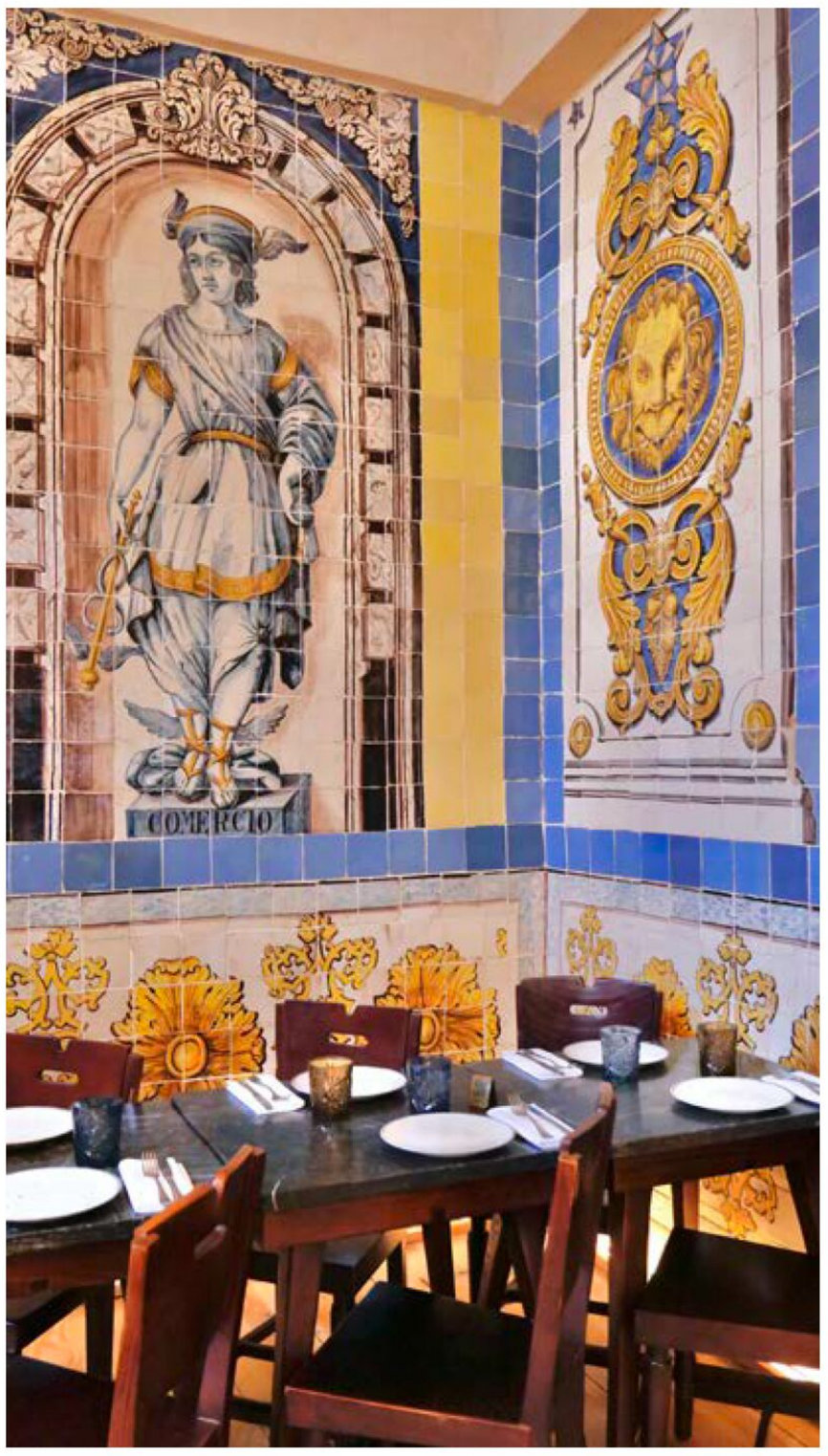
3 Surrealejo
Rua Presidente Arriaga, 100.
Tél. : +351 910 738 383. surrealejos.com

Lisbonne, qu'il avait créée et installée là encore dans un ancien couvent. À l'intérieur, l'Eau, la Terre, le Feu, le Vent, l'Été, le Printemps et l'Automne (il manque l'Hiver) surveillent les convives, encadrés par l'œil de la Providence et la tête d'un lion qui indique le grade de grand maître franc-maçon. Tout cela, habilement combiné à un mobilier et à un éclairage contemporains, fait aujourd'hui une très belle salle de restaurant. Et la tradition de la céramique se poursuit dans l'ancien réfectoire du couvent, une salle voûtée dont les successeurs de Moreira Garcia confièrent la décoration à Maria Keil, à la fin des années 1940. L'artiste reprit la technique traditionnelle de la *calçada portuguesa*, avec des panneaux composés de petites pierres beiges, noires ou roses typiques des trottoirs et des places de Lisbonne, dessinant des fleurs dans leur vase, des coupes de fruits et des oiseaux aux lignes épurées.

Or, marbre et lapis-lazuli

Un autre registre esthétique attend tout près, dans le quartier du Bairro Alto, avec l'**Igreja de São Roque**. Derrière sa façade très austère, cette église décline l'exubérance du baroque qu'ont chérie les jésuites au XVI^e^ siècle. Elle est l'une des rares à avoir survécu au tremblement de terre de 1755. Outre sa chapelle Saint-Jean-Baptiste, dégoulinante d'or, de marbre et de lapis-lazuli, elle abrite de beaux panneaux d'azulejos polychromes aux tons bleutés et dorés. Ces derniers ont été réalisés en 1584 par Francisco de Matos pour la Capella de São Roque, un saint qui, selon la légende, protèga la population de la peste, dont Lisbonne fut victime en 1506. Ils sont considérés comme l'une des œuvres majeures en majolique réalisées au cours du dernier quart du XVI^e^ siècle, l'une des premières réalisées selon cette technique, mais avec des carreaux portugais. Tout près, mais un peu à l'écart des flux touristiques, le **Convento dos Cardaes** est également l'un des rares bâtiments à avoir survécu au tremblement de terre. Construit à la fin du XVII^e^ siècle pour les carmélites déchaussées, aujourd'hui occupé par une poignée de dominicaines et une association qui accueillent des femmes en situation de handicap, il attire peu de visiteurs, quand bien même il recèle quelques splendeurs. Pour cinq euros – qui financent le travail de l'association –, la visite guidée par Suzette, la bénévole qui préfère qu'on l'appelle Maria, dévoile tout un pan de l'histoire de Lisbonne, celle d'avant le tremblement de terre, celle aussi de l'extinction des ordres religieux et de la nationalisation des biens des couvents et des monastères, au milieu du XIX^e^ siècle. Dans l'église, sous les ors et les bois sculptés de la décoration baroque et les tableaux attribués à António Pereira Ravasco et André Gonçalves, Maria, donc, détaille les panneaux de faïence bleu ciel et blanc, d'une grande finesse, qui relatent des scènes de la vie de sainte Thérèse

© Nido Huebl Shutterstock



Ci-contre, à gauche. La facade de la Casa do Ferreira das Tabuletas qui décline six figures allégoriques typiquement maçonniques que l'on retrouve sur les murs de la Cervejaria Trindade (ci-contre), la plus ancienne brasserie encore en service de Lisbonne.

Au centre. L'Igreja de São Roque, l'une des rares à avoir survécu au tremblement de terre de 1755.

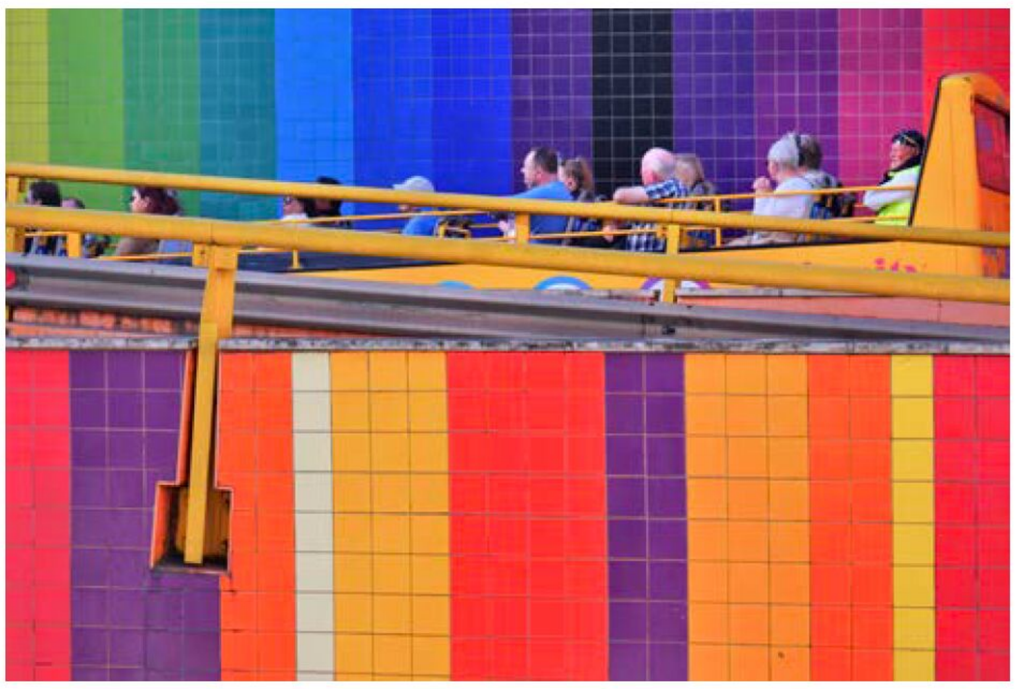
En bas. Dans l'église du Convento dos Cardaes, les panneaux, signés du Hollandais Jan van Oort, qui relatent des scènes de la vie de sainte Thérèse d'Ávila.

Ci-contre. Sur l'avenue Infante Santo, la céramique moderniste est particulièrement mise en évidence, comme en témoignent les œuvres d'artistes tels que Maria Keil (*O mar*, à gauche), Carlos Botelho (*Lisboa colorida*, au centre) ou Eduardo Nery et ses arcs-en-ciel bariolés.

En bas. La Chafariz da Junqueira, une antique fontaine municipale ornée de la couronne et des armoiries de João VI.

Page de droite, en haut. La Fábrica Sant'Anna, où artistes et ouvriers perpétuent des techniques et des gestes datant du XVIII^e^ siècle.

Page de droite, en bas. Le monastère des Hiéronymites (XVI^e^ siècle), l'un des exemples les plus significatifs du style manuélin.



d'Ávila. Signés du Hollandais Jan van Oort, ils sont aisément distinguables de ceux, plus « grossiers », des artisans portugais qui couvrent les murs de la sacristie. Chapelle, niches, réfectoire… ici, tout est décoré de céramique bleutée ou polychrome…

Une galerie à ciel ouvert

Un peu plus loin, l'**Avenida Infante Santo** n'est pas particulièrement attrayante, avec sa circulation dense et ses grands immeubles. Elle se présente pourtant comme une galerie à ciel ouvert, où la céramique moderniste est particulièrement mise à l'honneur, avec des ensembles plaqués à la fin des années 1950 pour égayer des rampes d'escalier, toutes les mêmes. Pêcheurs et voiliers stylisés dans les tons bleus et verts pour *O mar*, de la plasticienne Maria Keil ; maisons aux couleurs vives pour la bien nommée *Lisboa colorida*, de Carlos Botelho ; arcs-en-ciel criards signés d'Eduardo Nery, l'illusionniste abstrait, sur des panneaux de céramique qui couvrent des murs courant entre un tunnel et un viaduc… toutes ces réalisations de faïences tentent avec brio d'égayer l'espace public. C'était déjà le cas au XIXe siècle, comme en témoigne la **Chafariz da Junqueira**, à deux pas de la tour de Belém.
De part et d'autre de l'imposant bassin baroque de cette antique fontaine municipale, orné de la couronne et des armoiries de João VI, ainsi que de l'inscription « aguas grátis », se trouvent des bancs en pierre joliment disposés face à des carreaux de céramique aux teintes bleues, jaunes, vertes et roses. Ces derniers mettent en scène des oiseaux perchés sur leur nid. Les faïences furent fournies par la **Fábrica Sant'Anna**, dont l'usine, toute proche, date de 1741, ce qui en fait la plus ancienne du Portugal encore en activité – ses carreaux ont fait le tour du monde lusophone, de l'Europe à l'Afrique en passant par le Brésil et l'Asie. Ici, tout – poteries et azulejos – est encore fait à la main. Les dessins et les motifs ont traversé les ans, mais les panneaux maison, emplis de nymphes, de vases fleuris ou de guerriers, décorent désormais les villas de Floride, du Texas ou de Californie, ou tentent d'ennoblir les appartements de Dubaï.
On peut observer les artistes et les ouvriers de la fabrique au travail, reproduisant les antiques motifs au millimètre, manipulant les carreaux à cuire avec une délicatesse de pâtissier, utilisant encore un tour à bois qui exige une grande dextérité… Tout cela donne de la chair et du sentiment aux objets en vente dans la boutique attenante, qui offre ce qu'il faut de souvenirs, vases, carafes, assiettes ou simplement carreaux à des prix plutôt abordables.

Chez les Hiéronymites

Et, puisqu'il n'est plus très loin, autant finir ce voyage dans la ville des azulejos par ceux du mythique **monastère des Hiéronymites**. Bâti au XVIe siècle, en remerciement du retour de Vasco de Gama après son premier voyage vers les Indes, le monument le plus célèbre de Lisbonne est surtout visité pour son église (fermée pour cause de restauration lors de notre passage) et pour son cloître, caractéristique du style manuélin avec ses deux étages ornés d'innombrables sculptures et fioritures, symboles religieux ou royaux, surcharge plus porteuse de prouesses bâtisseuses que de grâce. Mais à l'intérieur, le long réfectoire est beaucoup plus sobre, avec ses voûtes délicates qui se nouent au plafond et ses murs couverts de peintures sur carreaux polychromes. Réalisé en 1781, l'ensemble est ponctué de scènes bibliques, comme le miracle de la multiplication des pains et la vie de Joseph en Égypte. Là encore, les azulejos témoignent que, depuis des siècles, ils portent la mosaïque des croyances et des rêves de Lisbonne. ✦

Repères

Museu Nacional do Azulejo
Rua Madre Deus, 4.
Tél. : +351 21 810 0340.
museudoazulejo.pt

Igreja de São Vicente de Fora
Largo de São Vicente

Loja Viúva Lamego
Largo do Intendente Pina Manique

A Vida Portuguesa
Rua Nova do Desterro, 21.
Tél. : +351 213 473 060.
avidaportuguesa.com

Cortiço e Netos
Rua Maria Andrade 37D.
Tél. : +351 21 136 2376.
corticoenetos.com

Casa do Ferreira das Tabuletas
Rua Trindade, 30

Cervejaria Trindade
Rua Nova da Trindade, 20C.
Tél. : +351 21 342 3506.
cervejariatrindade.pt

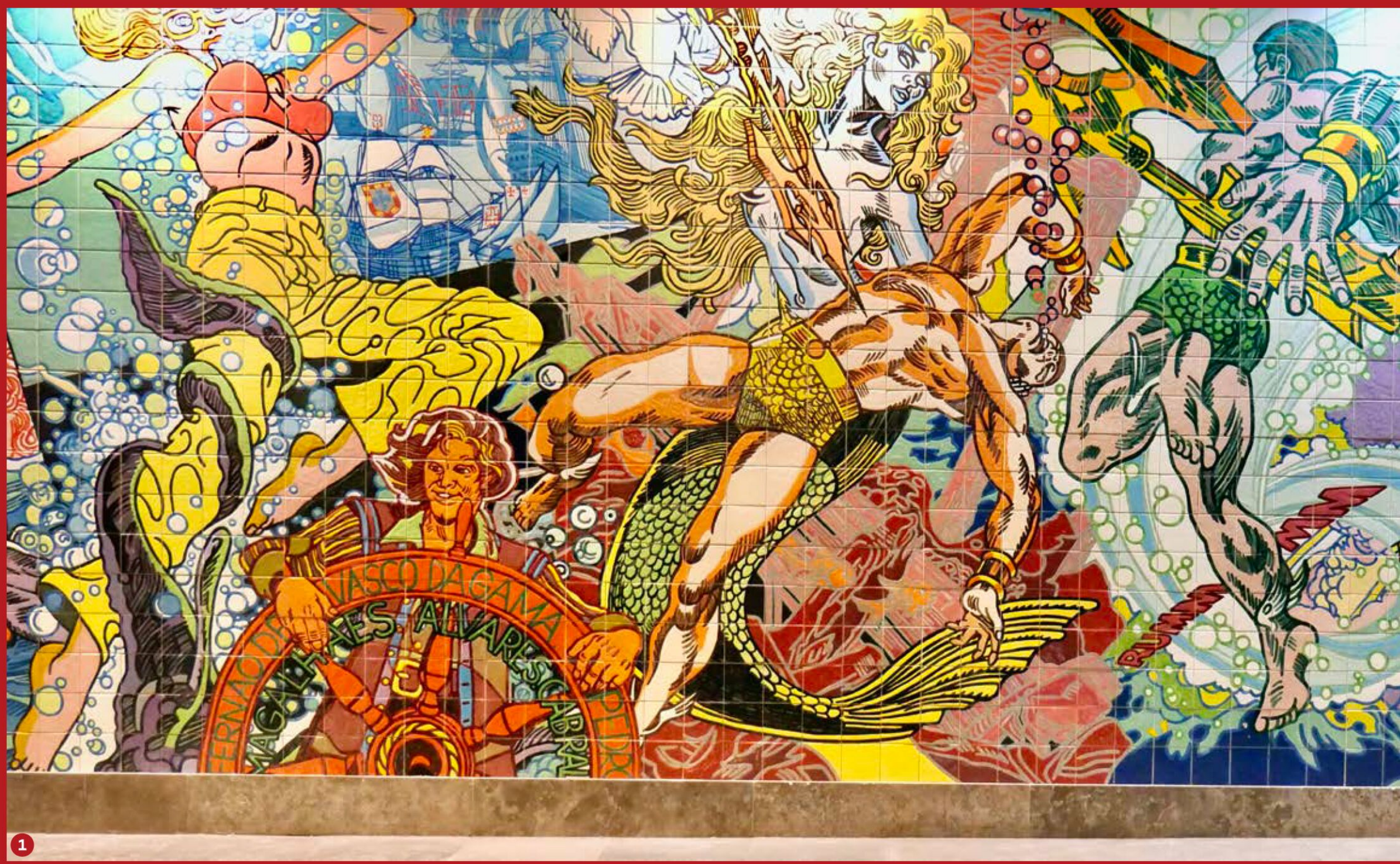
Igreja de São Roque
Largo Trindade Coelho

Convento dos Cardaes
Rua de O Século, 123.
Tél. : +351 21 342 7525.
conventodoscardaes.com

Fábrica Sant'Anna
Calçada da Boa Hora, 96.
Tél. : +351 21 363 8292. santanna.com.pt

Mosteiro dos Jerónimos
Praça do Império.
Tél. : +351 21 362 0034.
museusemonumentos.pt

© travelview iStock



1

MÉTRO, BOULOT, *azulejos*

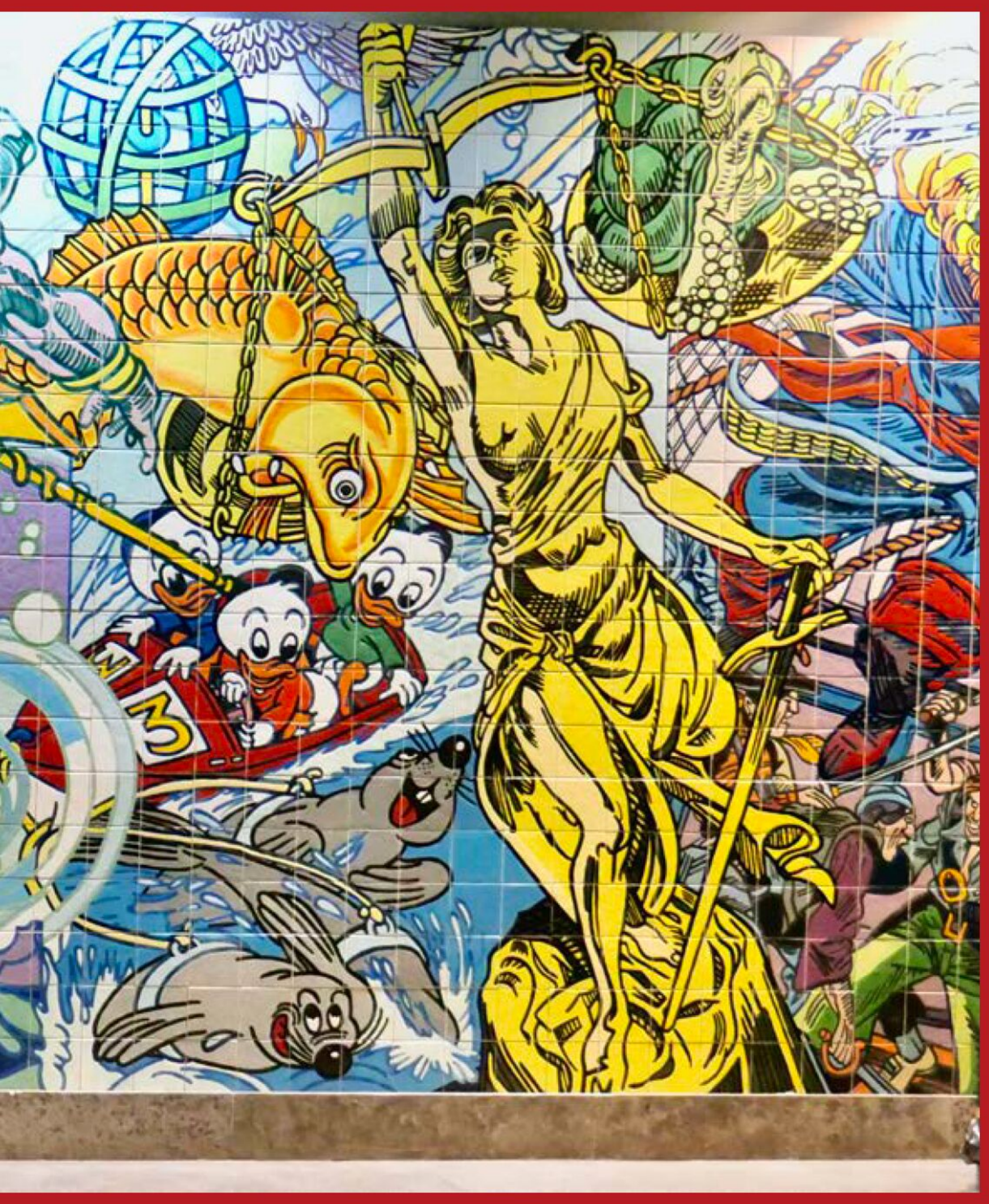
2

1. La station Oriente.
2. La station de Cabo Ruivo.
3. La station d'Olaias.
4. La station Saldanha.

Depuis sa création, dans les années 1950, l'administration du métro de Lisbonne a pris grand soin de l'esthétique de ses couloirs et stations, en ne cessant de les agrémenter d'œuvres d'art. Pour la première génération de stations, elle fit appel aux grands noms de la scène artistique contemporaine portugaise. Ainsi, entre 1957 et 1972, l'architecte Keil do Amaral et son épouse, la peintre Maria Keil, furent chargés de la décoration de onze des douze stations initiales de la ligne en Y (deux branches se rejoignant à Rotunda). Ils imaginèrent un décor abstrait et moderniste, dont les motifs, les rythmes et la lumière changeaient de l'une à l'autre grâce à une combinaison des mêmes carreaux de couleur ocre, vert, bleu et blanc, ce qui limitait les coûts tout en variant les motifs. La chose avait aussi l'avantage de répondre au désir du dictateur Salazar, qui avait interdit l'utilisation d'éléments figuratifs, officiellement pour ne pas distraire les utilisateurs, dans les faits pour brider la libre expression d'une artiste aux thèmes touchant au néoréalisme, une esthétique qui ne convenait pas au régime.

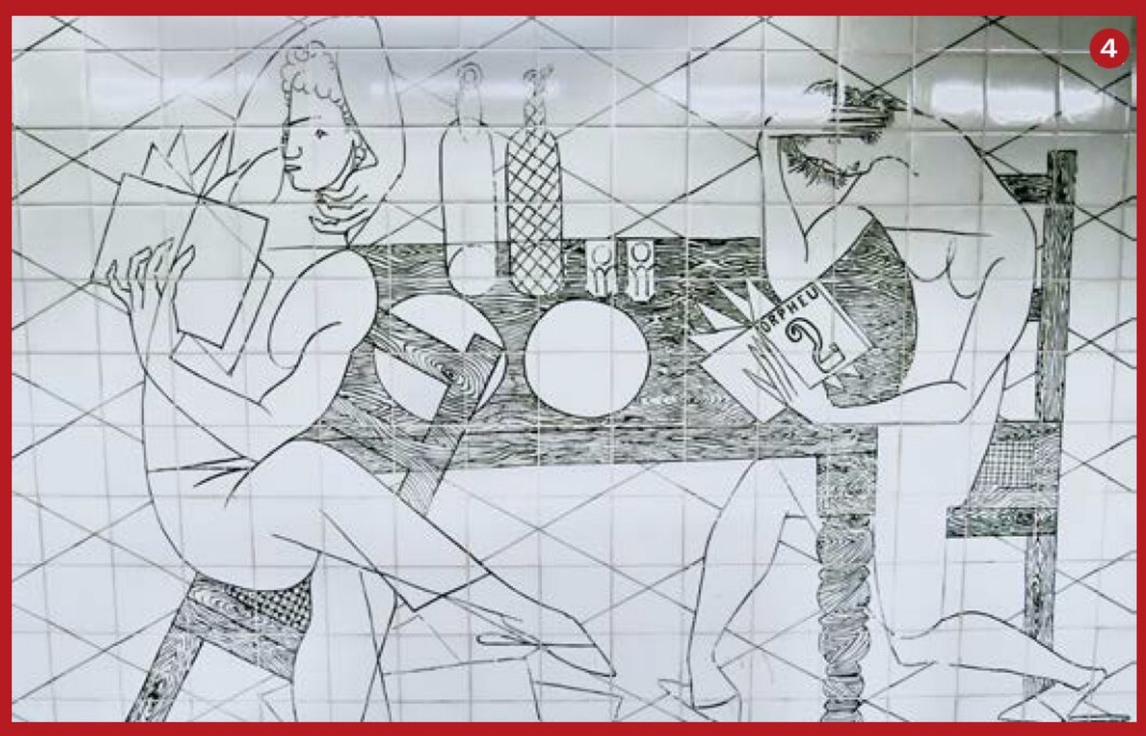
SURPRISES ET DIVERSITÉ

Lors de l'extension du réseau, à la fin des années 1980, il fut décidé de poursuivre dans la même veine, en confiant la réalisation de fresques à plusieurs artistes contemporains, tel Júlio Pomar pour la station Alto dos Moinhos. Crées et inaugurées en 1998, à l'occasion de l'Exposition universelle, la ligne verte et la ligne rouge ont bénéficié de ce même traitement de faveur. La Línea Vermelha (ligne rouge) est une succession d'expressions et de styles surprenants, bien loin des représentations traditionnelles liées aux azulejos. Depuis la station Aeroporto, où les touristes sont accueillis par les caricatures (dues à l'illustrateur António Antunes) de cinquante Portugais qui ont marqué l'histoire (la chanteuse Amália Rodrigues, le poète Fernando Pessoa, le peintre Abel Manta, l'écrivain et homme politique Álvaro Cunhal, le footballeur Eusebio…), jusqu'à São Sebastião, où la sobriété des nouveaux espaces poursuit le travail originel de Maria Keil, cette ligne rouge s'illustre par sa diversité. À la **station Oriente,** onze artistes internationaux représentant les cinq continents ont été invités à illustrer le thème central de l'Expo 98, à savoir les océans. L'Islandais Erró y déploie une version très « bande dessinée » des mythes et légendes liés à la mer, avec Vasco de Gama parmi les super-héros. À l'opposé, la station de **Cabo Ruivo** a été très discrètement ornée de motifs évoquant l'art préhistorique par le plasticien David de Almeida. Conçue par l'architecte Tomás Taveira et plusieurs plasticiens, la station d'**Olaias**, qui fut considérée à juste titre comme l'une des plus belles stations de métro d'Europe par la chaîne d'information CNN en 2012, tient carrément de l'installation, avec son décor de panneaux multicolores suspendus à des piliers, tels de gros cylindres de type industriel qui tranchent avec la délicatesse du carrelage à l'arrière. À **Saldanha**, des phrases tirées de poèmes et de romans d'Almada Negreiros recouvrent les murs, de quoi en faire la station la plus littéraire de la zone métropolitaine de Lisbonne.



Saída
Avenida Duque de Ávila
Av. Defensores de Chaves
Saldanha
Saída
Avenida da República
Avenida 5 de Outubro

4



4

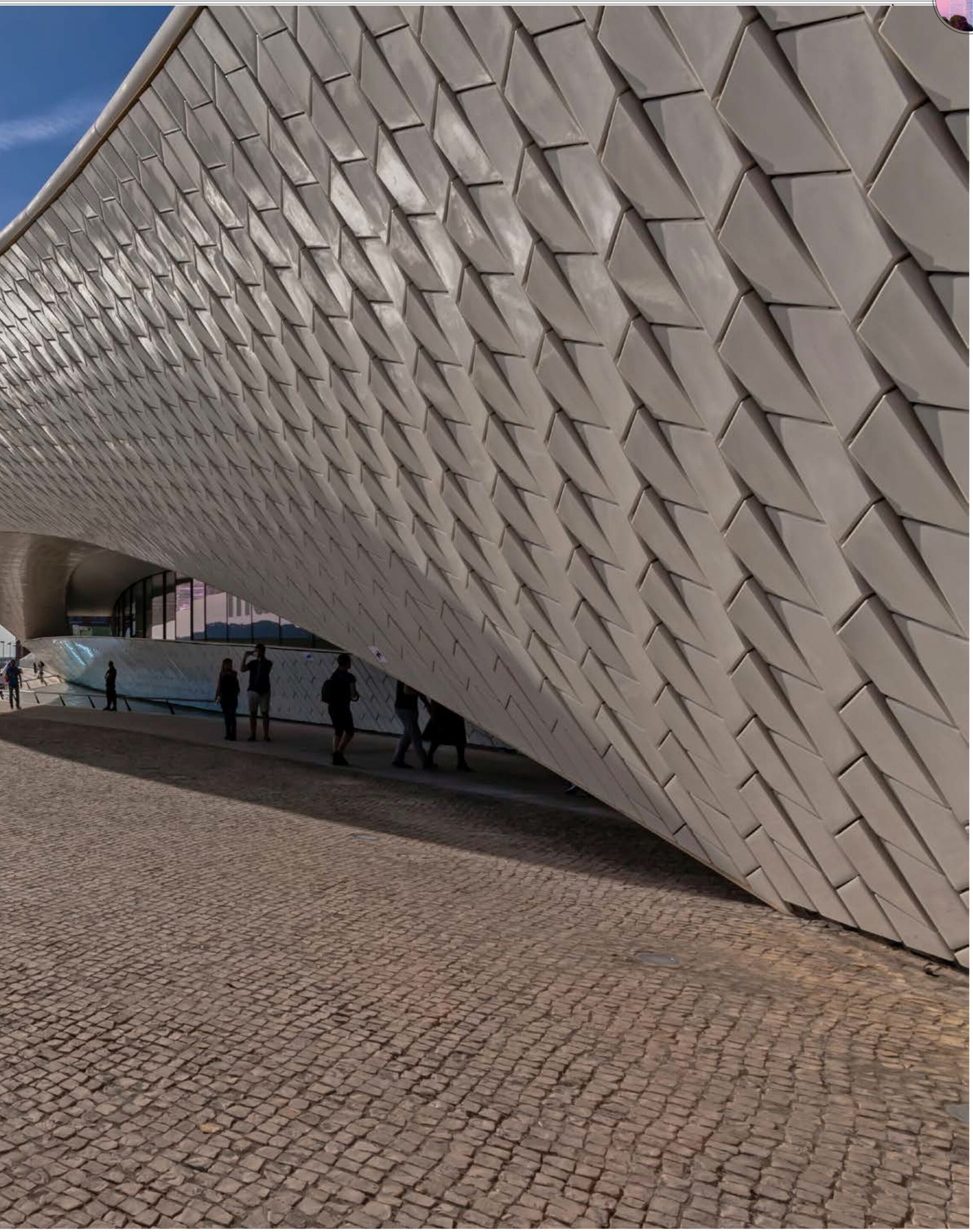
3

Architecture contemporaine

Un élan nouveau

Longtemps vu comme un ville figée dans son histoire, un peu hors du temps, voire décrépite, Lisbonne a définitivement fait son entrée dans le XXIe siècle, à travers une série d'audacieuses réalisations architecturales qui s'échelonnent notamment le long du Tage, depuis le parc des Nations jusqu'à la tour de contrôle maritime d'Algès. Une balade à faire en vélo, pour découvrir une autre facette, plus contemporaine, de la capitale portugaise.

© StockPhotosArt | iStockphoto



Il n'y a pas de gratte-ciel à Lisbonne. Et si la ville a permis au plus grand architecte national, Álvaro Siza Vieira, de gagner le prix Pritzker, l'équivalent du Nobel pour les architectes, en 1992, c'est parce qu'il a pris soin de conserver tout ce qui pouvait l'être des façades et des volumes traditionnels du quartier commerçant et historique de Chiado. Un quartier dessiné à l'époque du marquis de Pombal (1699-1782), lequel remodela la ville après le séisme de 1755, et qu'un incendie avait détruit en 1988. Álvaro Siza Vieira fut raillé par certains critiques pour avoir proposé un *« Chiado plus pombalin que les cendres mêmes d'où il renaît »*. Lisbonne conserve sa silhouette de gros village. L'architecture contemporaine s'y fait plutôt discrète et homéopathique, si l'on excepte le « nouveau » quartier du Parque das Nações, aménagé sur une ancienne zone industrielle au nord de l'agglomération, à l'occasion de l'Exposition internationale de 1998. Ici, les visiteurs s'attachent surtout à la visite d'un spectaculaire patrimoine historique, comme le monastère des Hiéronymites, la tour de Belém, la cathédrale de la Sé, les intérieurs baroques des palais et des églises, l'ascenseur métallique de Santa Justa… Pourtant, çà et là – le long du Tage surtout –, la ville, qui se pique d'être devenue l'une des capitales du design et propose tous les trois ans une triennale de l'architecture (la prochaine aura lieu en 2025), offre quelques nouvelles réalisations contemporaines à la fois élégantes et respectueuses du paysage comme de l'esprit de la cité. Le fleuve devient l'armoire à trophées dans laquelle la ville collectionne les réalisations des lauréats du Pritzker. Y prêter attention est aussi un bon moyen de découvrir des lieux culturels ou des espaces publics pas forcément balisés par les itinéraires habituels, mais à l'esthétique saisissante et mémorable.

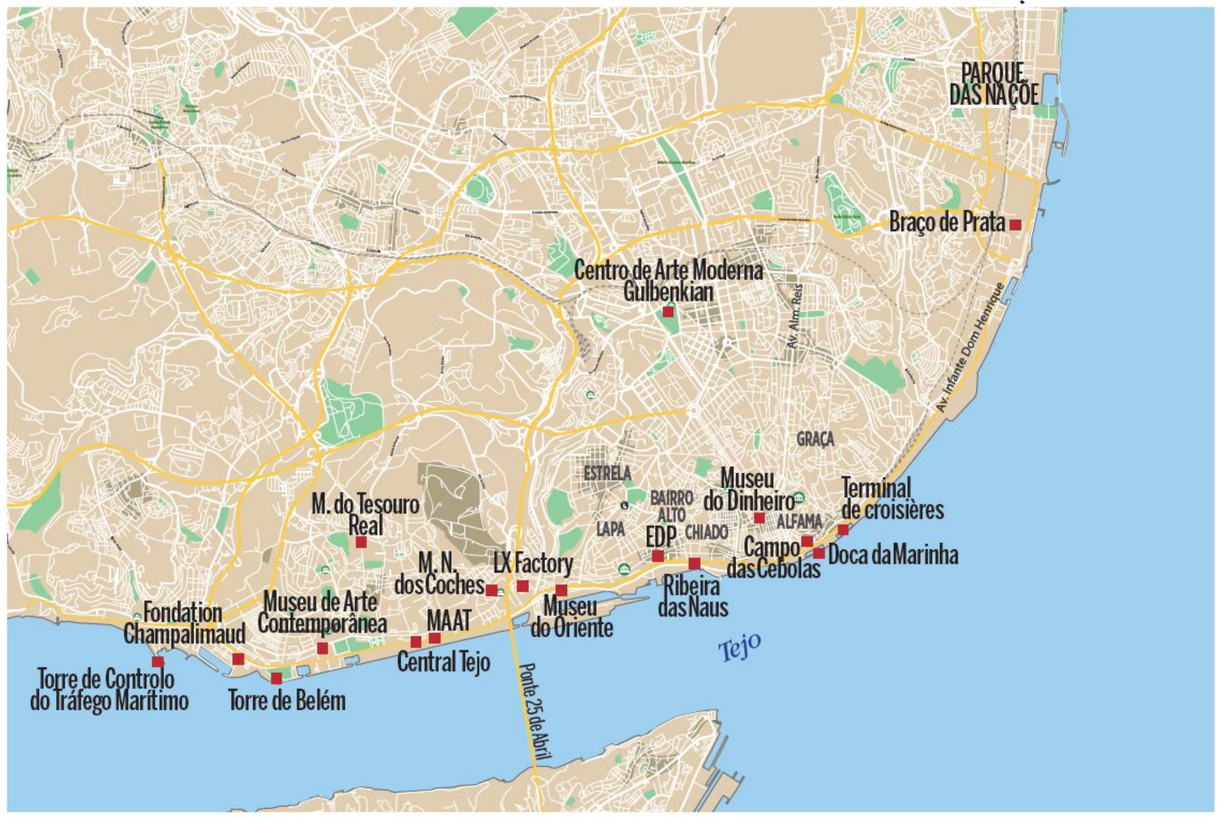
Ci-dessus. La Fondation Champalimaud. **À droite.** Le Parque das Nações, aménagé à l'occasion de l'Exposition internationale de 1998.

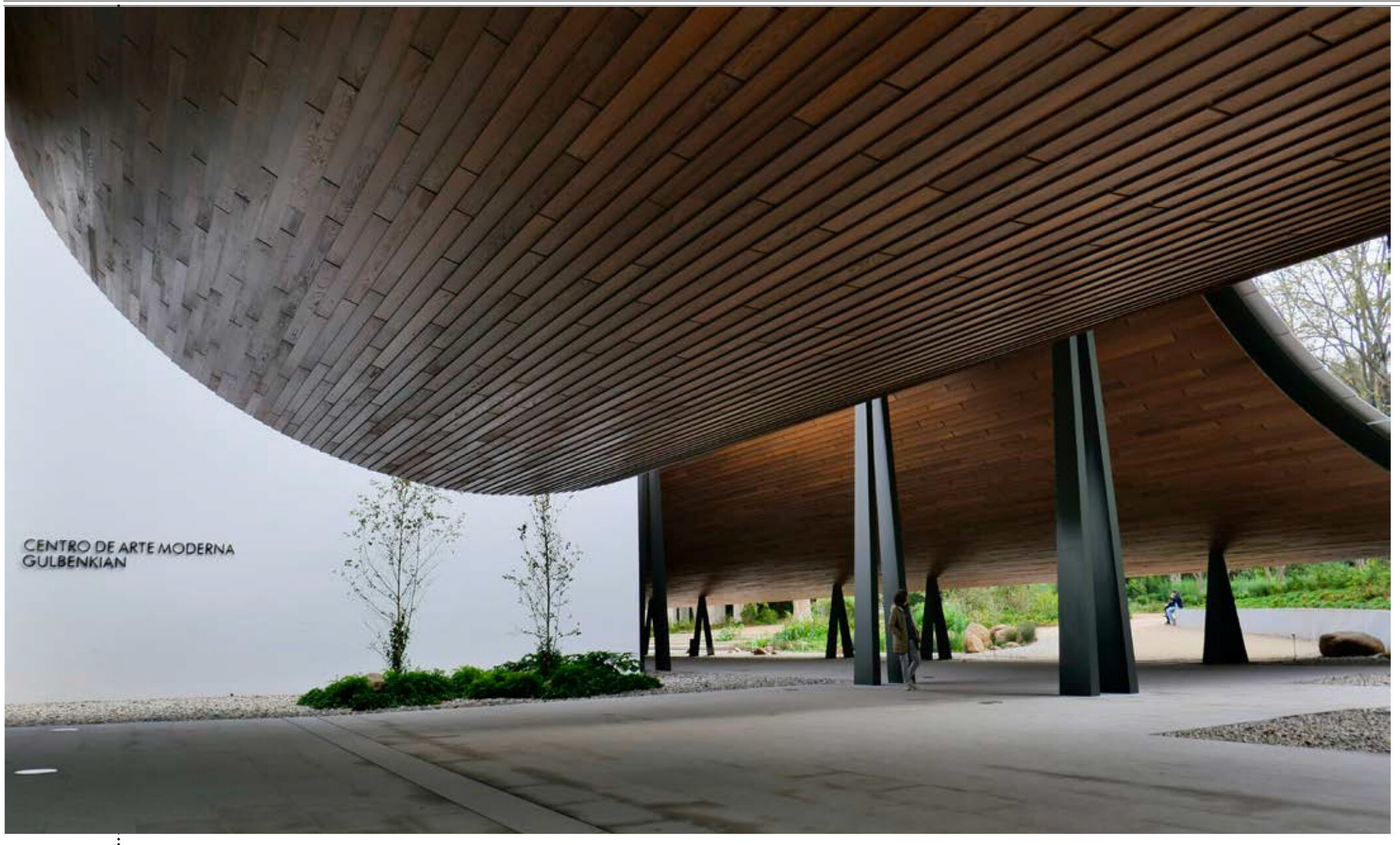
Un voile en deux plis

Dernier exemple en date, et non des moindres, le **Centro de Arte Moderna Gulbenkian - CAM**, rouvert en septembre dernier après l'ajout d'une

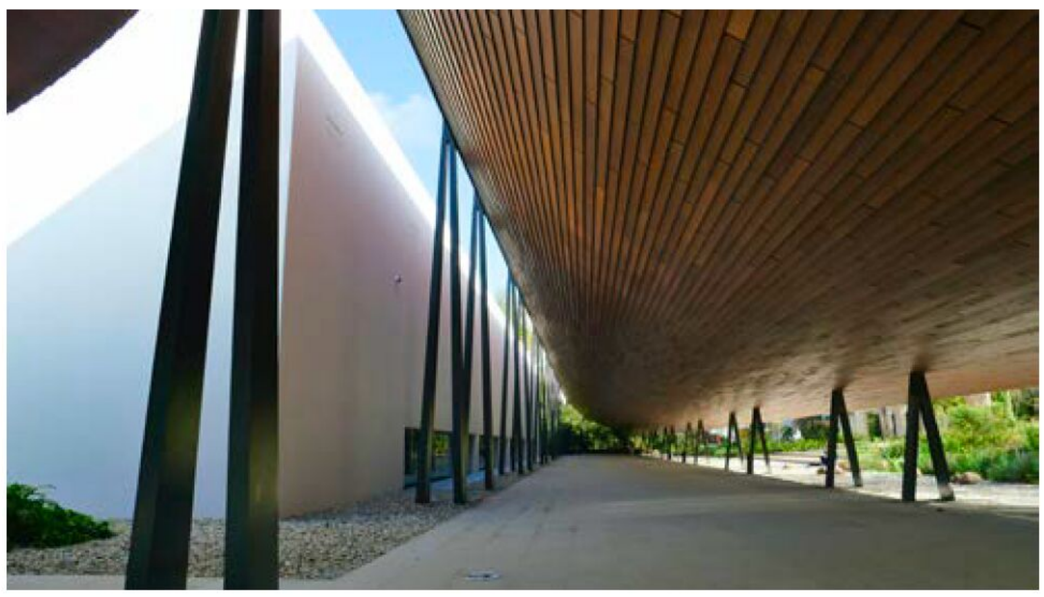
©Dmitry Rukhlenko iStockphoto

©ewg3D iStockphoto





Ci-dessus et ci-contre. L'extension du Centro de Arte Moderna Gulbenkian - CAM, une sorte de voile en deux plis s'étendant sur une longueur de 107 mètres, œuvre du maître japonais Kengo Kuma.



Ci-contre. La télécabine suspendue au-dessus du fleuve, dans le quartier du Parque das Nações, avec en arrière plan le célèbre pont Vasco de Gama.

© travellaggio iStock

extension imaginée par le maître japonais Kengo Kuma (auteur, entre autres, du beau conservatoire de musique d'Aix-en-Provence ou de la prouesse d'architecture bioclimatique qu'est l'ensemble Hikari, dans le nouveau quartier de La Confluence, à Lyon). Situé tout près de la station de métro São Sebastião, le musée s'inscrit dans le vaste parc de la fondation Calouste Gulbenkian, du nom du (très) riche homme d'affaires arménien établi au Portugal après la Seconde Guerre mondiale. Collectionneur passionné et frénétique, le monsieur avait acquis des milliers de pièces : art égyptien, trésors des arts islamiques ou décoratifs français – dont une profusion d'œuvres de René Lalique –, tableaux de Rubens, Rembrandt, Renoir ou Degas, sculpture de Diana de Houdon… À sa mort, en 1955, Gulbenkian légua sa collection à la fondation qui porte son nom. Le musée qui l'abrite fut construit en 1969. Il s'agit d'un bâtiment à l'architecture très moderne, voire brutaliste, conçu par un trio d'architectes portugais, Alberto Pessoa, Pedro Cid et Ruy Jervis d'Athouguia. Une réalisation qui vieillit très bien, sertie qu'elle est dans l'écrin de verdure imaginée par les paysagistes António Viana Barreto et Gonçalo Ribeiro Telles. En 1983, au fond du grand parc, côté sud, la fondation a inauguré un nouvel édifice brutaliste conçu par le Britannique Leslie Martin, pour y loger cette fois les 12 000 pièces des collections d'art moderne et contemporain. C'est ce dernier qu'a été chargé de redessiner Kengo Kuma, afin de mieux l'intégrer au parc. Le résultat est majestueux. S'inspirant de l'*engawa*, une véranda japonaise qui, traditionnellement, prolonge les maisons pour créer une transition harmonieuse entre l'intérieur et l'extérieur, l'architecte a imaginé une sorte de voile en deux plis s'étendant sur une longueur de 107 mètres, pour une largeur de quinze mètres. Ce voile est soutenu par de fins piliers en métal. L'intérieur de la voûte, en bois clair, est très japonisante ; l'extérieur, qui tombe comme un drapé délicat sur le musée, est couvert de tuiles de faïence vernissées blanches éminemment portugaises. Largement ouvert par des verrières, le vénérable bâtiment a retrouvé une lumineuse jeunesse, depuis la grande salle aux structures de béton et métal industriels jusqu'aux escaliers métalliques immaculés qui conduisent aux nouvelles pièces du sous-sol. Très axé sur le dialogue de l'architecture et de la nature, Kengo Kuma a ouvert son espace sur les jardins réaménagés par le paysagiste Vladimir Djurovic. Tout cela est d'une grande sérénité et, comme souvent pour les musées d'art contemporain, cette architecture parle plus au cœur et à la tête que de nombreuses œuvres « conceptuelles », sculptures ou installations auxquelles elle sert d'écrin.

Une vitrine sur le fleuve

Mais c'est au bord du Tage que Lisbonne se réinvente peu à peu, cherche sa modernité et expose son savoir-faire architectural. À mesure que l'activité portuaire abandonne ces espaces pour se déplacer ailleurs, au fil des réaménagements des rives et des docks, le travail, comme partout, laisse place aux loisirs et à la consommation. Pour l'instant, la « reconquête » du fleuve n'est pas totale, des installations portuaires et des friches ponctuent encore les rives jusque vers l'estuaire. Mais les nouveaux édifices sont la vitrine de cette ouverture de l'agglomération sur le fleuve. Pour les découvrir, sur près de 20 kilomètres, le plus simple – et le plus agréable – est de louer un vélo (pourquoi pas électrique), par exemple chez Bikelberia, près de la Praça do Município, et de rouler le long des berges, dont une bonne partie a été convertie en piste cyclable. C'est au nord de la cité, dans le quartier du **Parque das Nações** (« parc des Nations »), que cette « réconciliation » avec le Tage s'est amorcée, à l'occasion de l'Exposition internationale organisée en 1998. Trente, puis 300 hectares de friches ont été aménagés pour l'occasion, dessinant une nouvelle zone de bureaux, logements et autres centres commerciaux et de loisirs, devenue depuis l'un des quartiers les plus visités de la capitale (25 000 habitants et près de 18 millions de touristes par an). Chaque année, ce fleuron de la modernité accueille les 70 000 acteurs du secteur de la tech, venus participer au Web Summit. Deux « gratte-ciel » en verre bleuté, les **tours São Gabriel et São Rafäel**, supposées évoquer des proues de bateaux, mais qui semblent avoir mis le cap sur Dubaï plutôt que sur New York ou San Francisco ; une télécabine suspendue au-dessus du fleuve, offrant une balade de deux kilomètres

Ci-dessus. Les tours São Gabriel et São Rafäel, bâties telles des proues de bateaux à l'aplomb du Tage.

© StockPhotosArt iStockphoto

© StockPhotosArt iStockphoto

Ci-dessus, de gauche à droite. le Pavillon national du Portugal, magnifique d'épure, œuvre d'Álvaro Siza Vieira, et l'architecture métallique du pavillon de la FIL **En vignette.** La tour Vasco de Gama. **En bas.** L'audacieux Oceanário, dessiné par l'architecte américain Peter Chermayeff.

en direction du célèbre pont Vasco de Gama ; l'architecture métallique du **pavillon de la FIL** (foire internationale de Lisbonne), celle de la **tour Vasco de Gama**, avec son restaurant panoramique fiché à 145 mètres de haut, ou encore celle de la monumentale et glaciale **gare d'Oriente**, avec ses plis de béton, d'acier et de verre dessinés par l'« ingénieur » Santiago Calatrava Valls… tout cela a quand même quelque chose d'un peu daté, plus spectaculaire de nuit, lorsque les éclairages mettent les structures en valeur. Toutefois, au bord du fleuve, le **Pavillon national du Portugal**, magnifique d'épure avec son auvent de béton qui semble flotter dans l'air, œuvre d'un Álvaro Siza Vieira cette fois très innovateur et inventif, conserve toute sa classe. De même que l'audacieux **Oceanário**, qui est bien plus et bien mieux que le « deuxième plus grand aquarium d'Europe » : quatre océans logés dans quatre pavillons qui n'en forment plus qu'un, flottant sur l'eau comme un navire, le tout dessiné par l'architecte américain Peter Chermayeff, le grand spécialiste de ces « mers enfermées ».

Pliée comme du carton

En quittant le parc des Nations par le sud, on croise promeneurs, coureurs et marcheurs le long des jardins de **Braço de Prata**, au pied de ce nouvel ensemble de résidences, de commerces et de restaurants imaginé par le grand Renzo Piano. Les immeubles, au profil singulier, comme enveloppés dans leur conque de céramique qui joue avec la lumière, sont perpendiculaires au fleuve, le long de rues qui rendent hommage au passé industriel du site et à l'usine qui s'y trouvait. On a toutefois du mal à croire que les ouvriers puissent se payer l'un des logements proposés ici, tels un T2 à 550 000 euros, ou encore un duplex à 2,5 millions d'euros. Passé des infrastructures portuaires, puis quelques parkings et friches, la ville retrouve le fleuve avec les quais réaménagés et le nouveau **terminal de croisières** inauguré en 2017. Avec brio, l'architecte João Luís Carrilho da Graça a choisi le registre de la modestie et de l'innovation pour un édifice de couleur grège, au volume bas et fonctionnel, comme délicatement posé sur le quai Jardim do Tabaco, et dont la façade principale semble pliée comme du carton. Le lieu devait également souligner l'accueil du visiteur étranger qui, à la descente du bateau, était censé pouvoir parcourir le toit-terrasse conçu comme une sorte de promenade, et de là, admirer sans obstacle le fleuve, mais aussi la ville, le quartier de l'Alfama et le Castelo de São Jorge sur sa colline. Hélas, chaque fois qu'un paquebot s'amarre au terminal, l'accès au toit est fermé, par crainte qu'un croisiériste tombe à l'eau, se noie ou se fasse hacher menu par les hélices de ces immeubles flottants… Comme le terminal de croisière de Lisbonne a accueilli plus de seize millions de visiteurs en 2022, soit une hausse de 50 % par rapport à l'année précédente, rares sont ceux qui peuvent profiter de l'attention généreuse de l'architecte.

Un dialogue entre l'ancien et le moderne

Plusieurs fois primé pour cette réalisation, João Luís Carrilho da Graça l'a également été pour l'aménagement, en 2018, du tout proche **Campo das Cebolas** (littéralement, le « champ des Oignons »), l'une des plus anciennes places de la ville, aujourd'hui rebaptisée Largo José Saramago (prix Nobel de littérature en 1998). L'esplanade est désormais dallée et plantée d'un bosquet de pins bien rangés ; un peu froide, elle met cependant en valeur la très singulière **Casa dos Bicos** (la « maison des Pointes »), siège de la Fondation

© fotoVoyager iStockphoto

© fotoloyger iStockphoto

© Kirk Fisher AdobeStock

Ci-dessus, de gauche à droite. La gare d'Oriente, avec ses plis de béton, d'acier et de verre ; le nouveau terminal de croisières, signé de l'architecte João Luís Carrilho da Graça.
Ci-contre. Les jardins de Braço de Prata, au pied d'un ensemble d'immeubles imaginé par le grand Renzo Piano.
Ci-dessous. La place Campo das Cebola, rebaptisée Largo José Saramago (prix Nobel de littérature en 1998).

© Zdenek Kajzr iStock

Ci-dessus. La Casa dos Bicos (XVIe siècle), désormais le siège de la Fondation José Saramago. **En bas, de gauche à droite.** Les Doca da Marinha, réhabilités en promenade ; la gare fluviale Sul Sueste, édifice Art déco, imaginé par Cottinelli Telmo en 1932, récemment revu par l'architecte Ana Costa, petite-fille du créateur.

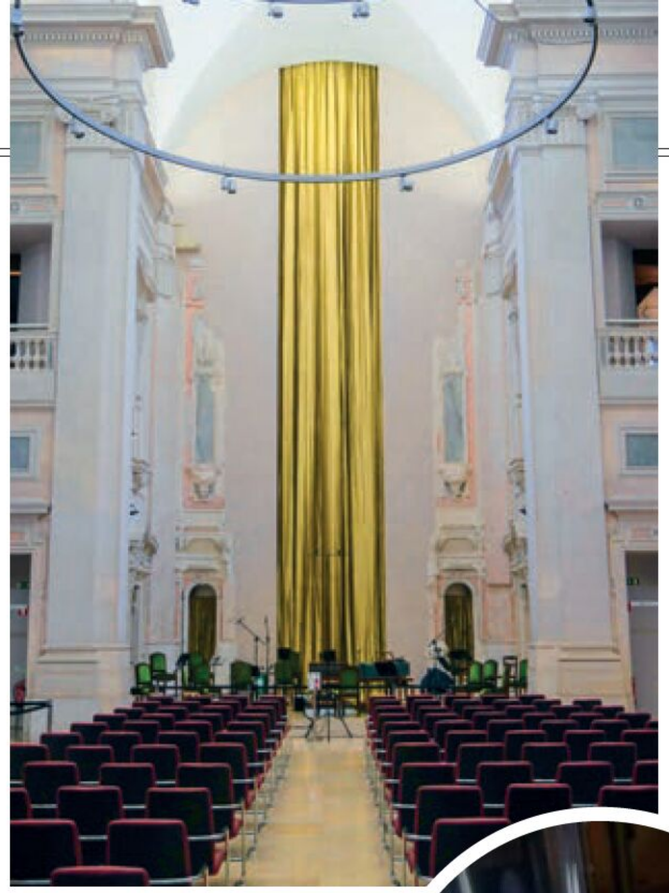
José Saramago, avec son extraordinaire façade couverte de pierres de taille en forme de diamants qui, si elle date du XVIe siècle, aurait pu être dessinée par Vasarely ou quelque autre tenant de l'art optique. De retour sur les quais, les **Doca da Marinha** (« docks de la Marine ») ont été réhabilités en belle promenade par le même architecte. La **gare fluviale Sul Sueste**, dont la silhouette et l'intérieur Art déco, imaginés par Cottinelli Telmo en 1932, incarnaient alors l'ouverture à l'architecture moderniste, a été respectueusement rajeunie par l'architecte Ana Costa, petite-fille du créateur. Passée la majestueuse Praça do Comércio, un petit détour par le Largo de São Julião s'impose, pour visiter le **Museu do Dinheiro** (le Musée de la monnaie), installé dans l'ancien siège de la Banque du Portugal, lui-même inscrit dans les murs de l'ancienne Igreja de São Julião. Conçu par les architectes Gonçalo Byrne et João Pedro Falcão de Campos en 2016, c'est un bel exemple de dialogue entre l'ancien et le moderne. Fins cercles de métal de lustres suspendus à des filins d'acier, rideau de soie dorée tombant dans l'ancienne nef où se mêlent maçonnerie récente et balustres d'époque, jeu avec la porte métallique des chambres fortes qui occupaient les anciennes chapelles… l'intérieur de ce musée est un décor aussi intrigant qu'élégant. S'y trouvent exposés des monnaies anciennes, des billets et des pièces du monde entier (un lingot d'or de 12,6 kg) qui brillent dans leurs tubes de verre sur fond noir. L'histoire des échanges est racontée de manière interactive à travers une scénographie qui joue des contrastes avec les espaces historiques. En prime, le visiteur peut descendre dans la crypte de l'ancienne église plongée dans le noir pour découvrir, révélée lors de la réhabilitation, la seule section connue du rempart de Dom Dinis, érigé au XIIIe siècle, sous le règne du souverain du même nom.

Place à la lumière

Derrière la Praça do Município, où le très néo-classique hôtel de ville fait face à la colonne torsadée du pilori érigé au XVIIIe siècle, se trouve la Rua do Arsenal. Elle mène vers les quais où, depuis 2014, un petit parc et une promenade occupent les anciens chantiers navals de la **Ribeira das Naus**. Avec ses pelouses et ses larges escaliers, le lieu fait office de « plage » en été ; nombreux sont ainsi les locaux et les touristes qui viennent y contempler le coucher du soleil. Puis, il faut s'écarter légèrement

© Francisco-Romao-Pereira

© ibeiroantonio Shutterstock



du fleuve pour admirer le nouveau **siège d'Energias de Portugal (EDP)**, la plus grande entreprise énergétique du pays, bâti sur un ancien terrain vague du Cais do Sodré, qui abritait jadis une centrale électrique. Conçu par le célèbre architecte chilien Alejandro Aravena (déjà auréolé du prix Pritzker en 2016) et sa société Elemental, le bâtiment est composé de deux tours reliées par deux passages en escaliers qui créent une place publique ombragée au niveau de la rue. Les deux tours sont réunies au sous-sol par un grand hall commun, et des couloirs éclairés par des patios de lumière. Cette lumière, c'est l'élément central du projet, selon l'architecte. À l'extérieur, elle joue avec les façades striées de lignes verticales (fines colonnes et « ailettes ») qu'animent les rayons du soleil, avec la place en partie couverte et ombragée par des poutres métalliques en diagonales changeantes selon les variations du jour, pour un ensemble qui se veut également exemplaire en matière d'économie d'énergie. Et de *« transparence »*, assuraient les architectes et responsables du projet lors de l'inauguration, en 2015, avant que le siège ne soit perquisitionné à la suite de soupçons de fraude fiscale…

Espaces récréatifs

Pour poursuivre la balade à deux roues, il faut trouver la faille entre les voies rapides et celle

© pedro emanuel pereira Shutterstock

Ci-dessus. Le Museu do Dinheiro, installé dans l'ancien siège de la Banque du Portugal.
Ci-contre. Le nouveau siège d'Energias de Portugal (EDP), conçu par le célèbre architecte chilien Alejandro Aravena.
Ci-dessous. La Ribeira das Naus, un espace de détente et de promenade aménagé sur les anciens chantiers navals.

© Carolyne Parent Shutterstock

Ci-contre. La LX Factory, ancien site industriel réhabilité en lieu créatif, artistique et mercantile.
En bas. Le Museu do Oriente, installé depuis 2008 dans un ancien hangar frigorifique datant de 1939, revisité par l'architecte João Luís Carrilho da Graça.

du tramway, puis rejoindre les quais et les longer jusqu'au **Museu do Oriente**, installé depuis 2008 dans un ancien hangar frigorifique datant de 1939 (cf. page 88). L'architecte João Luís Carrilho da Graça – encore lui – a su apporter quelques éléments de modernité et de légèreté, notamment le rez-de-chaussée en verre teinté et la cafétéria à l'étage avec vue sur le Tage, tout en conservant la forte identité de cette architecture massive dont les façades aveugles sont ornées de deux panneaux en bas-relief qu'avait réalisés le sculpteur Salvador Barata Feyo. À partir d'ici, les rives ne sont plus industrieuses, mais presque entièrement destinées aux « usages récréatifs », comme disent les urbanistes. Les anciens quais et entrepôts d'Alcântara ont fait place à des bars et des restaurants. Le symbole de cette reconversion se trouve sous l'immense pont du 25-Avril. Là où, naguère, il y avait une vaste usine textile, se déploient désormais la **LX Factory** et ses officines de coworking, boutiques de créateurs, bars et autres cantines branchés – le genre d'endroits « so hype », « so trendy », qui font que toutes les villes se ressemblent.

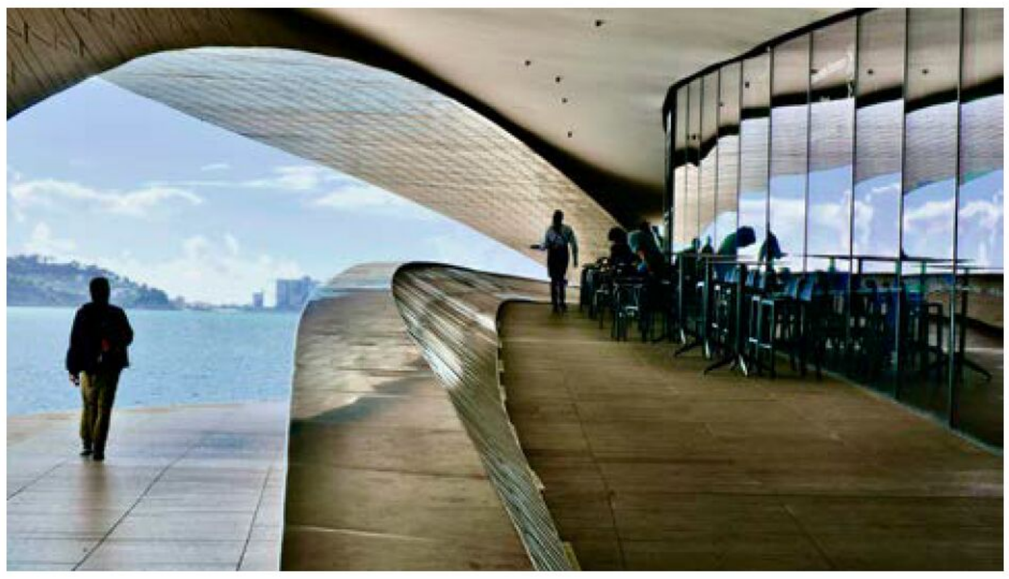
© ribeiroantonio Shutterstock

Un sublime hommage au fleuve

À quelques tours de pédale se dresse le **MAAT – Museu de Arte, Arquitetura e Tecnologia**, l'un des plus beaux édifices de Lisbonne. Œuvre de l'architecte britannique Amanda Levete, il offre une signature aussi singulière que puissante, tel un sublime hommage au fleuve qui coule à ses pieds. Une silhouette de grande vague épurée s'avance vers le Tage, arche de 190 mètres de long habillée de carreaux de grès vernissés, que la lumière fragmente comme les flocons moussus de l'écume. Au fil du jour et de la lumière changeante, la silhouette se meut entre les reflets du ciel et de l'eau. Le toit, accessible de part et d'autre par des promenades en pente douce, est une large proue ou un nouveau « mirador » qui regarde le fleuve, balcon ouvert sur les promesses du large. L'intérieur, avec son vaste espace central de 3 000 m^2, tout en courbes que soulignent les rampes d'accès, se prête bien à ces imposantes installations que chérit l'art contemporain. Les lignes douces de l'ensemble font que ce musée se pose avec une extrême délicatesse sur la rive. D'autant plus qu'elles tranchent avec les hauts murs de briques brunes et les cheminées de la toute proche **Central Tejo**. Construite en 1908, cette ancienne centrale électrique sert pour partie d'annexe au musée, où les œuvres contemporaines voisinent avec les tubulures et les poutrelles industrielles. Elle abrite également le **Museu da Eletricidade**, un intéressant musée où des mannequins s'affairent sans relâche à vider les braises rougeoyantes du charbon craché par les archaïques brûleurs.

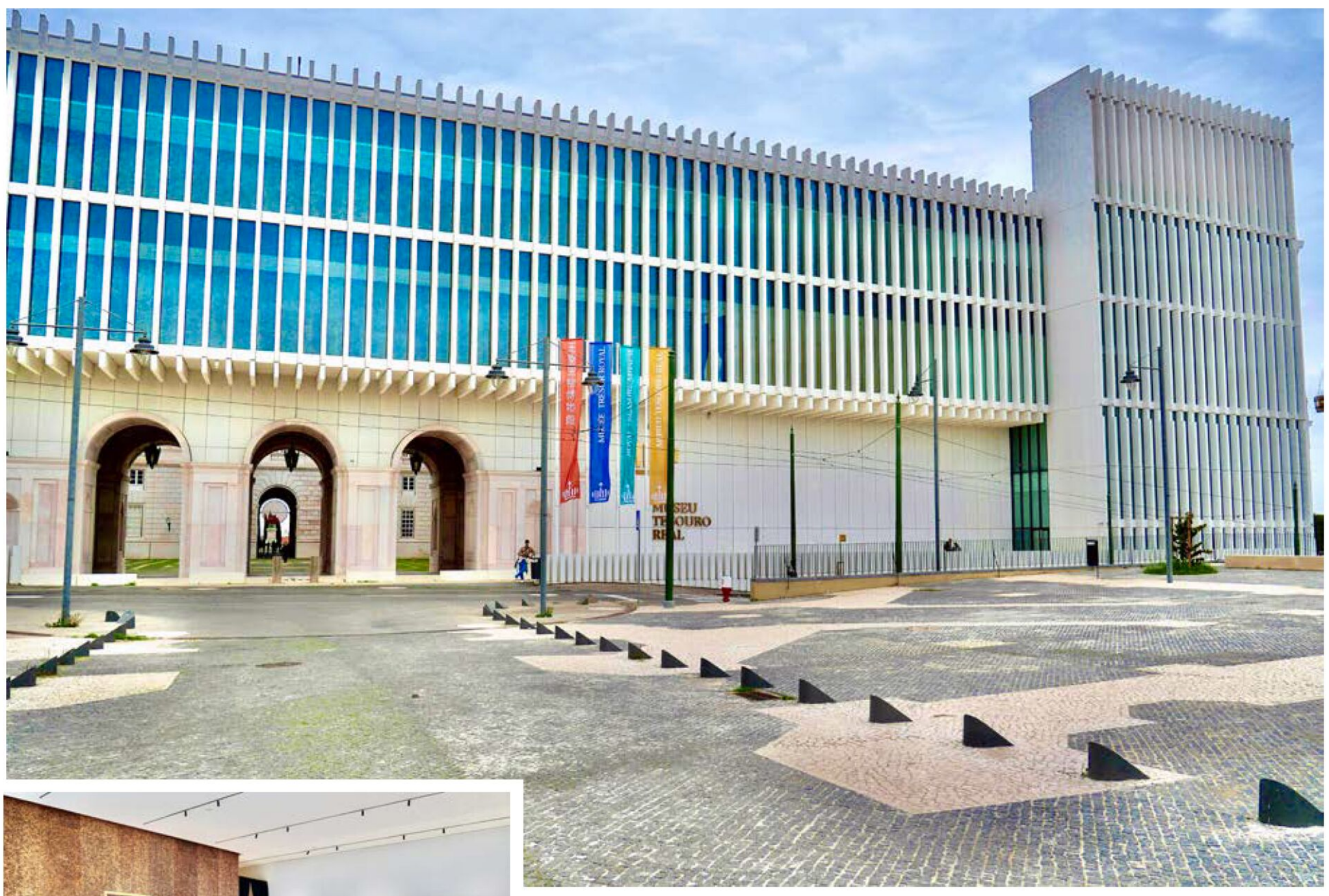
La plus belle des chambres fortes

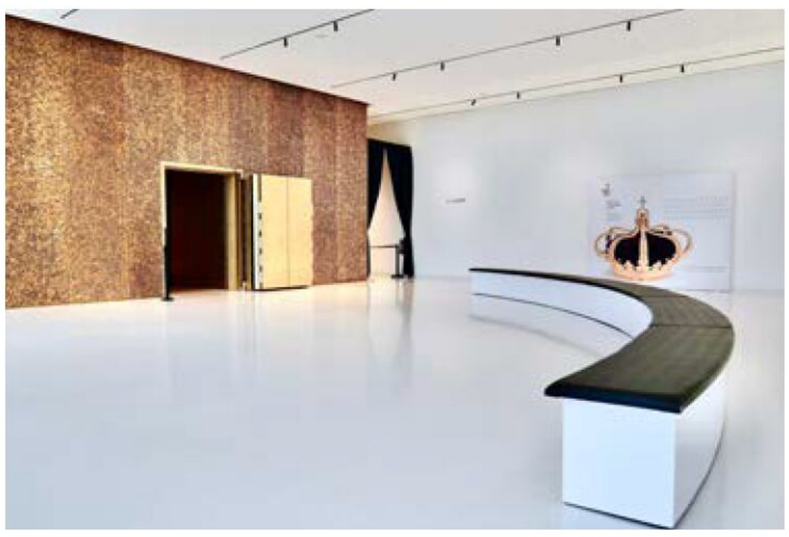
C'est le même contraste entre le très historique et le moderne qui a présidé, avec moins de bonheur, à la construction de l'extension du **Museu Nacional dos Coches** (Musée national des carrosses), lequel s'est substituée au vénérable Picadeiro Real, le manège de chevaux royal construit en 1787 dans un style néo-classique par l'architecte italien Giacomo Azzolini. Le nouvel édifice, conçu pour abriter toute une collection de calèches royales et seigneuriales, est l'œuvre de l'architecte Paulo Mendes da Rocha (lui aussi lauréat du prix Pritzker en 2006). Deux bâtiments – l'un abritant des halls d'exposition, l'autre des espaces administratifs – sont accrochés à de grandes fondations en béton armé et reliés par un pont suspendu. Parallélépipède assez austère vu de l'extérieur, le musée n'est guère plus chaleureux à l'intérieur, avec ses longues salles sans fenêtres (pour la préservation des voitures), ses plafonds métalliques immaculés et son sol gris qui évoquent la froideur d'un parking. À dix minutes en vélo, en plein cœur de Belém, derrière

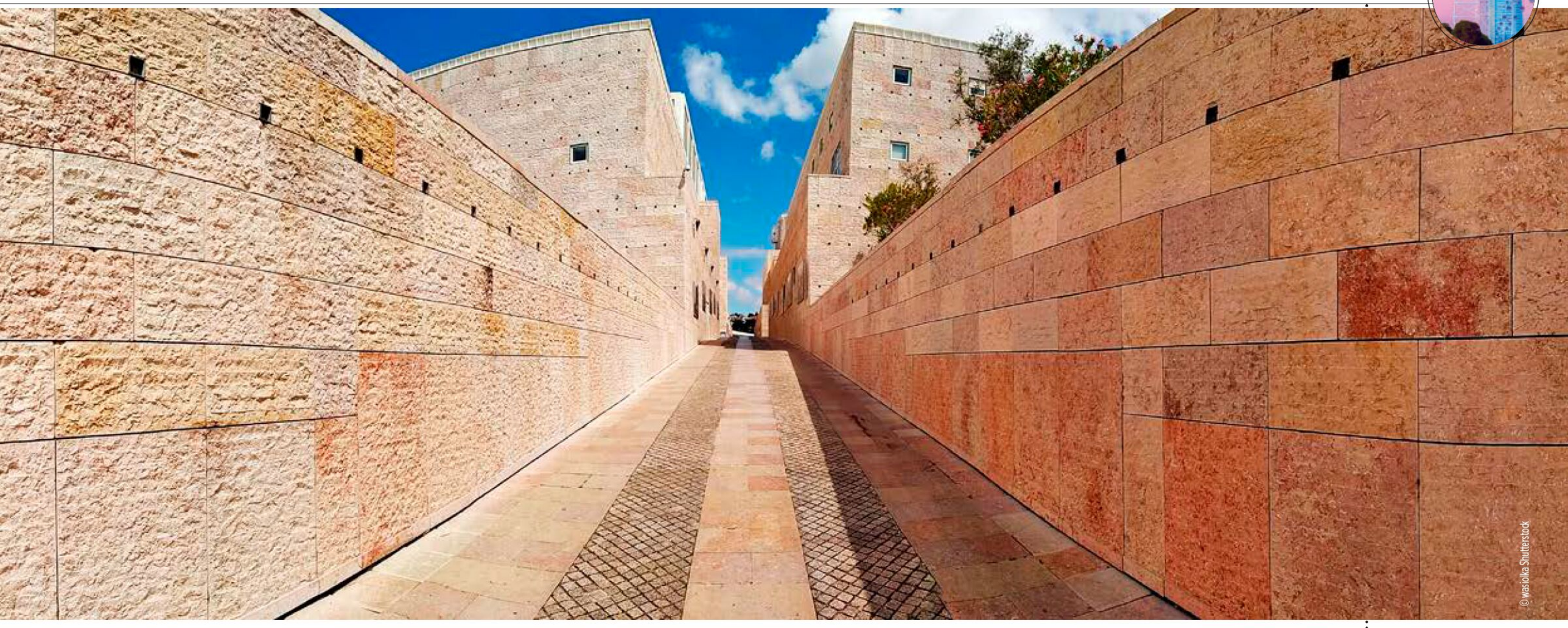


Ci-dessus et ci-contre. Le MAAT - Museu de Arte, Arquitetura e Tecnologia, œuvre de l'architecte britannique Amanda Levete. **Ci-dessous.** La Central Tejo, une ancienne centrale électrique qui abrite entre autres le Museu da Eletricidade (ci-dessous).

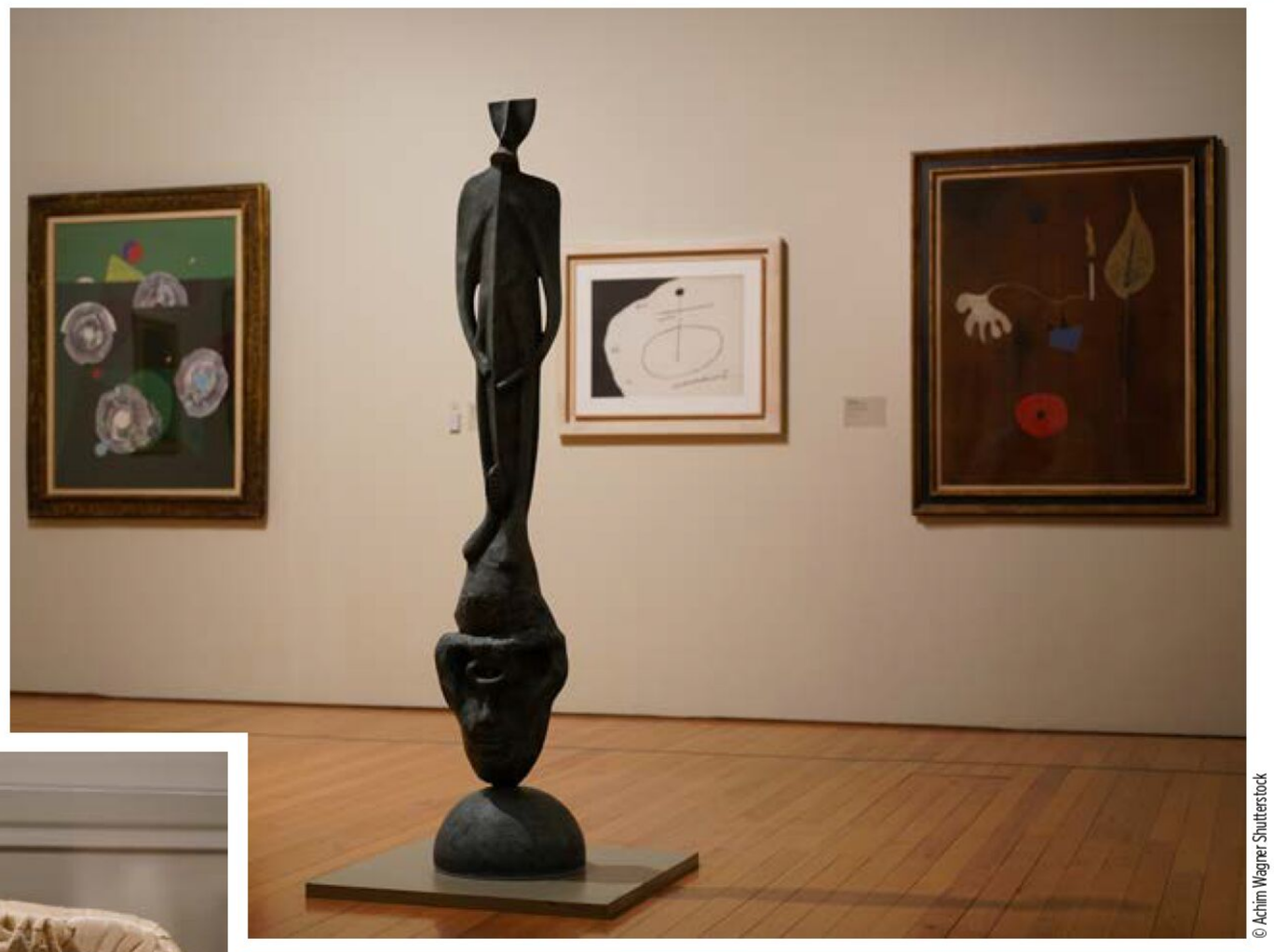
Ci-dessus. Le Museu Nacional dos Coches (Musée national des carrosses), conçu par l'architecte Paulo Mendes da Rocha. **Ci-contre et ci-dessous.** Le Museu do Tesouro Real, qui occupe l'aile moderne ajoutée à la cour du Palais national d'Ajuda, abrite plus de 1 000 pièces, dont les joyaux de la Couronne portugaise.





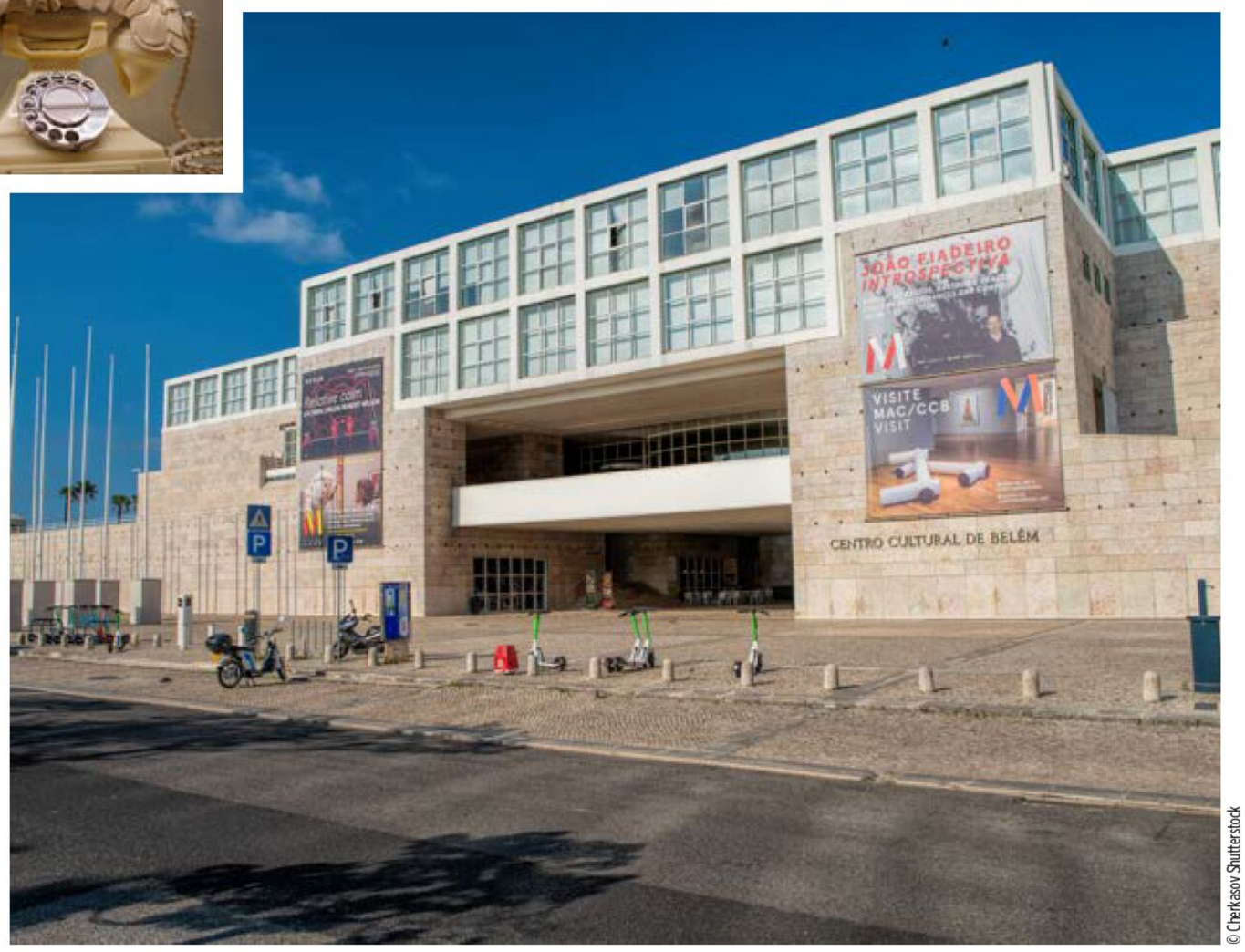

© wasiolka Shutterstock

le jardin botanique – l'assistance électrique est ici appréciable –, le **Museu do Tesouro Real** (musée du Trésor royal), inauguré en juin 2022, occupe l'aile moderne qui fut ajoutée à la cour du Palais national d'Ajuda, ultime résidence de la dernière dynastie royale du Portugal – celle des Bragance – avant l'avènement de la république, en 1910. Pour 31 millions d'euros, João Carlos Santos, l'architecte, a dessiné une façade striée posée délicatement contre celle, néo-classique, du palais. À l'intérieur, il a conçu le plus gracieux des bunkers. Ce musée au design de coffre-fort enferme plus de 1000 pièces, dont les joyaux de la Couronne portugaise. Derrière deux belles portes blindées – mais dorées – de cinq tonnes chacune, le cadre d'exposition, truffé de caméras de surveillance et de vitrines pare-balles, est l'une des plus grandes – et plus belles – chambres fortes du monde. Une rampe douce mène à trois étages plongés dans le noir pour que scintillent les bijoux et les merveilles d'argenterie, dans une agréable scénographie qui fait parfois apparaître sur des écrans des personnages emperruqués et pop qui rappellent la *Marie-Antoinette* en baskets de Sofia Coppola.


© Achim Wagner Shutterstock

Une silhouette de forteresse

Après quoi, la descente ramène au fleuve et au vaste **Centro Cultural de Belém**. Inauguré en 1992, ce fut l'un des premiers symboles de la Lisbonne contemporaine. Les architectes Vittorio Gregotti et Manuel Salgado – un Italien et un Portugais – lui ont donné une silhouette de forteresse, avec ses murs en Lioz Abancado, cette pierre de calcaire aux nuances fauves qui servit entre autres à la construction du monastère des Hiéronymites. Il se dresse sur une vaste place surélevée et



© Cherkasov Shutterstock

Installé dans le Centro Cultural de Belém, le Museu de Arte Contemporânea - MAC/CCB abrite plusieurs collections privées, ainsi qu'une partie de la collection nationale d'art contemporain. On y retrouve de grands noms de la peinture mondiale, tels Modigliani, Bacon, Nicolas de Staël, Dalí (*Le Téléphone aphrodisiaque*) ou Mondrian...

© Rukhlenko Shutterstock

Ci-contre et page de droite, en haut. Abritant un centre de recherche et de traitement contre le cancer, l'immeuble de la Fondation Champalimaud a été conçu par l'architecte indien Charles Correa. **Page de droite, en bas.** La Torre de Controlo do Tráfego Marítimo, œuvre de l'architecte Gonçalo Byrne, fait écho à la célèbre tour de Belém (XVI[e] siècle, au centre).

agrémentée d'une *calçada* en pierre bicolore, typique des rues de Lisbonne. À l'origine, le projet était encore plus important, il devait être complété par des hôtels et des bureaux. Mais demeure cette cité, avec ses tours, ses ponts, jardins et placettes, 100 000 m^2 d'auditoriums, de salles de répétition et de galeries d'exposition, le tout accueillant des conférences, des spectacles, du cinéma, du théâtre, de l'opéra… Surtout, depuis 2023, sous l'appellation de **Museu de Arte Contemporânea – MAC/CCB**, il a ouvert ses portes à plusieurs collections privées, ainsi qu'à une partie de la collection nationale d'art contemporain. Et pour le coup, ce qui est accroché aux murs a de quoi faire oublier l'environnement. Voisinent ainsi de grands maîtres, tels Modigliani, Bacon, Nicolas de Staël, Dalí (*Le Téléphone aphrodisiaque*), Mondrian, des figures un peu moins célèbres, mais tout aussi marquantes, comme l'Italien Renato Guttuso ou l'espagnol Juan Genovés (*El abrazo*, devenu symbole de la démocratie), ou encore des artistes plus turbulents, comme l'américain Mel Ramos et son pop art bien peu #MeToo (une starlette dénudée assise sur un burger), ou encore Jacques Monory, ce cher voyou de la figuration narrative amoureux du bleu (*Velvet Jungle*)… Souvent limitées à une seule pour chaque artiste, les œuvres présentées sont autant de balises claires, qui symbolisent les différents courants artistiques du XX[e] siècle.

Art, recherche et médecine

Un autre genre de beauté radicale nous attend quelques minutes plus loin, juste au bord du fleuve. Pourtant, il ne s'agit pas d'un musée ou d'une quelconque institution culturelle, mais d'un centre de recherche et de traitement contre le cancer. La **Fondation Champalimaud**, créée à la demande d'António de Sommer Champalimaud (1918-2004), médecin et entrepreneur qui fut l'homme le plus riche du Portugal, mène des recherches dans les domaines des neurosciences et de l'oncologie, mais propose également des soins de jour aux patients souffrant de problèmes neurologiques et de cancer. Pour imaginer les bâtiments nécessaires, la fondation avait sollicité l'architecte indien Charles Correa et elle fit bien. Cet ensemble de 60 000 m^2, qui regroupe des centaines de chercheurs d'un côté, des patients et des médecins de l'autre, est fait de deux bâtiments que relie une passerelle en verre suspendue et que complètent un auditorium, un jardin d'hiver et un petit théâtre en plein air ouvert sur le fleuve. Les bâtiments en calcaire de Lioz, aux lignes incurvées, très « organiques », sont percés de grandes baies vitrées ovoïdes, à la fois hublots de navire, vitrines d'aquarium ou fenêtres de laboratoire, qui regardent le fleuve et sa lumière. Une allée pavée de galets en granit (selon la tradition locale) court à travers le site et mène à une place ouverte qui s'élève sur un tertre où se dressent deux monolithes de béton blanc. Peu à peu se révèle à la vue un bassin à débordement qui épouse les eaux de l'estuaire et de l'Atlantique au-delà. Affleurant dans le bassin, une forme concave évoque le dos d'un cétacé, une tortue, une île… Sur le côté, le petit théâtre de plein air que veille le tronc tortueux d'un vieil olivier, unique présence végétale, évoque la Méditerranée antique, la minéralité d'une île grecque… Entre voyage et poésie, cette architecture fait le pari de l'esthétique comme thérapeutique.

Trait d'union

La promenade à bicyclette se termine là où s'achèvent les grandes traversées océaniques, quand les navires entrent dans l'estuaire. Lorsqu'on découvre la **Torre de Controlo do Tráfego Marítimo**, une tour de 38 mètres de haut destinée à contrôler un vaste espace maritime et fluvial, on ne peut s'empêcher de penser à l'historique **tour de Belém**, qu'on vient de croiser en amont. Cette dernière, bien que plus basse, dresse fièrement ses créneaux et son ornementation de style manuélin sur le fleuve. La tour d'Algès, inaugurée en 2001 et conçue par l'architecte Gonçalo Byrne, est recouverte d'un revêtement métallique de couleur cuivre jusqu'au dernier tiers, composé de baies vitrées bleutées, derrière une structure en fer grillagé qui s'illumine le soir comme un phare. Surtout, elle s'incline vers le Tage. À la verticalité du pouvoir (de l'empire et des « découvreurs ») qu'exprime la première, répond le « déséquilibre », le mouvement de la seconde, comme celui des mâts et des hommes sur un bateau. Elle a quelque chose d'incertain, de suspendu entre ciel et terre, trait d'union plus que phare ou tour de guet, si l'on en croit la volonté de l'architecte exprimée dans sa note d'intention. De la tour de Belém, forteresse d'un empire dressée contre l'envahisseur éventuel, à celle d'Algès, symbole d'un petit pays accueillant désormais le monde entier, c'est toute l'évolution du Portugal que résume ce lumineux vis-à-vis. ✦

Repères

Centro de Arte Moderna Gulbenkian - CAM
Rua Marquês de Fronteira, 2.
Tél. : +351 21 782 3000. gulbenkian.pt

Oceanário de Lisboa
Esplanada Dom Carlos. oceanario.pt

Museu do Dinheiro
Largo de São Julião.
Tél. : +351 21 321 3240.
museudodinheiro.pt

MAAT - Museu de Arte, Arquitetura e Tecnologia
Avenida Brasília. Tél. : +351 21 002 8130.
maat.pt

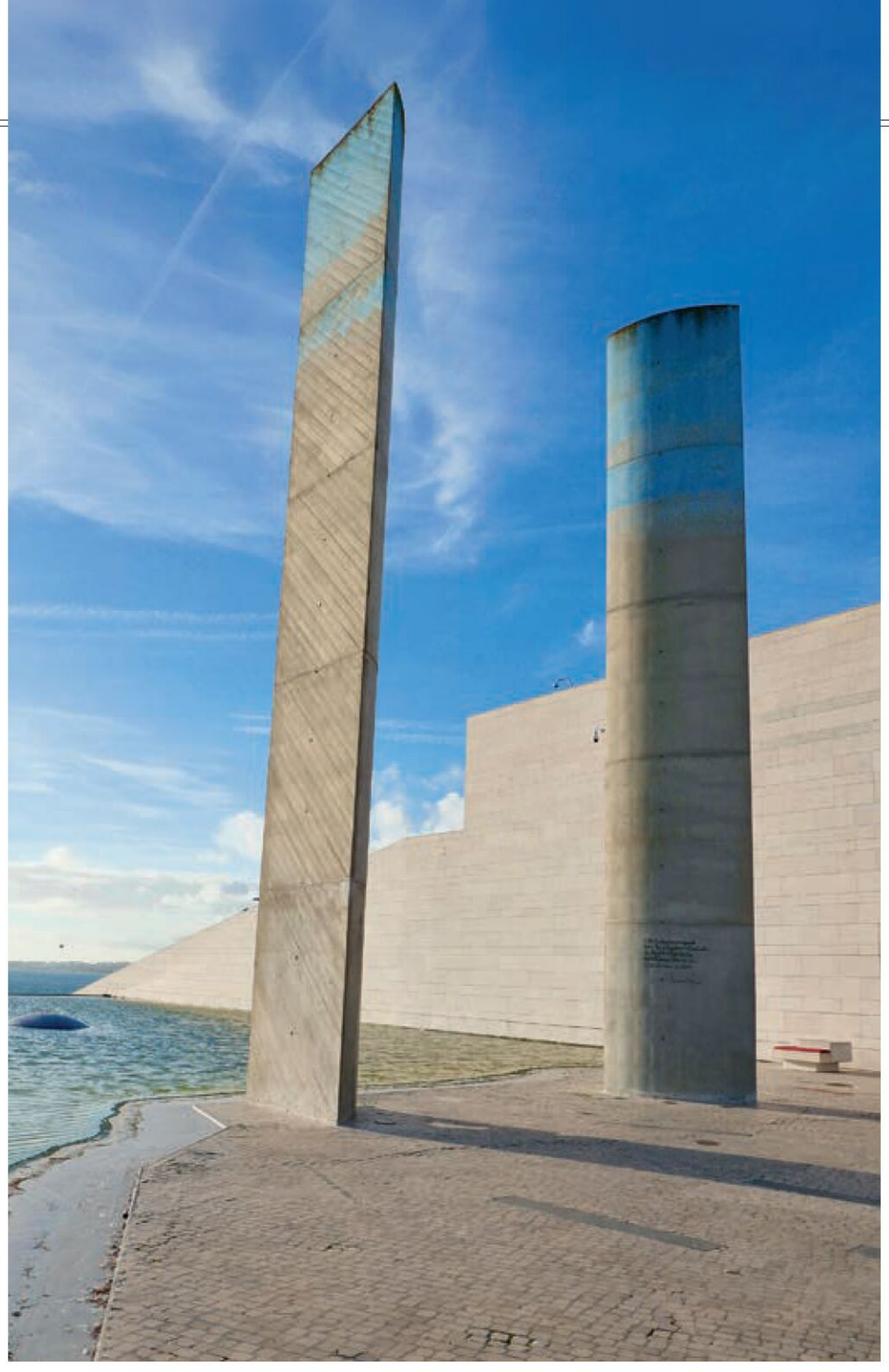
Central Tejo - Museu da Eletricidade
Avenida Brasília. Tél. : +351 21 002 8130.
maat.pt

Museu Nacional dos Coches
Avenida da Índia, 136.
museudoscoches.gov.pt

Museu do Tesouro
Real Calçada da Ajuda.
Tél. : +351 21 116 3425. tesouroreal.pt

Centro Cultural de Belém
Praça do Império. Tél. : +351 21 361 2400.
ccb.pt

Museu de Arte Contemporânea - MAC/CCB
Praça do Império. Tél. : +351 21 361 2400.
ccb.pt/macccbmuseusemonumentos.pt

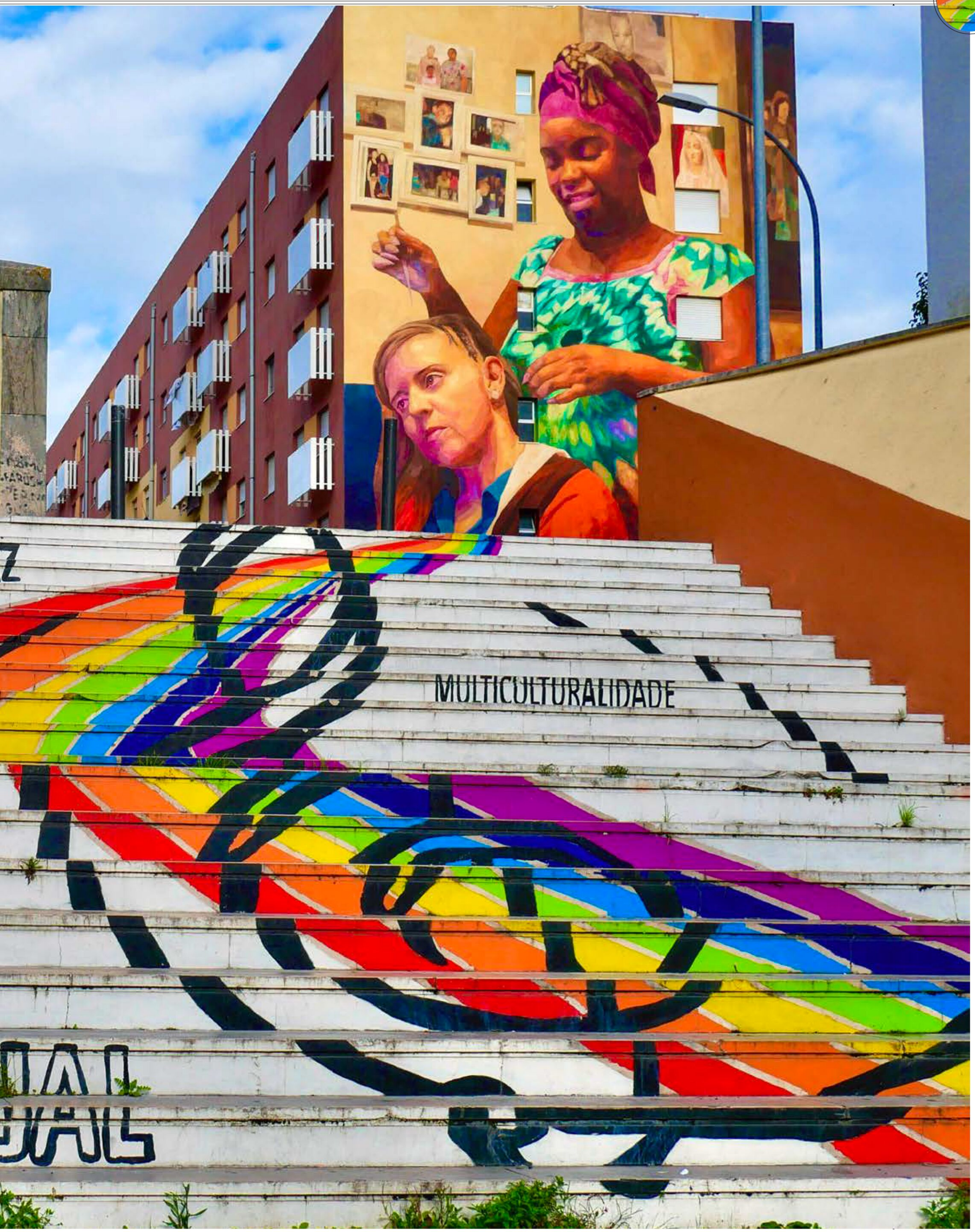


© True Pixel Art Shutterstock

Lisbonne, l'Africaine

Dans la ville noire

Lisbonne entretient un lien étroit avec l'Afrique, noué à l'époque des Grandes Découvertes et de ces colonies que furent le Mozambique, l'Angola, les îles du Cap-Vert ou São Tomé-et-Principe. Un rapport également lié à l'esclavage, dont la capitale portugaise fut l'une des plaques tournantes en Europe à partir du Moyen Âge. Petite balade à la fois mémorielle et vivante à travers cette « Lisbonne africaine », fortement marquée par les sons, les saveurs et la culture du continent noir.


MULTICULTURALIDADE

© tella db iStockohoto

Le Largo de São Domingos est comme un livre d'histoire. Cette petite place doit son nom à l'église du même nom.

Bâtie au XIII[e] siècle, attachée à un couvent dominicain aujourd'hui disparu, elle dresse sa jolie façade blanche, mais cache les traces et les souvenirs de quelques drames. Elle fut détruite par les tremblements de terre de 1531 et 1755, chaque fois reconstruite et modifiée, avant d'être une nouvelle fois dévorée par un incendie, en 1959. D'ailleurs, les stigmates sont toujours là. Pierres noircies et colonnes déformées par les cicatrices offrent une dimension particulière à l'édifice. Peut-être, l'incendie fut-il une punition divine ? Car si l'**Igreja de São Domingos** fut le lieu des mariages et des baptêmes royaux jusqu'à la proclamation de la république, c'est également ici qu'en 1506, débuta le massacre de près de 2 000 Juifs qui avaient été convertis de force au catholicisme. Devant l'église, sur les pavés clairs qui couvrent la place, une stèle ronde porte l'étoile de David, ainsi qu'un hommage aux *« victimes de l'intolérance et du fanatisme religieux »*. À partir de 1536, c'est encore ici que l'Inquisition prononça ses autodafés, et c'est d'ici que partaient les condamnés pour être brûlés sur la Praça do Rossio. Dans un coin plus discret, sous un olivier solitaire, sont gravées des excuses tardives et une demande de pardon formulées par le cardinal de Lisbonne en 2008.

Ci-contre. Devant l'Igreja de São Domingos, une stèle rend hommage aux *« victimes de l'intolérance et du fanatisme religieux »*.

Le Rosaire des Hommes Noirs

Mais, depuis peu, une autre plaque accrochée au muret qui borde la place rappelle que le couvent a ouvert ses portes aux Africains *« surtout à partir du dernier quart du XV[e] siècle »*. Il fut le berceau de la première confrérie religieuse rassemblant esclaves et affranchis – en plus de quelques métis et Blancs « humbles » –, association de laïcs vouée au culte, mais aussi à l'entraide mutuelle en cas de maladies ou de funérailles. Elle honorait la Vierge du Rosaire, un modèle qui essaimera dans tout le pays et l'empire colonial. Dans l'**église de Graça**, sur la colline du même nom, une autre confrérie, celle du Rosário dos Homens Pretos da Igreja da Grâça (« Rosaire des Hommes Noirs de l'église de Graça ») priait et fêtait la Vierge du Rosaire, qui est toujours là, dans sa chapelle. Elle est entourée de quatre saints Noirs : Benoît de Palerme (Benoît le Maure), qui deviendra

Ci-dessus.
La place de l'église São Domingos, où convergent tous les émigrés venus d'Afrique.
Ci-contre.
L'Igreja de São Domingos, où, en 1506, débuta le massacre de près de 2 000 Juifs.

© Right Perspective Images Shutterstock

Ci-dessus. La Vierge du Rosaire, dans l'église de Graça, entourée de quatre saints Noirs.
Ci-dessus, à droite. Le buste de Pai Paulino, grande figure de la communauté afro-portugaise au XIXe siècle.

très populaire au Brésil, Antoine de Noto (un autre Sicilien, ancien esclave affranchi pour ses dons de prophétie) et deux Éthiopiens, Elesbaan (ancien roi d'Éthiopie devenu moine) et Iphigénie (fille d'Egippus, roi de Nubie ou d'Éthiopie, que Mathieu aurait convertie au Ier siècle). Certes, la vie de ces confréries reconnues par le pouvoir royal ne fut pas qu'amour et tolérance, et l'historien-anthropologue Didier Lahon, grand spécialiste de la question, a évoqué les conflits et autres luttes internes provoqués par les relations entre Blancs et Noirs, notamment quand se posait la question du droit à l'émancipation des « frères » esclaves. L'œcuménisme de la confrérie du Rosaire de l'église São Domingos prit fin dès 1565, avec la séparation des uns et des autres. Mais elle témoigne de l'importance et de la complexité des liens qu'a pu entretenir la capitale portugaise avec son empire colonial, sachant que Lisbonne fut, durant des siècles, la capitale d'Europe la plus influencée par l'Afrique.

L'histoire oubliée

Il aura fallu du temps à la ville pour le reconnaître officiellement. La pose de la plaque devant l'église São Domingos ne date que du 13 janvier 2024. Comme une vingtaine d'autres dans la ville, elle a été installée par Batoto Yetu (« Nos Enfants », en swahili), une association qui travaille en direction des jeunes, afin de promouvoir la culture et le patrimoine africains, et exhumer l'histoire oubliée de cette « Lisbonne africaine ». En même temps que la plaque, le maire Carlos Moedas dévoilait un buste de marbre blanc, posé un peu à l'écart, mais surplombant la Praça São Domingos. Nez camus et bouche lippue, cette figure, sculptée par l'artiste mozambicain – mais lisboète – Frank Ntaluman, est celle de Pai Paulino (1798-1869). Ancien esclave brésilien, « Père Paulino » s'était établi en 1832 comme blanchisseur dans ce quartier du Rossio. Il fut torero amateur, membre d'une confrérie religieuse, joueur de cornemuse lors de la procession du Corpus Christi, mais aussi un ardent défenseur des communautés noires, œuvrant pour l'amélioration de leur condition sociale. Cette statue, commandée par Batoto Yetu, est là pour rappeler que la longue histoire de l'exploitation coloniale et de la traite négrière est aussi celle de la participation active des Africains, comme esclaves ou affranchis, à la vie de la cité.

Des airs de Babel paisible

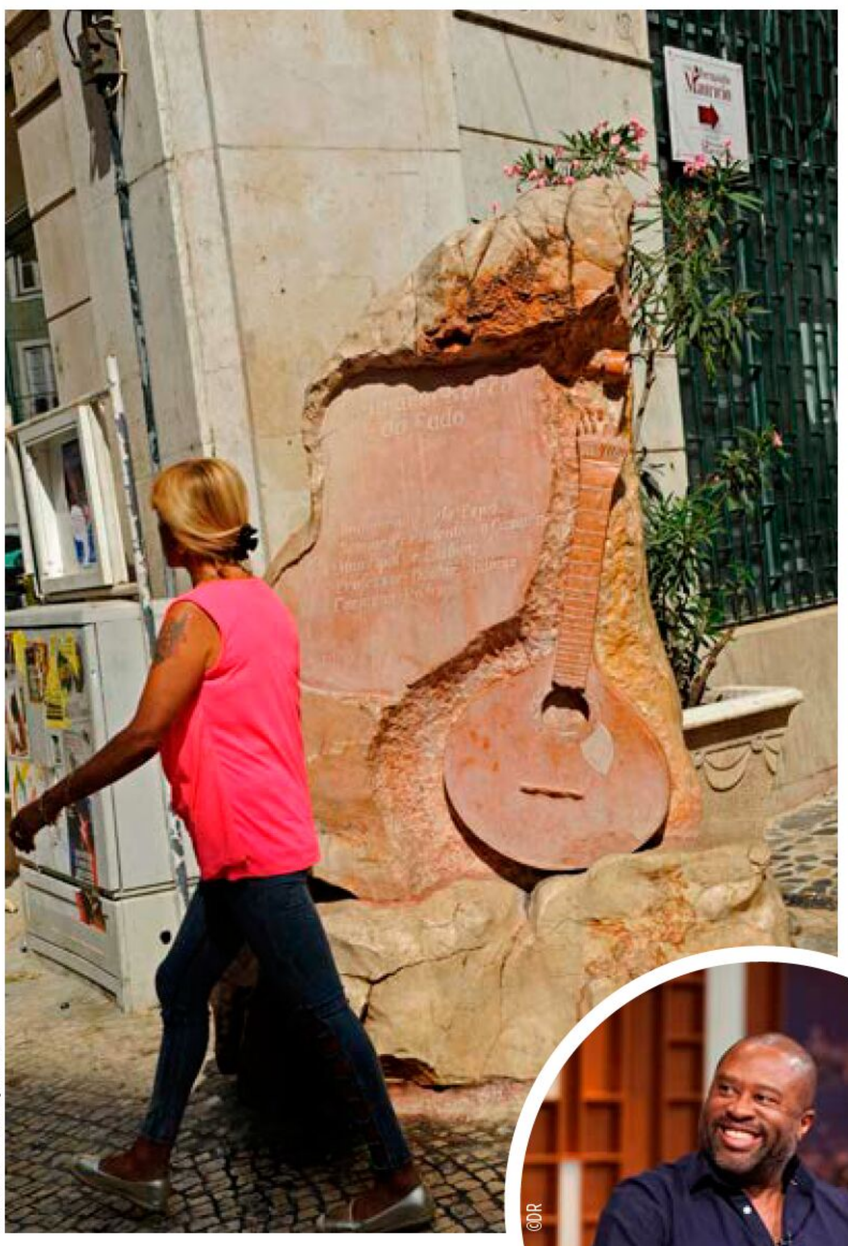
Au pied de Pai Paulino, des femmes africaines, assises à l'ombre d'un acacia, vendent des légumes, des fruits secs ou des arachides.
En contrebas, sur la place, des Africains sont rassemblés sous la plaque gravée dans la pierre, le long du parapet. Ils regardent défiler les touristes, palabrent comme on le fait au village, vendent quelques paires de chaussures ou vêtements d'occasion, échangent autour des téléphones portables. Ils sont originaires des anciennes colonies d'un empire africain qui, entre le XVe et le XXe siècle, comprenait São Tomé-et-Príncipe, le Cap-Vert, l'Angola, le Mozambique et la Guinée-Bissau. Ils sont désormais rejoints par de jeunes Sénégalais ou Maliens, débarqués clandestinement en Andalousie. Depuis cinq cents ans, cette place

Histoire

© DR

LA FOSSE DES NOIRS

En 2017, le guide touristique Lonely Planet a classé la Rua do Poço dos Negros parmi les endroits les plus cool du monde. Ce ne fut pas toujours le cas… Le nom de la rue (« Fosse des Noirs ») viendrait d'une fosse commune où étaient jetés les corps des esclaves d'origine africaine non baptisés. En 1515, le roi Manuel Ier, constatant que les cadavres des esclaves étaient jetés dans une décharge de ce coin de la ville, *« laissés à terre de telle manière qu'ils restent découverts et les chiens les mangent »* et craignant *« la contamination qui dériverait de la décomposition de ces cadavres »*, ordonna de creuser *« une fosse la plus profonde possible »*, dans laquelle *« les esclaves pourraient être jetés »*. Le souverain recommanda d' *'« y verser de temps en temps un peu de chaux vive pour que les cadavres soient consommés plus rapidement et éviter toute contamination, et un petit mur de pierre et de chaux devra être construit autour de cette fosse »*. À rebours de cette thèse, quelques érudits expliquent le nom de la rue par la présence d'un puits d'eau qui aurait appartenu aux bénédictins, appelés « prêtres noirs » en raison de leur costume…



© claude thibault Alamy Stock Photo

©DR

Ci-dessus et ci-contre. La Praça Martim Moniz, autre lieu de brassage social et ethnique.
À droite. Le monument *Mouraria Berco do Fado* rappelle que la Mouraria est le berceau du fado.
En vignette. Djuzé Neves, grand connaisseur des liens noués entre Lisbonne et la communauté noire.

de l'église São Domingos est celle où convergent tous les émigrés du continent noir, au point qu'on la surnomme l'« ambassade de Guinée », rappelle Jean Yves Loude, ethnologue et écrivain lyonnais, auteur de *Lisbonne : dans la ville noire* (éd. Actes Sud, 2003). Dans les ruelles qui filent derrière la place, les épiceries vendent du manioc, de l'huile de palme et du poisson séché, autant d'ingrédients propres aux cuisines de Guinée ou du Mozambique, tandis que les petites cantines disputent la place aux commerces indiens, pakistanais ou bangladais, dans ce qui était l'antique quartier « maure », la Mouraria, où se rassemblaient des esclaves affranchis au XVIII[e] siècle. Sur la **Praça Martim Moniz**, récemment restaurée, tous se retrouvent encore en fin de journée ou durant le week-end, offrant à cette vaste agora un air de Babel paisible. Près d'ici, sur la Rua do Capelão, se trouve une stèle de marbre rose sculptée d'une guitare portugaise. Elle rappelle que ce quartier est le berceau du fado, *« un genre musical ayant lui-même des racines africaines à travers le lundum brésilien, qui mêlait une rythmique noire à la musique de cour portugaise »*, explique Djuzé Neves, l'un des responsables de Batoto Yetu. Également percussionniste au sein d'un groupe de *fado dançado* (cf. encadré), ce Lisboète né de parents capverdiens il y a quarante-neuf ans conduit des visites guidées de la ville (à pied ou en tuk-tuk), afin d'en montrer le visage africain. *« C'est une histoire qui a été effacée, ignorée ou "blanchie". L'esclavage est important, mais nous ne voulons pas nous focaliser uniquement sur*

Ci-contre. La statue de José Tomás de Sousa Martins, un métis qui fut un médecin humaniste. Au pied de la colonne, on dépose des ex-voto en signe de vœux ou de remerciements.
Ci-dessous. La fresque en azulejos à la station de métro Parque.

© CC-BY-SA-2.0

cet aspect. La présence africaine à Lisbonne est plus complexe, plus riche, et nous voulons faire reconnaître la contribution des Africains à l'essor de cette ville et de ce pays », explique-t-il.

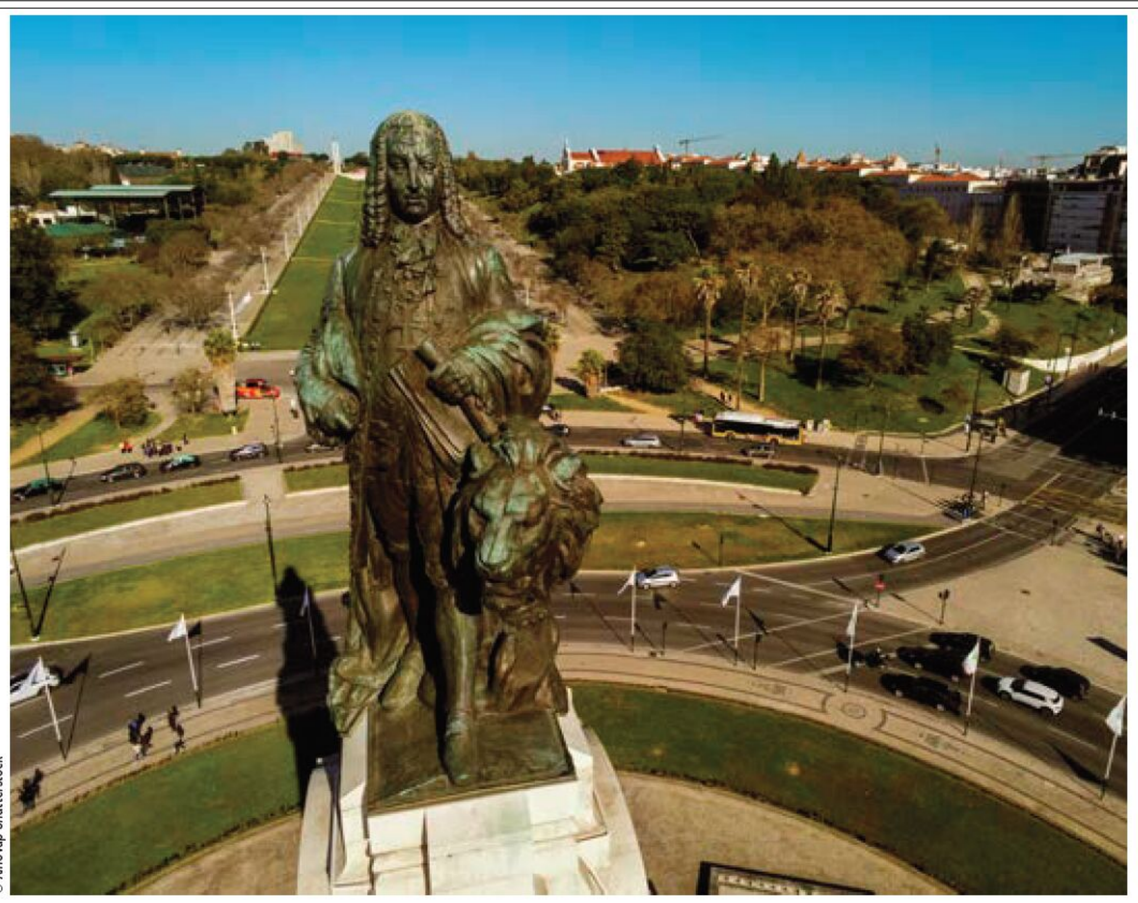
Un « saint » métis

Pour preuve, il suffit de l'accompagner sur quelques centaines de mètres, jusqu'au **Campo dos Mártires da Pátria**, une petite place qui s'étend face au bâtiment néo-classique de la Faculté de médecine. S'y dresse une statue portée par une haute colonne, celle d'un homme dans sa robe de professeur, les cheveux crépus. José Tomás de Sousa Martins (1843-1897), un métis, fut un médecin humaniste, un chirurgien renommé, ainsi que le promoteur de sanatoriums destinés à lutter contre la tuberculose. Depuis qu'elle a été érigée, en 1904, sa statue fait l'objet d'une étrange dévotion. L'homme est presque considéré comme un saint, à qui l'on adresse des vœux, ou que l'on remercie par l'entremise d'ex-voto déposés au pied de la colonne. *« La plupart des gens qui le vénèrent ignorent qu'il était métis »*, constate Djuzé Neves. En général, notre guide commence son tour par la station de **métro Parque**, devant la fresque en azulejos bleu cobalt réalisée par Françoise Schein et Federica Matta. Elle se présente comme un planisphère indiquant les itinéraires suivis dès le XV[e] siècle par les navigateurs portugais qui, partis sur la route des Indes, explorèrent les côtes africaines et les archipels atlantiques. Mais elle n'occulte pas le fait que ces découvertes géographiques, scientifiques et culturelles s'accompagnèrent du pillage des terres conquises et de la mise en place de la traite des esclaves…

Djuzé la complète en évoquant ces marins africains issus de l'est du continent qui voyagèrent vers l'Inde dès l'Antiquité, ou l'histoire (sujette à caution) d'Aboubakri II, l'empereur explorateur mandingue qui, accompagné de son fils, aurait touché les côtes du Brésil au début du XIV[e] siècle, soit longtemps avant le portugais Pedro Álvares Cabral.

Le marquis et les esclaves

Puis, comme la station de métro se situe tout près de l'immense **Parque Eduardo VII**, Djuzé nous offre une petite leçon de botanique, déclinant les arbres qui racontent le « jardin impérial », jacarandas, orangers, yuccas… De l'autre côté, il nous montre un immeuble de luxe surplombant la verdure ; le dernier étage appartient à Cristiano Ronaldo, et Djuzé en profite pour mentionner les gouttes de sang africain qui coulent certainement dans les veines de l'ex-meilleur footballeur du monde, l'une de ses aïeules étant originaire du



© Xinovap Shutterstock

© zulufriend iStockphoto

Cap-Vert. Au bout du parc, figé dans le bronze, un autre héros portugais toise la ville. Plus connu sous le nom de marquis de Pombal, Sebastião José de Carvalho e Melo dirigea la reconstruction de Lisbonne après le tremblement de terre de 1755, tout en gouvernant le pays d'une main plutôt ferme. Selon certains, ce grand personnage aurait lui aussi du sang africain, par une grand-mère noire qui aurait été l'amante d'un aïeul religieux… Quoi qu'il en soit, c'est lui qui, en 1761, interdit l'entrée de nouveaux esclaves dans le pays. Moins par opposition à l'esclavage que pour détourner cette main-d'œuvre servile vers le Brésil, où elle faisait défaut et où il avait des intérêts financiers. En 1773, il édicta la « loi du ventre libre », qui affranchissait les enfants d'esclaves. Ces décisions ne mirent cependant pas fin à l'esclavage sur le sol portugais, qui se perpétua jusqu'au XIX[e] siècle.

En place publique

Au bord du Tage, où accostaient les navires, la mémoire de la traite négrière est peu visible, mais elle plane comme la brume lorsqu'elle baigne le Cais das Colunas et les deux colonnes symboliques de l'embarcadère qui ouvrent sur le fleuve, face à la majestueuse **Praça do Comércio**. Une place que les Lisboètes connaissaient alors sous le nom de Terreiro do Paço (« place du Palais »). C'est ici que se trouvait la Casa dos Escravos, la « maison des esclaves ». Dès 1444, le Portugal commença à « importer » des Africains subsahariens vers l'Europe et, à partir des années 1480 jusqu'au XVI[e] siècle, Lisbonne devint le principal port d'entrée des esclaves sur le Vieux Continent. En 1526, le pays expédia une première cargaison d'esclaves au Brésil, lançant ainsi la traite transatlantique. Entre 1501 et 1875, près de six millions de personnes furent ainsi déportées, principalement depuis l'Afrique vers les plantations triangulaire avec l'Europe et l'Amérique latine. De quoi remettre en cause la thèse toujours en vigueur du *fado do marinheiro*, ce blues du marin qui aurait servi de modèle au fado tel qu'on le connaît aujourd'hui, comme l'a prétendu le mythe nationaliste. Ni exclusivement africain, ni uniquement portugais, le fado dansé, puis chanté, est le fruit de métissages. Certains spécialistes y ont même trouvé des signes et des similitudes avec la musique arabe dans la manière de chanter. Ils estiment que le mot « fado », loin de venir du latin *fatum* (« destin », « fatalité »), comme certains l'ont prétendu et le prétendent encore, viendrait de l'arabe *khado*, qui signifie « ballade ». Né dans la Mouraria, l'ancien quartier maure de Lisbonne, le fado serait ainsi issu de ce genre pratiqué au Maghreb et qui aurait influencé les Africains subsahariens en majorité musulmans, lesquels composèrent le gros des esclaves déportés au Brésil. La guitare portugaise, qui accompagne le chant du fado, trouverait, elle, ses origines dans l'oud, instruments à cordes importés par les Maures lorsqu'ils conquirent la péninsule ibérique…

Ci-dessus. Le Parque Eduardo VI, dominé par la statue du marquis de Pombal, qui dirigea la reconstruction de Lisbonne après le tremblement de terre de 1755.

Racines

Pilier de Batoto Yetu, Djuzé Neves est également membre, en tant que percussionniste, d'un groupe de musiciens et de danseurs créé au sein de l'association, afin d'animer des ateliers et de donner des spectacles de *fado dançado* (« fado dansé »). L'idée est de renouer avec les rythmes et les danses auxquels fut associé le chant mythique de Lisbonne et du Portugal. Car si, aujourd'hui, le fado n'est plus que chanté, le genre fut aussi dansé, et les racines de ce *fado dançado* seraient… africaines. À partir du royaume du Kongo (qui comprenait le nord de l'Angola) et du Cap-Vert, une danse appelée *lundum* se serait propagée au Brésil, mêlant rythmique africaine et musique de la cour portugaise. Vers 1820-1830, elle aurait traversé l'Atlantique pour arriver au Portugal et se fondre dans la musique des quartiers populaires de Lisbonne. Le *fado dançado* fut même un temps adopté par l'aristocratie, qui le mêla à la *modinha*, chanson de salon accompagnée à la guitare, avant de rejeter son côté sensuel, pour ne pas dire suggestif. Le fado serait donc étroitement lié aux voyages des Portugais vers l'Afrique, au commerce

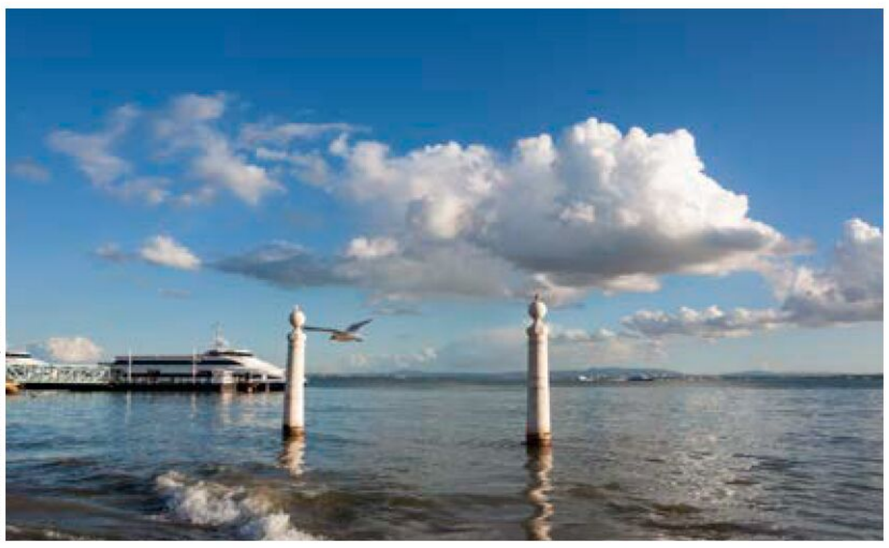
UN FADO *très métissé*

© BatotoYetu

© BatotoYetu

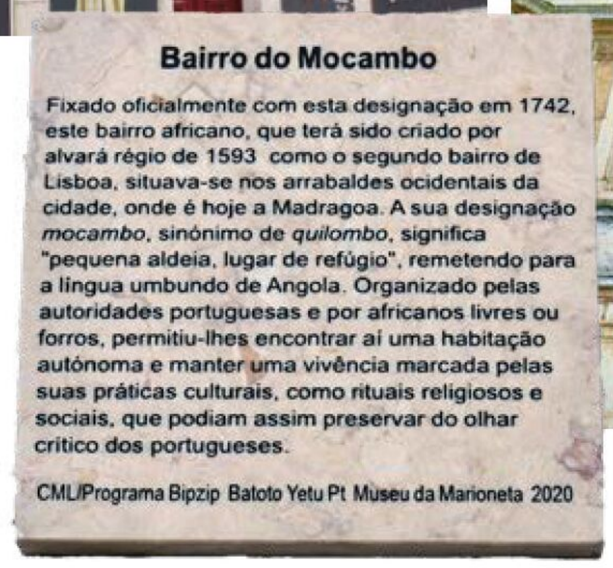
Ci-contre. La Praça do Comércio, où se trouvait jadis la Casa dos Escravos, la « maison des esclaves ».
Ci-dessous. Le Cais das Colunas et ses deux colonnes, symboles de celles du temple de Salomon.
En bas. L'actuel Largo José Saramago, qui fut, au XVI^e siècle, occupé par un chantier naval, ainsi qu'un marché tenu par de nombreuses femmes asservies d'origine africaine.

© ewg3D iStockphoto


©Peek Creative Collective iStockphoto

©Kristyna Sindelkova iStockphoto

©Julian Worker Alamy Stock Photo


Bairro do Mocambo

Fixado oficialmente com esta designação em 1742, este bairro africano, que terá sido criado por alvará régio de 1593 como o segundo bairro de Lisboa, situava-se nos arrabaldes ocidentais da cidade, onde é hoje a Madragoa. A sua designação *mocambo*, sinónimo de *quilombo*, significa "pequena aldeia, lugar de refúgio", remetendo para a língua umbundo de Angola. Organizado pelas autoridades portuguesas e por africanos livres ou forros, permitiu-lhes encontrar aí uma habitação autónoma e manter uma vivência marcada pelas suas práticas culturais, como rituais religiosos e sociais, que podiam assim preservar do olhar crítico dos portugueses.

CML/Programa Bipzip Batoto Yetu Pt Museu da Marioneta 2020

et mines d'or du Brésil. Entassés sur le pont des navires, nus, enchaînés et mal nourris, ils étaient lavés avant d'être vendus aux enchères sur le marché aux esclaves, qui se tenait un peu en retrait, sur la place du Pelourinho Velho (« Vieux Pilori ») qu'occupe l'actuelle Rua do Comércio. Ils étaient *« rassemblés au milieu de la place, formant un cercle, leur tête au centre, les pieds attachés ensemble »*, selon la description d'un voyageur italien que cite l'historienne Isabel Castro Henriques dans son petit *Guide historique d'une Lisbonne africaine*, disponible en portugais ou en anglais auprès de Batoto Yetu. C'est également là, au pied de la colonne où l'on attachait les condamnés exposés au public, que les récalcitrants apprenaient ce que coûte l'indiscipline.

Une œuvre polémique

À quelques minutes de là, au bord du quartier d'Alfama, la monumentale **Chafariz d'El-Rei** (« fontaine du Roi ») dresse encore sa façade néo-classique du XIXe siècle, sous un bougainvillier rouge et les faïences roses d'un extravagant palais néo-mauresque devenu hôtel de luxe. Construite au XIIIe siècle, elle fut la première et la plus importante fontaine publique de Lisbonne. Chaque jour, un grand nombre de personnes venaient s'approvisionner à ses neuf robinets, engendrant des conflits qui poussèrent le Sénat à en réguler l'accès et à les assigner en fonction du statut ou de la « race » : *« Un robinet pour les Noirs affranchis ; un autre pour les Maures des galères ; un autre pour les filles blanches ; un autre pour les hommes blancs ; un autre pour les femmes indiennes, les femmes noires, esclaves et les laquais »*, selon Catarina Oliveira, autrice d'un blog sur les fontaines et l'histoire de Lisbonne. Pour être discriminatoire et raciste, cette réglementation montre aussi la diversité de ceux qui se réunissaient autour de la fontaine, lieu de travail, de rencontres, de festivités et d'*« intégration dans la société portugaise »*, complète Isabel Castro Henriques. À proximité, l'actuel **Largo José Saramago** (ou Campo das Cebolas) fut, au XVIe siècle, occupé par un chantier naval, ainsi qu'un marché où de nombreuses femmes asservies d'origine africaine vendaient légumes, fruits, moules et poisson. C'est parce que cette place est située au centre de tous ces lieux liés à l'esclavage qu'une association d'afro-descendants, Djass, souhaitait y installer le *Mémorial aux esclaves*, un « champ » de 400 cannes à sucre stylisées en métal. Conçue par l'artiste angolais Kiluanji Kia Henda, l'œuvre est censée symboliser l'exploitation dans les plantations et la résistance des asservis. En 2017, la municipalité, alors dirigée par un socialiste, avait approuvé l'idée, et en 2020, les riverains avaient élu le projet.

Las ! L'initiative a également soulevé son lot de polémiques, et le nouveau maire ne veut plus de l'œuvre ici, arguant de l'opposition de la direction du patrimoine qui l'estime trop près de la cathédrale, ce qui gênerait la vue entre le Tage et la Casa dos Bicos, joyau du XVe siècle. Elle devrait être déplacée plus bas, le long du fleuve, dans le quartier de Cais do Sodré.

Une forme d'intégration

Quelques siècles plus tôt, c'est la **Ribeira das Naus** (la « rivière des Navires »), celle du port et des chantiers navals, qui fit la suprématie maritime du Portugal. Les Africains y accomplissaient les tâches les plus dures, et c'est derrière le quai que vivaient les premiers esclaves liés aux métiers du fleuve, arrimeurs, bateliers, pêcheurs ; d'autres accroissaient les revenus de leurs propriétaires en travaillant comme charpentiers, maçons, forgerons, potiers, tisserands, vendeurs, porteurs d'eau ; ils étaient loués pour des travaux publics, le nettoyage de la ville, l'entretien des rues et des trottoirs, la blanchisserie… En 1551, les Africains représentaient 10 % des 100 000 habitants de la ville, et l'augmentation de la population noire conduisit à la création, par une charte royale de 1593, du premier quartier africain officiel en Europe. Mocambo, dont le nom vient de *mu-kambu* (« recoin caché » ou « petit village », en kimbundu, une langue d'Angola), courait aux marges de la ville d'alors, au-dessus de Cais do Sodré, dans les rues perpendiculaires de l'actuel Madragoa, un quartier encore populaire, mais où pointent les boutiques de mode, les théâtres, bars et autres galeries.

Le quartier était bordé de couvents, tel le Convento das Bernardas, qui héberge l'actuel Musée de la marionnette (cf. page 90), et de petits palais appartenant aux capitaines et officiers naviguant sur la route des Indes et de l'Afrique. À Mocambo demeuraient la main-d'œuvre africaine et les domestiques de la population la plus riche de la ville. La Rua das Janelas Verdes accueille le **Museu Nacional de Arte Antigua**, où l'on peut voir deux tableaux significatifs : l'un de 1660, une vue du monastère des Hiéronymites, montre un serviteur noir suivant des cavaliers blancs, ainsi qu'une vendeuse noire ou métisse portant un panier de marchandises sur la tête ; l'autre, de 1785, peignant l'activité sur le Cais do Sodré, sur lequel on peut voir un groupe de musiciens Noirs, suggérant le rôle important que les Africains tinrent dans la musique et la danse, notamment lors des fêtes populaires, une forme

Ci-dessus, à gauche. Le Convento das Bernardas, qui héberge l'actuel Musée de la marionnette.
Ci-dessus. La monumentale Chafariz d'El-Rei, qui comportait neuf robinets dont l'accès était régulé en fonction du statut ou de la « race ».
Ci-contre. Le *Mémorial aux esclaves*, œuvre de l'artiste angolais Kiluanji Kia Henda.

Ci-dessus et en bas. Le quartier de Mocambo, l'actuel Madragoa, où demeuraient la main-d'œuvre africaine et les domestiques de la population la plus riche de la ville.

d'« intégration » à la vie de la cité. Mais cette rue est aussi celle des palais que se firent construire marquis et riches commerçants. Dont celui de José António Pereira. D'abord capitaine de bateau, puis marchand, ce très féroce négrier, également planteur de café à São Tomé, avait fait construire plusieurs entrepôts, ainsi qu'un quai privé le long du Tage, où ses navires s'amarraient sous les terrasses de sa demeure. Le tout était relié par une ruelle qui grimpait depuis le fleuve en passant sous des arches. Le passage pavé est toujours là, un peu défraîchi, mais désormais surplombé par un charmant hôtel-boutique. La plaque de la rue est toujours à son nom : la Travessa José António Pereira.

Le marquis et la courtisane

C'est aux confins du quartier de Mocambo, non loin de l'agréable Jardim da Estrela et de la basilique du même nom, dans une grande demeure sise sur la Traversa do Outeiro, que résida Maria Amalia I, nouvelle reine du Kongo, lorsqu'elle vint faire allégeance à *« son seigneur et souverain »*, le roi du Portugal. Elle y donna des fêtes extravagantes, dont celle de son couronnement, le 17 septembre 1882. Des publicités dans les journaux avaient convié *« tous les Portugais et ceux qui ne le sont pas, renforçant ainsi les liens d'amitié et de fraternité avec les sujets de la nouvelle reine »*, à prendre part aux divertissements et au grand bal… S'il voit le jour, le *Mémorial aux esclaves* (lire plus haut) ne sera pas loin du **Jardim Dom Luis**, où trône la statue du marquis de Sá da Bandeira (1795-1876). Représenté la main droite amputée, l'autre tenant un drapeau sur lequel on peut lire *« Libertas »*, avec, à ses côtés, un enfant portant la torche des Lumières, ce militaire et homme politique libéral fut un ardent défenseur de l'abolition de l'esclavage. Devenu Premier ministre, il abolit définitivement la traite négrière, puis l'esclavage dans l'empire portugais. Au pied de sa statue, œuvre du sculpteur italien Giovanni Ciniselli, une mère désigne du doigt ce bienfaiteur à l'enfant assis sur ses genoux. Elle est seins nus et porte une chaîne au pied, mais le sculpteur lui a sciemment – ou maladroitement – donné des traits bien peu africains. Pourtant, son modèle aurait été Andrêsa do Nascimento (1857-1927). Connue sous le pseudonyme de Fernanda do Valle (ou Preta Fernanda, « Fernanda la Noire »), cette métisse issue du Cap-Vert, qu'on vit toréer à cheval dans les arènes d'Algès, fut une courtisane aux mœurs très libres, ainsi qu'une tenancière de lupanar dans le Bairro Alto. Également écrivaine, elle compta parmi ses nombreux amants le grand auteur Eça de Queirós… Le monument fut financé par

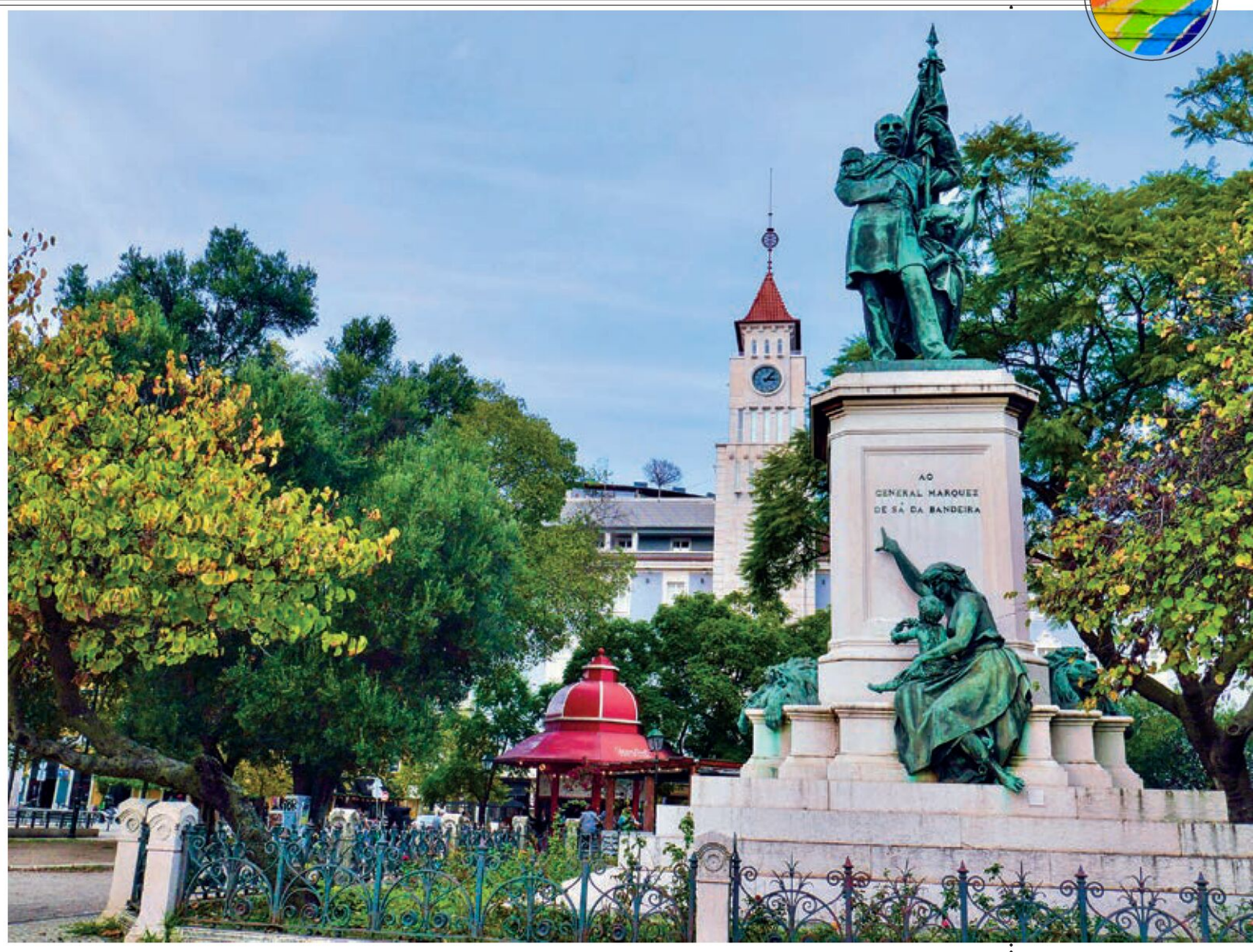
souscription publique et plusieurs anciens esclaves figuraient parmi les contributeurs. Une plaque récemment posée par l'association Batoto Yetu en résume l'histoire pour les passants.

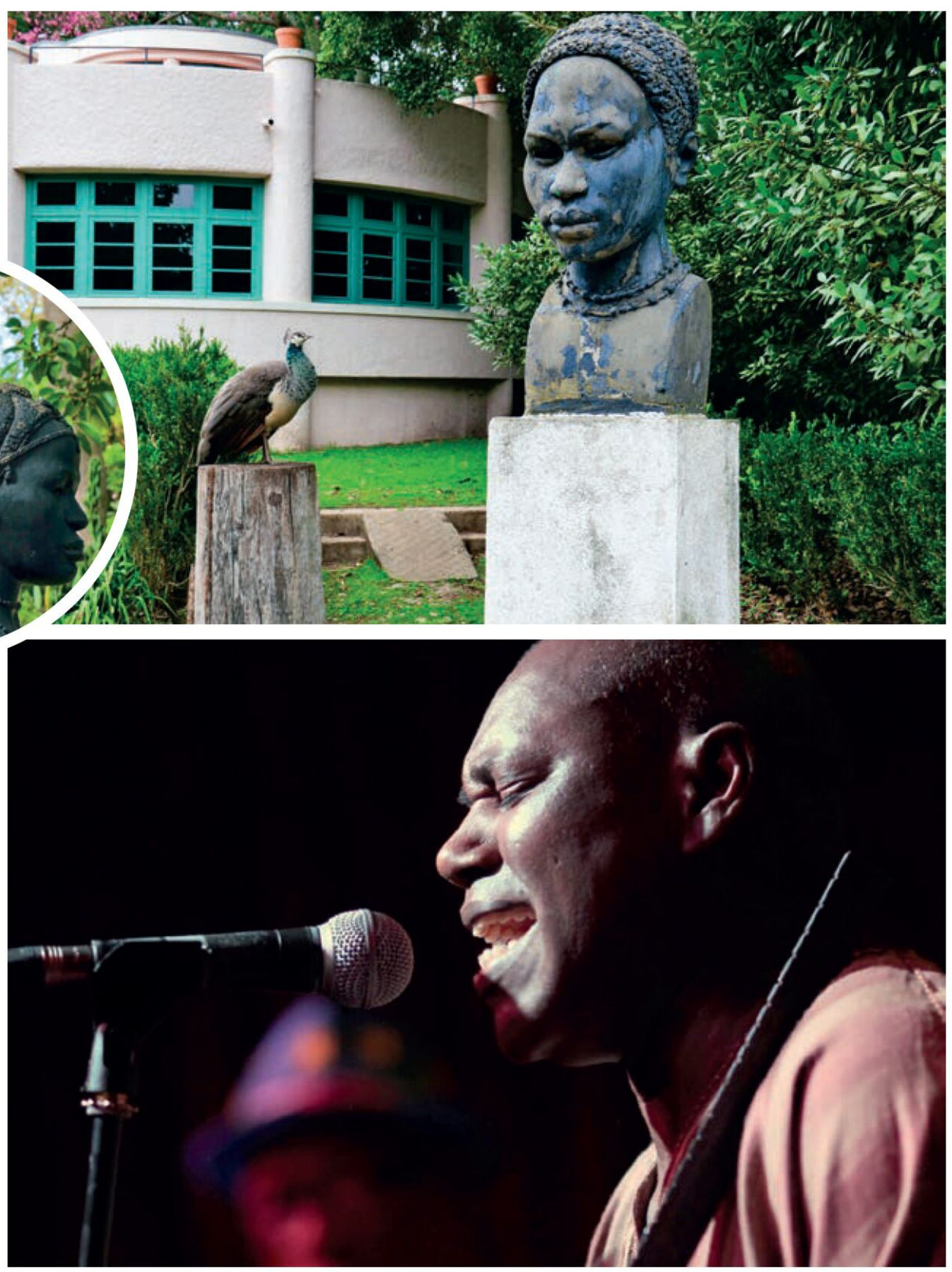
Jardin colonial

D'autres statues, elles aussi maladroites, hantent le **jardin botanique tropical de Belém**, magnifique oasis de palmiers, ficus aux racines serpentines et autres ginkgos biloba, qu'arpentent une colonie de paons indolents. Ici et là, des visages noirs en ciment regardent, mélancoliques et silencieux, passer les visiteurs. Des hommes et des femmes portant bijoux, tresses ou scarifications, mais qui ne sont personne individuellement, sinon des « types » supposés représenter les différentes « races » d'indigènes des possessions africaines. Elles furent réalisées par Manuel de Oliveira en 1940, pour ce qui était alors le « jardin colonial », à l'occasion de l'Exposition du monde portugais voulue par la dictature de Salazar afin de vanter la grandeur de l'empire. Un « zoo humain » y avait été installé, pseudo-village de cases où les Angolais, Guinéens et Mozambicains étaient contraints de se montrer à moitié nus, tels des sauvages que l'administrateur et les missionnaires entendaient bien civiliser. Le coup d'État du 25 avril 1974 marqua l'avènement de la démocratie, en même temps que la fin – douloureuse – de la domination coloniale. Dans l'arrondissement d'Arroios, où les immeubles Art déco, modernistes ou de style Estado Novo seront bientôt classés, l'ancien Bairro das Colónias (« quartier des Colonies »), construit dans les années 1920, est devenu le **Bairro das Novas Nações** (« quartier des Nouvelles Nations »). Ici, la rue d'Angola descend vers la rue du Cap-Vert en croisant celle de Guinée, puis celles du Zaïre et du Mozambique, jusqu'à la rue de São Tomé, qu'un angle relie à celle de Principe… Mais il y reste peu d'Africains. Aujourd'hui, Lisbonne a enflé, et la plupart des Afro-descendants résident dans les communes de banlieue.

Musique, gastronomie, art…

Pourtant, portées par des figures de la diaspora ou encore par les fils et petits-fils d'immigrés, les cultures africaines lusophones imprègnent la ville. Cela fait des années que la musique du continent noir concurrence les chants du fado en tant que bande-son de Lisbonne. Des clubs comme le **B.Leza**, véritable institution posée





Ci-dessus. La statue du marquis de Sá da Bandeira, qui abolit définitivement la traite négrière, puis l'esclavage dans l'empire portugais.

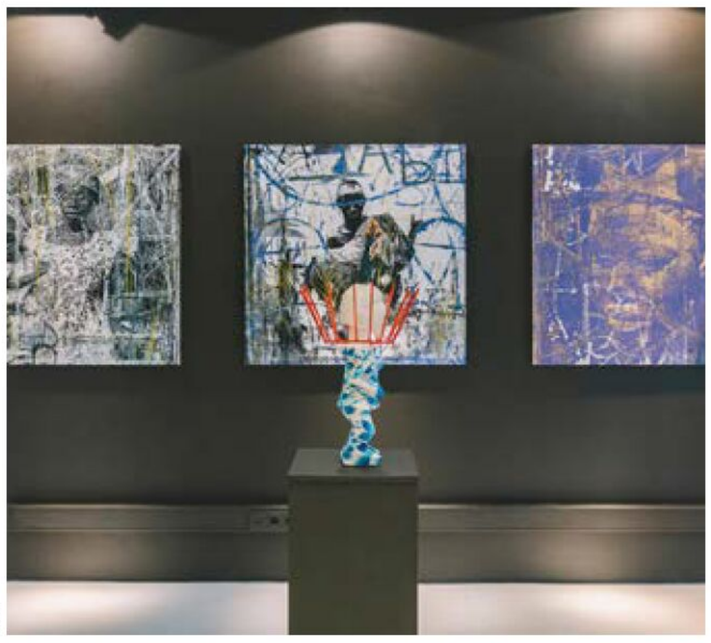
Ci-contre. Les statues du jardin botanique tropical de Belém. Réalisées à l'occasion de l'Exposition du monde portugais, en 1940, elles étaient censées représenter les différentes « races » indigènes des possessions africaines du Portugal.

Ci-contre. Le club de musique et de danse africaines B.Leza,

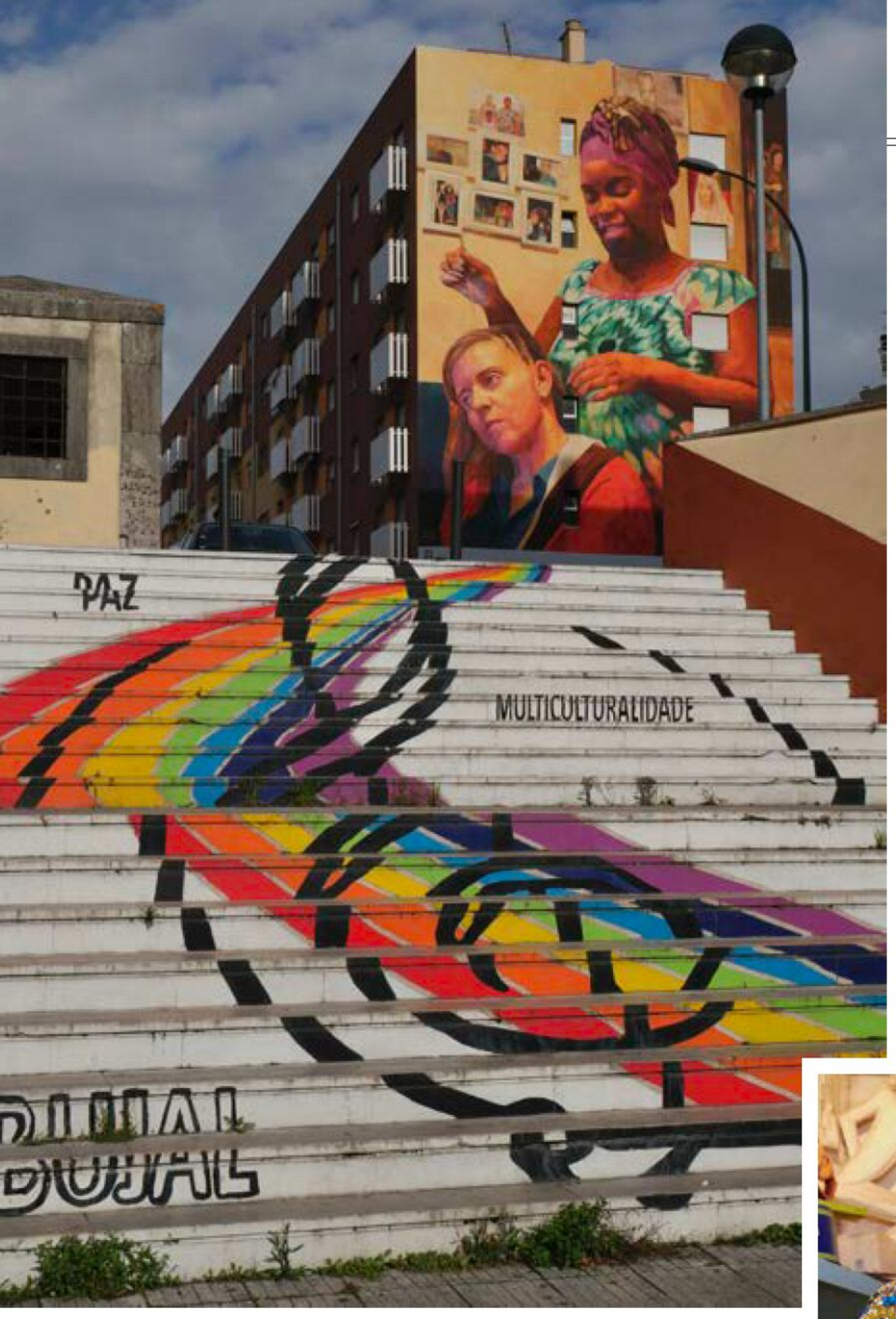
©DR

Ci-contre. Le Musée national d'ethnologie d'Ajuda, et sa collection d'objets d'art africain. **Ci-dessous.** Janire Bilbao, grande promotrice de l'art contemporain africain à travers la galerie Movart. **En bas, à droite.** « Black Ancient Futures », une exposition rassemblant un groupe d'artistes contemporains issus de la diaspora africaine, au Musée d'art, architecture et technologie (MAAT).

©DR



©DR



contre le fleuve, sur le Cais Gás, ainsi nommée d'après le légendaire musicien capverdien, résonnent des rythmes sensuels ou délurés venus du Cap-Vert ou d'Angola. Entre *semba*, *funaná*, *kizomba*, *kuduro*… jusqu'à l'afro house, fusion de *kuduro* et de musique électro menée par Buraka Som Sistema ou la *batida* épileptique de Marfox, DJ portugais d'origine santoméenne. De même, entre la *cachupa* capverdienne, le poulet ou les crevettes *moambe*, la *feijoada à brasileira* ou le poulet créole, la gastronomie lisboète s'est considérablement enrichie des apports africains et brésiliens. L'Afrique est également un peu plus visible dans les institutions culturelles. Récemment, au **Musée national d'ethnologie d'Ajuda**, où les objets africains (masques du Mali, poupées et objets d'Angola…) se taillent une belle part de la collection permanente, une exposition temporaire intitulée « Déconstruire le colonialisme, décoloniser l'imaginaire » se proposait de « *démanteler les mythes fabriqués par les colonisateurs* ». Au même moment, le Musée d'art, architecture et technologie (MAAT) des bords du Tage présentait « Black Ancient Futures », une exposition rassemblant un groupe de onze artistes contemporains issus de la vaste diaspora africaine, dont certains présentés pour la première fois au Portugal. Un intérêt qui réjouit Janire Bilbao, l'une des premières (et des rares) à promouvoir les jeunes artistes africains à travers la **galerie Movart**, qu'elle a fondée en 2015 à Luanda, puis à Lisbonne. La jeune femme vient d'investir un espace plus grand, dans le quartier d'Estrela : « *Nous resterons fidèles à nos engagements avec l'Afrique et sa diaspora. Mais c'est aussi pour nous l'occasion de nous ouvrir à d'autres artistes de géographies différentes* », dit-elle, tout en admettant que la capitale portugaise soit encore un peu frileuse face à ce marché de l'art contemporain africain.

L'art en banlieue

Même les villes-dortoirs qui, en périphérie, ont peu à peu remplacé les bidonvilles, s'inscrivent potentiellement dans cet itinéraire culturel et artistique. Il y a peu, quelques visiteurs s'aventuraient jusqu'à Quinta de Mocho, un ensemble d'immeubles bas qui ne respirent pas le luxe, afin de découvrir un ensemble d'immenses fresques célébrant les Africains et leur imaginaire. Ces œuvres ont changé la face du quartier, mais elles ont disparu – les bâtiments ont été repeints d'un très propre, mais très banal jaune clair. Il faut désormais se déplacer à **Zambuja,** un quartier d'Amadora, où de grandes peintures racontent le quotidien et le métissage : une femme noire tresse les cheveux d'une femme blanche, un couple dispute une partie d'échecs, des gamins jouent dans un paysage de conte de fées… D'ici la fin de l'année 2025, 17 œuvres devraient égayer les murs du quartier, qui a récemment connu quelques jours d'émeutes après la mort d'un Capverdien tué par la police. À Oeiras, une banlieue plus aisée, située sur les rives du fleuve, la mairie a aménagé un grand espace vert nommé **Parque dos Poetas** (« parc des Poètes »). Sur 25 hectares d'une verdure aussi reposante qu'inspirante, il honore 60 poètes lusophones – depuis les troubadours du Moyen Âge jusqu'au XXIe siècle –, à travers un ensemble de sculptures commandées à des artistes contemporains. Les Africains y sont bien représentés. Frank Ntaluma, le sculpteur mozambicain à qui l'on doit le buste de Pai Paulino, devant l'Igreja do São Domingos, a composé ici un groupe de silhouettes, trois percussionnistes et un lecteur, qui illustrent les vers de José Craveirinha, le plus grand poète mozambicain du XXe siècle : « *Le tambour est vieux à force de crier/ Je veux être le tambour/Oh vieux Dieu des hommes, laisse-moi être le tambour* ». Ce tambour qui, depuis des siècles, résonne dans les rues de Lisbonne. ✦

Ci-dessus, à gauche. Zambuja, quartier d'Amadora, où de grandes peintures racontent le quartier et le métissage.
Ci-dessus. Le Parque dos Poetas et ses statues de poètes lusophones, dont certaines signées du sculpteur mozambicain Frank Ntaluma (au centre).

Repères

Associação Cultural e Juvenil Batoto Yetu Portugal
Avenida João de Freitas Branco, 12.
Tél. : +351 214460729. batotoyetu.pt

B.Leza
Cais Gás, 1. Tél. : +351 21 010 6837.
facebook.com/BlezaClube

Movart
Rua de João Penha, 14A.
Tél. : +351 912 470 024.
movartgallery.com

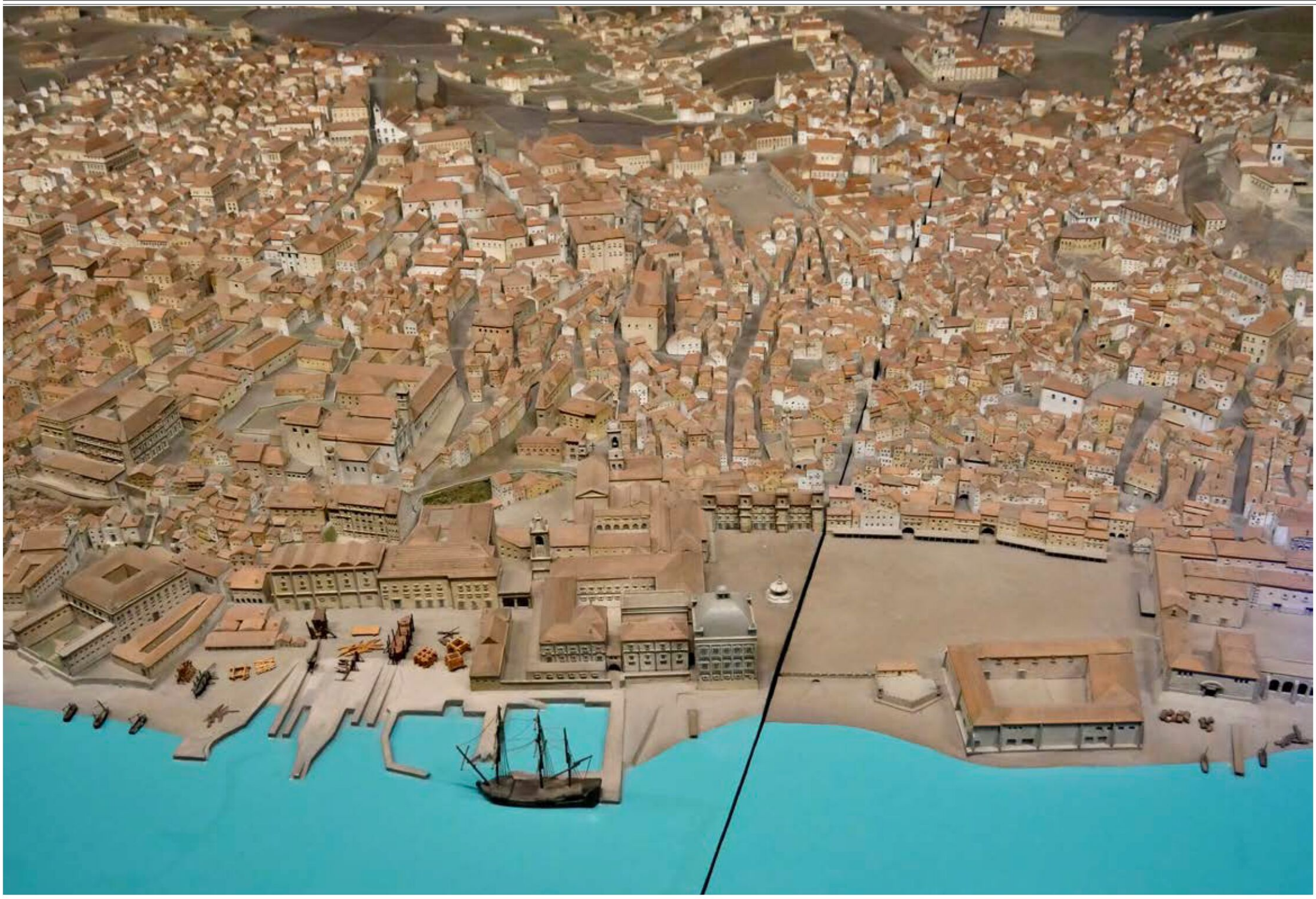
À LIRE

- ***Historical guide to an African Lisbon***, Isabel de Castro Henriques, éd. Colibri, 2021
- ***Esclavage, confréries noires, sainteté noire et pureté de sang au Portugal (XVIe et XVIIIe siècles)***, Didier Lahon, éd. Lusitania Sacra, 2003
- ***Lisbonne, dans la ville noire***, Jean Yves Loude, Actes Sud, 2003

Lieux en marge

Dans les arcanes de Lisbonne

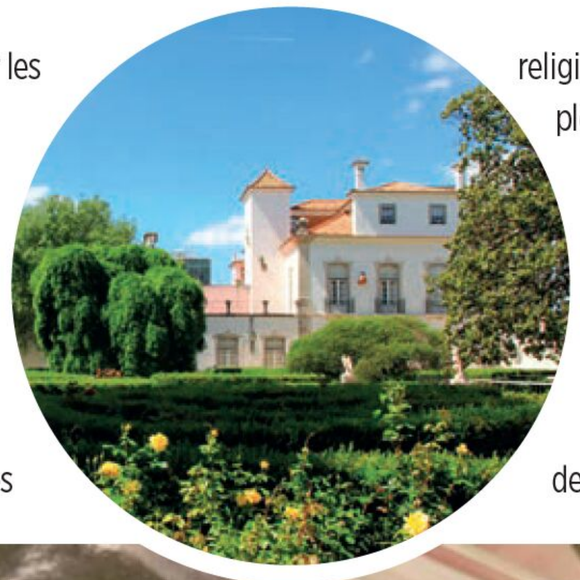
Dans une ville comme Lisbonne, devenue l'une des plus visitées d'Europe, le tourisme s'apparente parfois à un sport de combat, surtout dans ces lieux dits « incontournables », qui imposent de longues files d'attente entre deux perches à selfie. Mais loin du monastère des Hiéronymites, de la tour de Belém, du château Saint-Georges ou de l'ascenseur de Santa Justa, Lisbonne offre aussi de très surprenantes oasis de calme, autant de lieux ou de musées certes moins connus, mais qui réservent leur lot de surprises aux visiteurs les plus curieux.

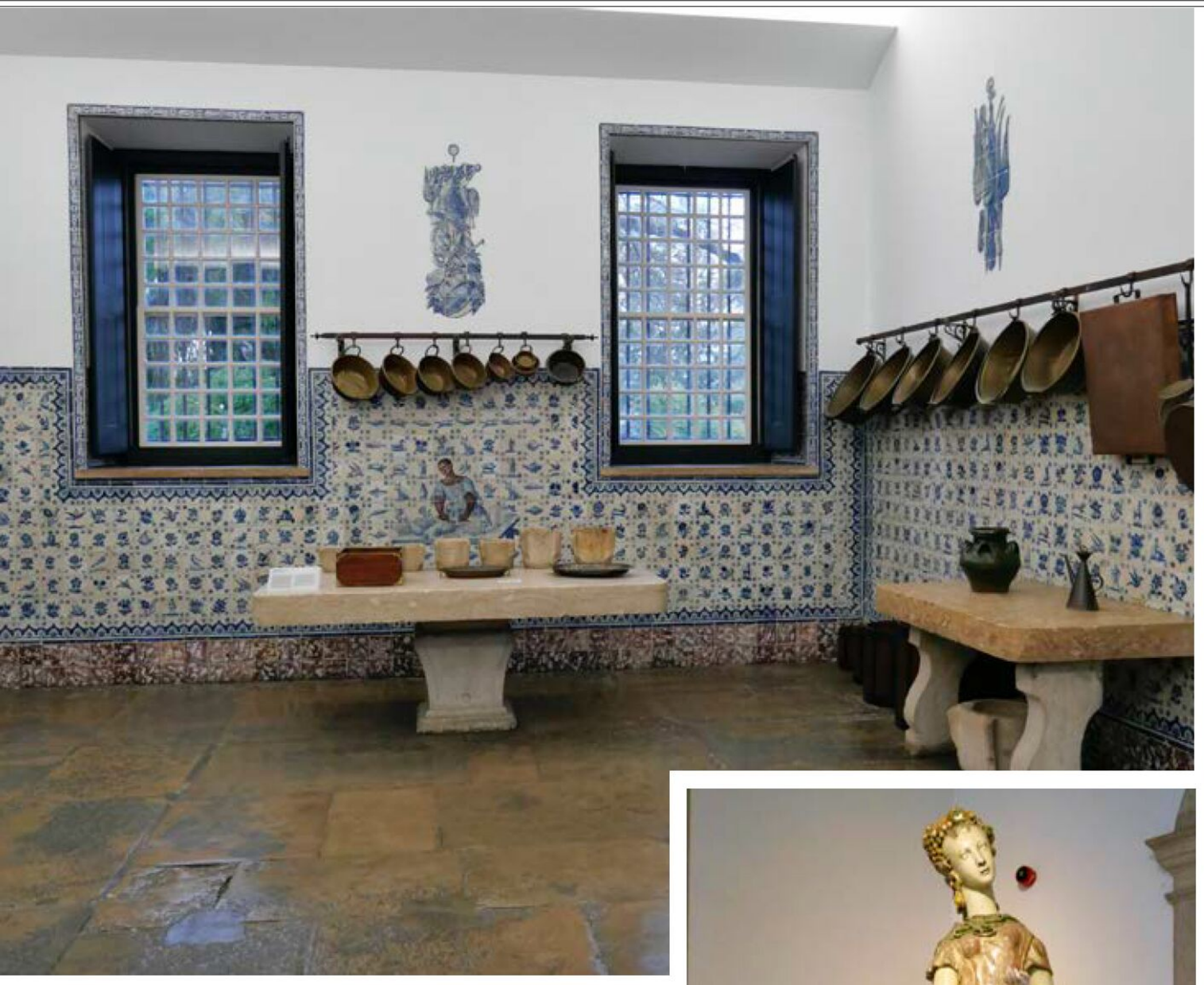


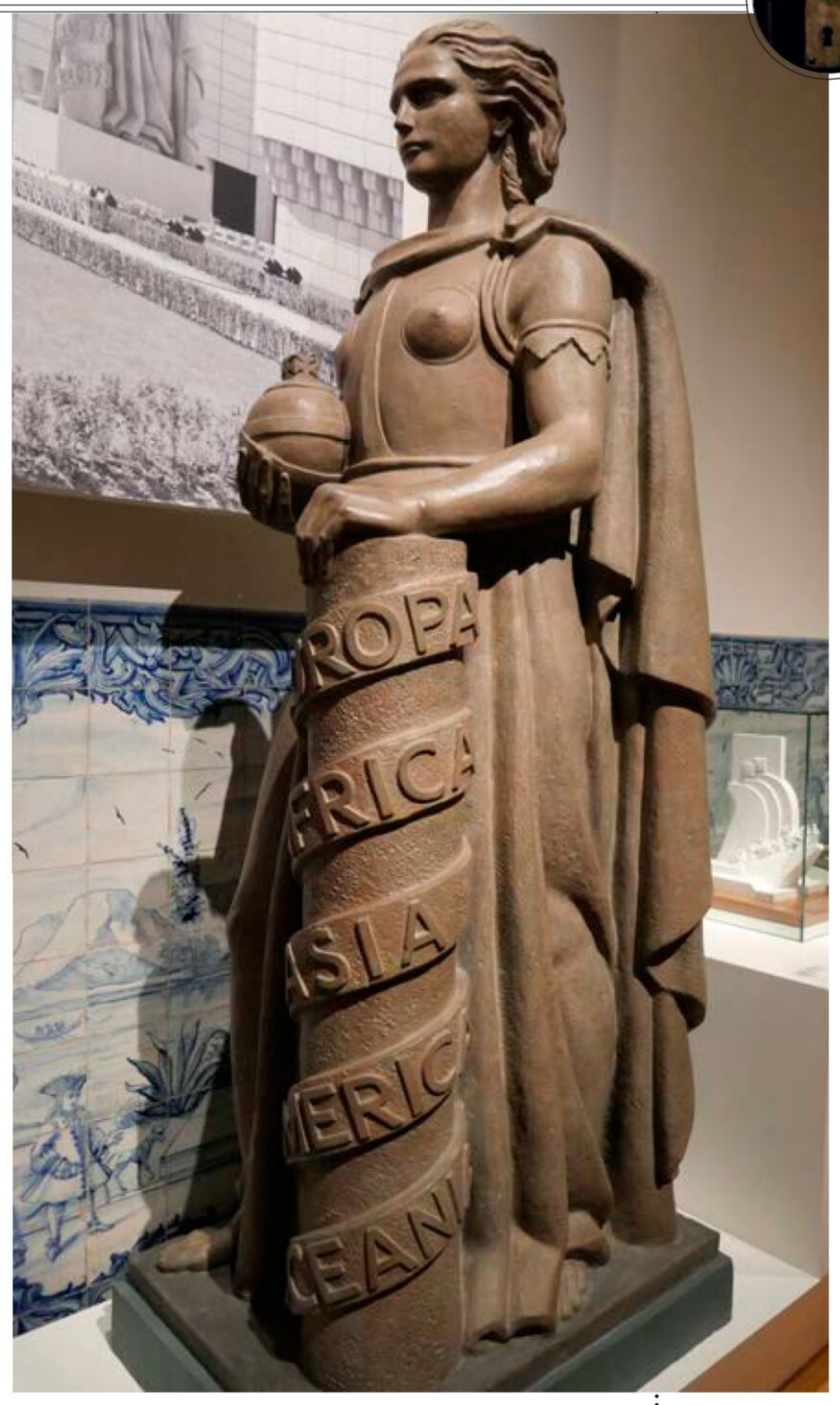
1 Museu de Lisboa
La mémoire de la ville

Ci-dessus. La pièce maîtresse du musée, une maquette de Lisbonne avant le tremblement de terre de 1755.
Ci-contre. Affiches publicitaires pour lesquelles posait Amália Rodrigues.

Le musée de Lisbonne est en fait un « réseau » qui réunit cinq lieux liés à l'histoire de l'une des plus anciennes cités d'Europe : le théâtre romain et ses vestiges, datés du Ier siècle de notre ère et situés près du château Saint-Georges ; le Museu António, logé dans la supposée maison natale de Fernando Martins de Bulhões, plus connu sous le nom de saint Antoine de Padoue, ville où il mourut en 1231 ; la Torreão Poente, une « tour » aux airs de palais érigée en 1755 à l'angle de la Praça do Comércio, qui accueille aujourd'hui des expositions temporaires liées à la ville ; la Casa dos Bicos et sa façade en pointes de diamant qui, sous le musée dédié à José Saramago, abrite quelques vestiges romains ; et le Palácio Pimenta (XVIIIe siècle), qui héberge le musée retraçant l'histoire de Lisbonne. Dans cet ancien manoir, alors construit en dehors de la ville et désormais au cœur du trafic de Campo Grande, les expositions suivent le développement de Lisbonne, depuis la préhistoire jusqu'au régime de Salazar, en passant par les Romains, les Wisigoths et les Maures. Pièces antiques, statuaire, tableaux, carrelage, maquettes, documents historiques… la ville se raconte un peu en vrac, au gré des pièces : des azulejos religieux côtoient ceux d'une cuisine pleine d'antiques casseroles ; des céramiques et des poteries du XIXe siècle voisinent avec les flacons de parfum et les publicités surannées pour lesquelles posait Amália Rodrigues ; la construction de l'aqueduc Águas Livres,







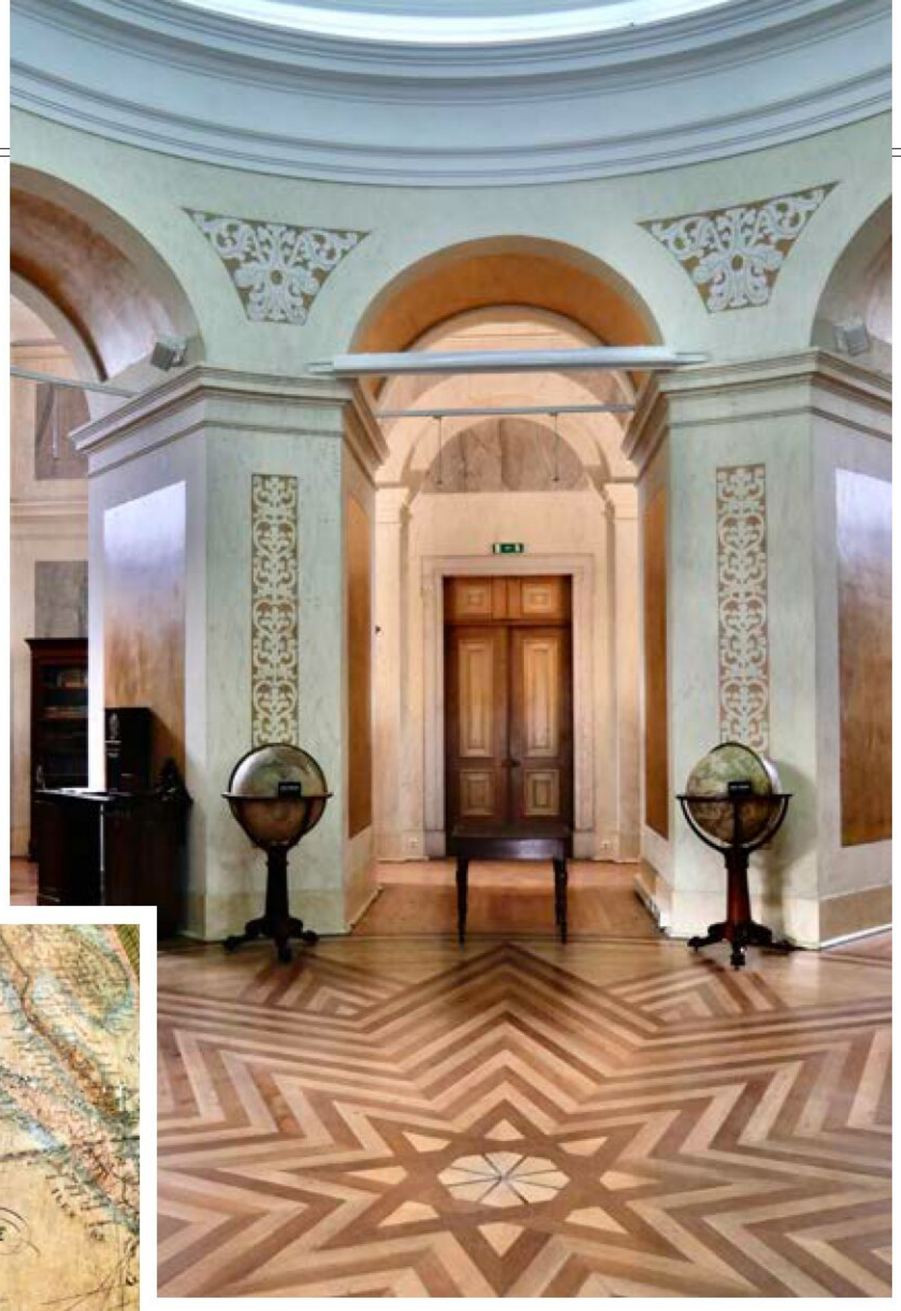
PIÈCES ANTIQUES, STATUAIRE, TABLEAUX, CARRELAGE, MAQUETTES, DOCUMENTS HISTORIQUES… LA VILLE SE RACONTE EN VRAC. ENTRE ÉVÉNEMENTS ET ANECDOTES, C'EST UN PEU DE LA MÉMOIRE INTIME DE LA CITÉ QUI SE LIVRE ICI.

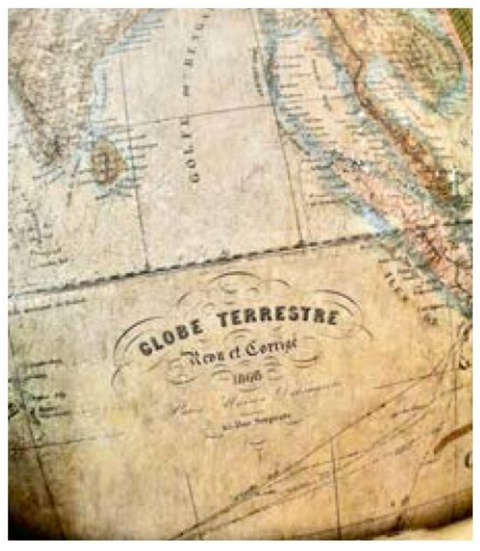
avec les plans et les aquarelles représentant l'ouvrage achevé, précède les monuments mégalomaniaques voulus par Salazar pour son exposition coloniale (l'Exposição do Mundo Português) de 1940, faits parfois de bois et de plâtre, tel le Monument aux Découvertes, reconstruit en dur dans les années 1960 et devenu l'un des symboles de la ville. La pièce maîtresse du musée est une grande et précise maquette de la ville d'avant le tremblement de terre de 1755 (une voix et l'éclairage assurent la visite guidée), mais le musée est plus discret sur le port négrier que fut Lisbonne entre 1501 et 1875 (une exposition temporaire y fut consacrée). Entre événements et anecdotes, c'est un peu de la mémoire intime de la cité qui se livre ici. Moins interactif et moins spectaculaire que le Lisboa Story Center (en anglais dans le texte) de la Praça do Comércio, donc moins fréquenté et nettement plus calme. Avec en prime le jardin à la française, où des paons bien vivants côtoient les grosses créatures en céramique réalisées d'après les moules du sculpteur Rafael Bordallo Pinheiro (1846-1905), grenouilles, guêpes, tortues, serpents, lézards, singes qui peuplent les haies, les bassins, s'accrochent aux murs ou aux arbres. Il abrite également le **Pavilhão Branco**, un important espace d'art contemporain.✦

Repère

Campo Grande, 45. Tél. : +341 21 751 3200.
museudelisboa.pt

©Sean Pavone Shutterstock





2 Observatório Astronómico

La tête dans les étoiles

Chaque mercredi après-midi, à 14 ou 15 heures (mieux vaut vérifier sur le site), il est possible de visiter gratuitement cet étrange vaisseau hors du temps. Surplombant le Tage, à 140 mètres d'altitude, l'Observatoire astronomique se perche au sommet de la colline d'Ajuda, en haut de l'immense parc de la Faculté des sciences de l'Université de Lisbonne. Avec sa coupole, son fronton et ses arcades néo-classiques, l'édifice fait bien son âge. La date est gravée en chiffres romains : 1861. C'est celle du début des travaux, lancés sous le règne du roi Pierre (Pedro) V, qui avait soutenu financièrement le projet et fait don du terrain, alors en périphérie de la ville, puis sous celui de Louis (Luís) I, qui succéda à son frère en novembre de la même année. L'observatoire portugais vit le jour à la suite d'une longue querelle entre les astronomes français de l'Observatoire de Paris et leurs homologues russes de l'observatoire de Poulkovo concernant la détermination de la parallaxe (le déplacement d'une étoile proche par rapport à l'orbite terrestre) de l'étoile d'Argelander (ou Groombridge 1830). En 1850, Hervé Faye, le directeur de l'institution française, proposa que des observations fussent faites à Lisbonne, le seul endroit du continent européen où il était possible d'observer l'étoile en question à l'aide d'un télescope zénithal qu'il avait mis au point. La conception du bâtiment, confiée à l'architecte français Jean Colson, fut une adaptation de celle de l'observatoire russe, avec sa coupole centrale et deux plus petites posées sur les côtés.

D'un autre âge

À l'intérieur, subsiste encore un monde à la Indiana Jones. Sous une voûte richement ouvragée, une immense nef circulaire porte sur huit colonnes le poids du grand télescope, capable de tourner sur 360 degrés. Dans les arcs, entre les colonnes, des pendules et des chronomètres mécaniques ont, durant plus d'un siècle, effectué les mesures nécessaires. Jusqu'en 2022, c'est ici que fut fixée l'heure légale du Portugal, qui servait de référence pour toutes les horloges du pays. Tables, armoires vitrées remplies d'ouvrages scientifiques, dont certains en français (comme l'*Atlas universel* et le *Dictionnaire universel d'histoire et géographie*, de Marie-Nicolas Bouillet, 1865), antiques lunettes sur leur trépied, manipulateur pour communiquer en morse, premier téléphone du pays, globes terrestres en papier verni, laiton et pied en acajou, bureau en bois sombre et lampe à opaline… on imagine des savants à barbiche et binocles griffonnant leurs relevés dans ce décor d'un autre âge, passant des heures dans la salle d'observation, toute en bois, assis dans le fauteuil de velours rouge sous le télescope méridien construit au XIXe siècle pour observer le ciel par la trappe ouverte grâce à un système à manivelle. D'autres lunettes et instruments de mesure sont encore en place dans les salles adjacentes, où l'on trouve des appareils photo ou « micromètres » plus modernes, les derniers travaux d'observation et enregistrements ayant eu lieu en 1992. Les visites guidées, qui racontent l'évolution de l'observatoire et de l'astronomie, sont gratuites, mais se déroulent en portugais et parfois en anglais. Un peu plus d'une heure de croisière à travers l'univers et le temps.

Repère

Tapada da Ajuda, 1300. Tél. : +351 21 392 1808.
oal.ul.pt

3 Atelier Museu Júlio Pomar
L'amour du monde et de la vie

C'est une belle récompense pour les curieux. Dans une rue étroite du quartier du Bairro Alto qui file droit vers l'église de Jésus, juste en face de la maison où vivait le peintre et sculpteur Júlio Pomar (1926-2018), la façade préservée d'un ancien entrepôt du XVIII[e] siècle cache un édifice contemporain dessiné par son ami, l'architecte Álvaro Siza Vieira. Ouvert en 2013, l'endroit était à l'origine prévu pour être un atelier offert au peintre, qui occupe une place « incontournable » dans l'histoire de l'art au Portugal. Mais Pomar, déjà âgé, n'y travailla jamais. En revanche, ses œuvres y ont trouvé l'espace idéal, vaste pièce baignée de lumière que surplombe une mezzanine sur trois côtés. Le visiteur est accueilli par trois silhouettes de fauves en acier noir rangées contre le mur d'une petite cour pavée. L'intérieur, aux murs blancs et au plancher clair, met en valeur des œuvres d'une grande diversité de supports – peintures, sculptures, dessins, gravures, céramiques, collages et assemblages –, d'une belle variété de styles, mais toujours vibrantes. D'un bout à l'autre, ce qui frappe, c'est la liberté du regard d'un artiste qui s'approcha, puis se démarqua de plusieurs courants artistiques, depuis le puissant néoréalisme aux tons fauves des années 1950 – inspirés par les muralistes mexicains, tels Orozco et Diego Rivera – jusqu'à l'abstraction, en passant par le surréalisme, l'expressionnisme ou le pop art nord-américain des années 1970. Les expositions successives et partielles puisent dans une vaste collection qui compte près de 500 pièces, reflet de près de huit décennies de création et d'une vie qui le mena du Portugal en France, puis au Brésil, autant de sources d'inspiration. D'une œuvre à l'autre, les changements dans la forme et la technique sont radicaux, semblent refléter les mutations du monde et de la société, souvent avec une brillante conscience politique. Ces premières années parisiennes, celles de la décennie 1960, furent particulièrement fécondes (il exposa au Musée du Louvre en 1971). Elles virent naître des toiles toutes en formes, mouvement, vitesse et tension dans le monde de la tauromachie (*Entrée des taureaux*, 1963) ou celui des courses de chevaux (*Vincennes ou Longchamp*, 1965), pleines d'ironie rageuse (*Mai 68 [CRS-SS]*, 1968). D'un horizon à l'autre, les assemblages et collages des années 1970-80, aux couleurs vives et à l'érotisme joyeux – *Tereza* (1975), les « portraits » de l'actrice Graça Lobo, la silhouette courbée de *La Louve* (1974) – ou le grand cycle brésilien et amazonien de la fin des années 1980, tout proclame un amour du monde et de la vie, jusque dans le regard politique d'eaux-fortes sur les pêcheurs et les paysans réalisées dans les années 1950 et au début des années 1960, à une époque où les journaux et la télévision étaient entre les mains de la dictature. Régulièrement, des expositions temporaires invitent d'autres artistes à dialoguer avec l'œuvre de celui qui fut aussi poète et essayiste.

Repère

Rua Vale, 7. Tél. : +351 21 588 0793.
ateliermuseujuliopomar.pt

4 Museu do Aljube - Resistência e Liberdade

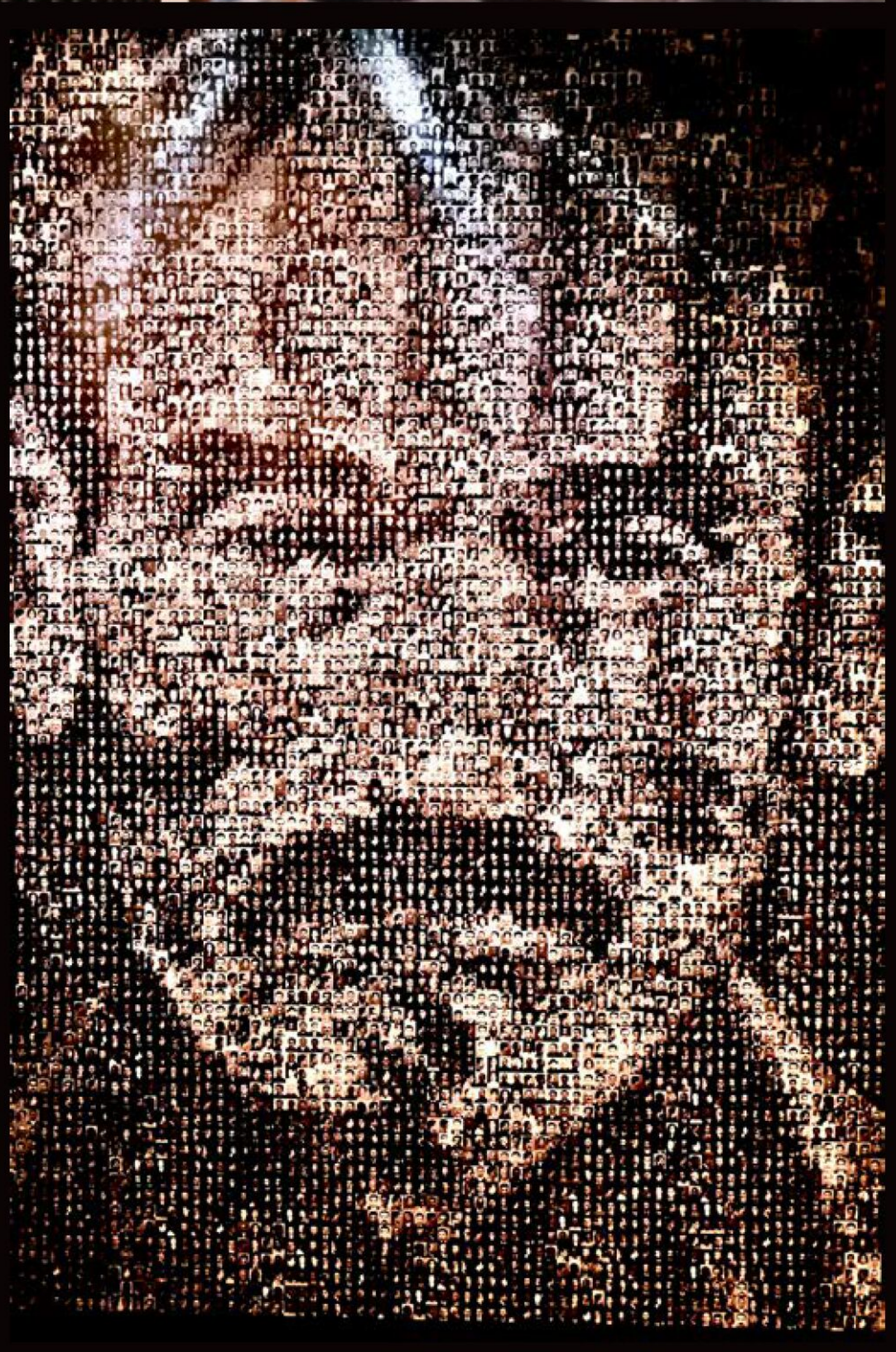
Résistance et liberté

Tout le monde ou presque passe devant, puisqu'il est situé tout près de la cathédrale. Mais bien peu sont ceux qui y entrent. Pourtant, ce petit musée, ouvert en 2015, évoque un chapitre essentiel de l'histoire du pays. Et il devrait concerner pas mal de monde, vu les heures incertaines que traverse l'Europe, Portugal compris, avec l'essor du parti d'extrême droite Chega (« Ça suffit »). L'Aljube (la « citerne » du temps des Maures) fut d'abord une prison ecclésiastique, puis une prison pour femmes, avant d'accueillir, de 1928 à 1965, les opposants au régime d'António Oliveira Salazar. Ce « Musée Résistance et Liberté » est dédié à la mémoire de la lutte contre la dictature et à la résistance en faveur de la démocratie. Sur quatre étages, des photos, des films documentaires et des panneaux explicatifs présentent l'Estado Novo (1926-1974), un régime dont la devise (« Dieu, Patrie et Famille ») rappelle quelque chose au citoyen français, ses moyens d'oppression à travers la censure des médias et des livres. Des objets (radio, duplicateur à alcool, machine à écrire, « plomb » d'imprimeur) et des mannequins témoignent de l'importance de la presse clandestine, comme seul véhicule d'information. La répression de la police politique (la PIDE) et des tribunaux s'accompagnait d'interrogatoires violents, de pression psychologique et du recours systématique à la torture. Au passage du visiteur, la sonnerie d'un téléphone se déclenche automatiquement, surprend et terrorise, comme elle devait le faire pour les prisonniers attendant leur interrogatoire. Ils étaient placés à l'isolement prolongé dans des cellules minuscules ici reconstituées, forme de torture destinée à briser leur résistance. D'autres étaient déportés et internés en camps de concentration dans les différentes colonies. Le troisième étage, justement, est consacré au colonialisme, aux luttes de libération des peuples et aux guerres coloniales. Il témoigne également de la solidarité de nombreux Portugais envers ces luttes, notamment celle des militaires qui menèrent le coup d'État du 25 avril 1974, un des très rares ayant permis l'instauration de la démocratie et la décolonisation. Une image les montre en armes, dans la rue, entourés d'enfants curieux, absolument pas terrorisés. Le pays a célébré les 50 ans de cette révolution des Œillets au printemps dernier, tandis qu'un panneau couvert de fleurs rouges lui rend hommage, à côté du portrait d'un prisonnier politique, Amável Vitorino, que l'artiste Paulo Andringa a réalisé avec les photos d'identité de centaines d'autres de ses compagnons d'infortune. Le dernier étage, enfin, est consacré aux expositions temporaires. Jusqu'en juin 2025, « POMAR – Ó Liberdade chamei-te » met à l'honneur Júlio Pomar (1926-2018), grand peintre et sculpteur portugais, qui porta le numéro 8998 du registre général des prisonniers de la PIDE après son arrestation en 1947 par la police politique, et qui fut détenu pendant quelques mois à Aljube. Son opposition à la dictature de Salazar lui valut la destruction d'une peinture murale de 100 m² qu'il avait réalisée pour le cinéma Batalha de Porto. L'exposition montre des œuvres « politiques » de 1945, dont le tableau *Resistência*, que la police avait saisi lors d'une descente à la Société nationale des beaux-arts. On y voit également des portraits de ses camarades de prison, mais aussi une toile plus récente, *Guantanamo* (2004), qui évoque le sort des prisonniers de la base américaine du même nom, à Cuba. Une autre facette de Júlio Pomar, celle d'un peintre plus gai et insolent, est présentée dans son atelier-musée de la Rua Vale (lire page précédente).

Au passage du visiteur, la sonnerie d'un téléphone se déclenche automatiquement, surprend et terrorise, comme elle devait le faire pour les prisonniers attendant leur interrogatoire.

Repère

Rua Augusto Rosa, 42. Tél. : +351 21 581 8535.
museudoaljube.pt



5 Museu do Oriente
Plein Est !

Un peu éloigné du centre-ville, posé sur les quais, dans un ancien entrepôt des années 1930 élégamment reconverti, ce musée, ouvert en 2008 sous l'égide de la Fundação Oriente, est un peu plus fréquenté depuis que le Japon et la Corée sont « tendance ». Mais on y croise encore bien peu de monde. Pourtant, il est magnifique. Les Portugais furent les premiers Européens à instaurer une présence durable en Asie (Inde, Sri Lanka, Chine, Macao, Japon et Timor oriental), afin d'entretenir des relations commerciales, mais aussi religieuses et culturelles, scientifiques et techniques, qui ont permis au Vieux Monde d'entrer en contact avec des univers jusqu'alors inconnus. C'est ce voyage et ce « dialogue » entre Occident et Orient que raconte ce musée. On y entre comme dans un temple shintoïste, sous le torii, entre les colonnes et le linteau rouge-vermillon. Puis viennent les salles, plongées dans un noir magnifique, chaque vitrine, chaque artefact étant parfaitement éclairé. L'exposition permanente est divisée en deux collections. La première, « Présence portugaise en Asie », met l'accent sur ce dialogue interculturel à travers une sélection de meubles, bijoux, objets en porcelaine, peintures et textiles. Objets liturgiques indiens de Goa, produits selon les modèles européens, mais en utilisant des techniques et des matières premières locales, textiles, bijoux, meubles, objets en ivoire, coffres magnifiquement marquetés témoignent d'une symbolique partagée par deux cultures.

C'est ce voyage et ce « dialogue » entre Occident et Orient que raconte ce musée. On y entre comme dans un temple shintoïste, sous le torii, entre les colonnes et le linteau rouge-vermillon.

Au Japon, les contacts établis entre les habitants et les premiers visiteurs portugais ont même donné naissance à une manifestation artistique unique, connue sous le nom d'art Namban, dont témoignent quelques splendides paravents des XVI[e] et XVII[e] siècles, des armoires, des casques et des étriers.
À l'inverse, la fascination exercée par les cultures chinoise et japonaise sur les élites portugaises se traduit par d'importantes collections de peintures, de costumes, d'étonnantes tabatières chinoises du XVII[e] siècle, de divines porcelaines produites en Chine au XIX[e] siècle, d'éventails comme autant de miniatures peintes sur la soie déployées entre l'ivoire, la nacre et l'écaille de tortue.

Le calendrier des fêtes

La collection Kwok On, elle, présente les arts du spectacle d'une vaste zone géographique s'étendant de la Turquie au Japon. Elle a été créée par le sinologue français Jacques Pimpaneau à partir d'environ 600 objets qui lui furent offerts en 1971 par Kwok On, un banquier chinois rencontré à Hong Kong. En 1999, la collection fut offerte à la Fundação Oriente qui, depuis, l'a enrichie de 15 000 objets. Costumes religieux, masques shinto japonais, marionnettes d'ombres indonésiennes, instruments de musique, costumes, peintures, estampes et statuettes offrent un aperçu sur les cérémonies et rituels auxquels ils sont liés. Enfin, une exposition temporaire, appelée à se prolonger jusqu'au mois de décembre 2025, explore le thème des « Festivités et rites du Japon », qui scandent l'année au pays du Soleil levant : fêtes et rituels traditionnels à caractère religieux ou purement divertissant, qui trouvent leur origine principalement dans le shintoïsme et l'ancien culte des esprits kami, auquel s'ajoutent les pratiques bouddhistes. Dans une magnifique scénographie qui reconstitue autels et espaces de culte, l'exposition déroule le calendrier des fêtes, du Nouvel An à la parade des pompiers, des rites de purification au culte des morts ou de la fertilité, cette dernière section nous offrant d'ailleurs une belle collection de phallus et de représentations grivoises. Si tout cela creuse l'appétit, le restaurant perché au dernier étage propose une jolie cuisine asiatique et portugaise, avec en prime une belle vue sur les quais et le pont du 25-Avril. ✦

Repère

Doca de Alcantara Norte/Avenida Brasília.
Tél. : +351 21 358 5200. foriente.pt

© Sean Pavone Shutterstock

De vitrine en vitrine délicatement éclairée, ce musée est un magnifique hommage à la poésie telle qu'elle se décline sous toutes les latitudes.

6 Centro Científico e Cultural de Macau

L'esprit d'aventure

Pour prolonger le voyage vers l'Orient, il faut pousser jusqu'à Belém et, une fois dans la Rua da Junqueira, se montrer un brin perspicace, tant la façade ne paie pas de mine. Il serait vraiment dommage de ne pas franchir le portique du « Centre scientifique et culturel de Macao », ce territoire de la côte méridionale de Chine qui, de 1557 à 1999, fut administré par le Portugal, et qui, désormais, se présente comme une région administrative spéciale de la République populaire de Chine. Cette fois, avec son escalier gardé par ses deux statues de « Lions/chiens de Fo » un peu clinquants, l'entrée semble moins imiter un temple que le Macau Palace, le casino flottant de James Bond dans *Skyfall*. Mais ce qui est présenté à l'intérieur vaut nettement plus le déplacement que de vulgaires tables de blackjack ou de roulette. Le musée met l'accent sur les échanges et les rencontres religieuses et culturelles depuis le voyage du *São Gabriel*, le navire-amiral de Vasco de Gama, en 1497-1499, et dont une maquette ouvre le parcours. Des vidéos et des présentations interactives, dont celle de l'intérieur – équipage et cargaison – d'un grand *nau do trato*, ces « navires noirs » (*kurofune*) qui marquèrent tant les Japonais, voisinent avec d'antiques et superbes cartes et manuscrits (les premières relations de voyage de 1502), des gravures ou statuettes en bois peint représentant les européens vus par les autochtones, de magnifiques statuettes en terre cuite de la dynastie Ming (1368-1644), la

plus importante collection de céramiques chinoises du pays, avec de somptueuses décorations sur les assiettes ou sur les vases des « familles » rose ou verte (selon la classification établie par le collectionneur Albert Jacquemart au XIX[e] siècle), des figurines religieuses, chrétiennes, bouddhistes ou taoïstes, mais aussi des porcelaines érotiques et des pipes et objets pour fumeurs d'opium, des coffrets de bois et de nacre… De vitrine en vitrine délicatement éclairée, ce musée est un magnifique hommage à l'esprit d'aventure, à la minutie, à la poésie telle qu'elle se décline sous toutes les latitudes. ✦

Repère

Rua da Junqueira, 30. Tél. : +351 21 361 7570.
cccm.gov.pt.

Museu da Marioneta

7 Théâtre animé

Comme disaient Guignol et la plaisante sagesse lyonnaise : *« Tout le monde peuvent pas être de Lyon, il en faut ben d'un peu partout »*. Ceux qui, avant de venir à Lisbonne, n'ont pas eu la chance de visiter le très attrayant Musée des arts de la marionnette, sis dans le Vieux Lyon, ceux-là, donc, peuvent toujours pousser la porte du Convento das Bernardas. Fondé en 1653 par l'ordre des Bernardines, ce couvent hébergea d'abord des religieuses, puis de nombreux autres occupants, avant d'accueillir les marionnettes créées à partir de la collection de la compagnie portugaise São Lourenço. À l'origine, l'idée était de faire connaître et maintenir une tradition de théâtre (et d'opéra) de marionnettes dont le Portugal est friand depuis au moins le XVIII[e] siècle, époque où de nombreuses compagnies sillonnaient le pays pour adapter des pièces du théâtre comique. Outre cette collection de personnages portugais traditionnels, la plus importante du pays, le musée s'est enrichi – et continue de le faire – en s'ouvrant au monde entier. Figures activées par des fils, par les mains (dans les marionnettes à gaine), par les tiges des silhouettes découpées du théâtre d'ombres ou par les perches cachées sous la surface de l'eau (pour les marionnettes vietnamiennes), tous les genres et tous les pays sont représentés : Java, Bali, Sri Lanka, Birmanie, Thaïlande, Inde, Vietnam, Chine, Turquie, mais aussi Brésil ou Afrique… Les figurines animées les plus diverses – en papier mâché, en tissus, en bois –, parfois magnifiquement ouvragées, côtoient les marionnettes européennes du petit théâtre italien, des marionnettes d'opéra siciliennes ou de grandes poupées costumées venues d'Espagne. Le lieu présente également une grande collection de masques du monde, surtout d'Afrique et d'Asie, éléments complémentaires de la tradition théâtrale. Le Museu da Marioneta se présente également comme un parcours historique. On découvre ainsi qu'au fil des siècles, ce genre fut d'abord animé par des intentions religieuses, puis qu'il devint un art profane lorsque le concile de Trente (1542-1545) interdit les représentations dans les églises, une pratique courante depuis le XIII[e] siècle. À partir de la fin du XVIII[e] siècle et tout au long du XIX[e] siècle, les spectacles de rue furent aussi une manière de provoquer ou de véhiculer une satire politique. Le Guignol lyonnais et libertaire est bien présent à Lisbonne, aux côtés de Gnafron, Madelon et le Gendarme. On y croise aussi Punch, la plus célèbre marionnette anglaise, ou Dom Roberto, le Portugais hâbleur, moqueur et ami du peuple. L'exposition est complétée par des maquettes de scène, différents types de castelets, des parures, diverses machineries scéniques. Jusqu'au décor et aux personnages d'un petit film qu'il est possible d'animer. De quoi occuper longuement les enfants, un jour de pluie sur la ville atlantique. ✦

Repère

Rua da Esperança, 146. Tél. : +351 21 394 2810.
museudamarioneta.pt

8 La crèche de la Basilica da Estrela

Un monde en miniature

En vignette. La sépulture de la reine Marie Ire du Portugal (1734-1816).

C'est tous les jours Noël dans la Basilica da Estrela, qui abrite l'une des plus grandes crèches du monde. Mais pour la découvrir, il faut se glisser par un passage niché dans le bras droit du transept de la basilique, derrière la sépulture de la reine Marie Ire du Portugal (1734-1816), dite « la Pieuse » au Portugal et « la Folle » au Brésil. C'est à elle qu'on doit l'édifice en question. En 1760, après le mariage qu'on lui imposa avec son oncle plus vieux de dix-sept ans, le prince Pierre de Bragance (le futur Pierre III de Portugal), elle fit le vœu de faire construire cette majestueuse église de marbre polychrome, si Dieu lui donnait un mâle héritier du trône. De mauvaises langues historiennes ajoutent que, redoutant les conséquences d'une union pour le moins consanguine, la très pieuse souveraine avait demandé un fils viable et sain. Ce qui fut fait un an après, avec la venue au monde du prince José. Marie, devenue reine en 1777, fit construire la basilique. Mais Dieu, que l'on dit miséricordieux, rappela son fils à lui en 1788, deux ans avant la fin des travaux… Entre-temps, en 1781, la souveraine avait confié à Joaquim Machado de Castro, l'un des plus importants sculpteurs portugais de la fin du XVIIIe siècle (il est l'auteur de la statue équestre de José I, père de la reine, qui trône sur la Praça do Comércio), la tâche de concevoir et de réaliser une crèche pour les carmélites déchaussées, qui occupaient le couvent d'à côté. La reine perpétuait ainsi une tradition portugaise qui, du XVIe au XIXe siècle, fit de la *presépio de Natal* (la « crèche de Noël ») un art à part entière aux yeux des rois et des nobles. Comme ailleurs dans le pays, la crèche était dissimulée aux yeux des curieux pendant onze mois de l'année, et n'était exposée dans la basilique que pour l'avent, le mois qui précède la naissance de Jésus. Dans une salle attenante à l'église, la crèche est contenue dans une armoire ornementée et vitrée sur trois côtés : quatre mètres de haut, cinq de large et trois de profondeur pour un spectacle foisonnant.

Un monde fou

Joaquim Machado de Castro et ses assistants durent œuvrer cinq ans pour exécuter la commande. Avec 480 figurines en terre cuite, incluses dans un décor de pâte et de bois, c'est l'une des plus grandes crèches existantes au monde, la première au Portugal à intégrer l'Adoration des mages et la seule où est représenté le massacre des Innocents. Car, pour être tout aussi foisonnante qu'une crèche napolitaine, la crèche baroque de la Basilica da Estrela s'inspire d'abord des images bibliques, moins de la ville et des scènes de rue. Dans l'armoire vitrée qui la contient, c'est du Cecil B. DeMille ou du Ridley Scott : autour de l'Enfant Jésus entouré de la Vierge Marie, de Joseph et d'un agneau couché au pied du berceau, dans la grotte encadrée par trois colonnes corinthiennes et un tympan en ruine, se pressent les bergers offrant fromage, lait, œufs, et fruits. Les mages sont là, eux aussi, Melchior offrant de l'or, Balthasar de la myrrhe et Gaspard de l'encens. Mais ils sont également représentés, en plus petits, chevauchant dans la montagne au-dessus de la grotte, arrivant à Jérusalem avec le roi Hérode sur son éléphant qui, après avoir appris la naissance de celui qu'ils appelaient le roi des Juifs, ordonna de tuer tous les garçons de la région de Bethléem âgés de moins de 2 ans. Le fameux massacre des Innocents est représenté en haut à droite, avec une cohorte de femmes éplorées ou folles de douleur, figées dans des attitudes particulièrement expressives. Il y a beaucoup de monde dans l'armoire vitrée, qui grouille de musiciens, de soldats, de chasseurs, de lavandières, de joueurs de cartes, autant de scènes quotidiennes et de costumes populaires du Portugal de l'époque, en plus de chevaux, du bœuf et de l'âne traditionnels, sans parler d'une flopée d'animaux domestiques ou d'oiseaux sauvages. Avec, de surcroît, au-dessus de la grotte et dans le ciel de la crèche, une armée d'anges et de *puppi* allongés et enveloppés dans les nuages. Cela fait près de deux cent quarante ans que ce spectacle miniature, grandiose et grandiloquent, fascine des générations de croyants qui, comme les autres, sont restés de grands enfants. ✦

Repère

Praça da Estrela. Tél. : +351 21 396 0915

© Agencja Fotograficzna Caro Arterra Stock Photo

9 Abbaye souterraine du Palácio Foz

Un univers parallèle

Pour l'heure fermé au public en raison de travaux, le Palácio Foz dresse sa façade rose sur la Praça dos Restauradores. Juste à côté, le beau cinéma Art déco que Wim Wenders filma pour *Jusqu'au bout du monde* (1991) s'est mué en boutique de prêt-à-porter et logements de luxe. Le palais Foz, d'abord connu sous le nom de palais Castelo Melhor (un marquis l'avait vendu à un autre en 1889), fut conçu et construit au XIX[e] siècle. Revendu à un comte, cette fois (le comte de Sucena), il connut bien des affectations. Ses dépendances furent louées à des orfèvres, tailleurs, photographes ou couturiers, accueillirent un gymnase, le Club Maxim's et ses revues, le Cinéma Central, la Pastelaria Foz… Sous la dictature de Salazar, il fut occupé par le secrétariat de la Propagande nationale, puis, après le 25 avril, par l'Institut de communication sociale. Actuellement, il héberge le secrétariat général de la présidence du Conseil des ministres. Escalier noble de style Louis XIV, salon baroque couvert de dorures et de miroirs, salles de style italien, avec colonnades et moulures au plafond, séduisent les visiteurs qui y ont accès. Mais le lieu le plus secret, c'est A Abadia (« L'Abbaye »), un ancien restaurant aménagé en sous-sol, dans ce qui avait été les écuries du palais. L'exubérance du décor de ce *« restaurante de luxo »*, inauguré en 1916, fit la fierté de la ville. Drôle d'abbaye, en fait, puisque plusieurs loges de francs-maçons s'y réunissaient. Celle des notables, qui appartenaient au Rite écossais ancien et accepté (REAA) ; ou la plus fantaisiste « société secrète » des Makavenkos, fondée par un grand commerçant en 1849 et dont le nom était supposé être celui d'un peuple d'origine asiatique ayant vécu sur la péninsule ibérique avant la disparition de l'Atlantide… Elle réunissait des entrepreneurs, des médecins, des politiciens, des militaires ou des artistes, le temps d'agapes plutôt délurées, suivies de nuits de fête avec musique et danseuses nues, ce qui n'empêchait pas ce beau monde de comploter sur la fin de la monarchie et l'avènement de la république.

Une copie maniériste

Le lieu, qui évoque quelque crypte, est un très exotique mélange de styles néo-gothique et néo-manuélin, le tout teinté d'Art nouveau caractéristique de la Belle Époque. Avec ses arches, ses colonnades et ses chapiteaux, c'est une copie maniériste d'un traditionnel lieu de culte. Il se composait de trois parties : le « cloître », qui faisait office de *taverna vínica* (« taverne à vin »), comme l'indiquent une enseigne en fer forgé et un décor de grappes de raisin ; le « réfectoire », inspiré des cloîtres romans cisterciens, même si, ici, les chapiteaux des colonnes portent des bas-reliefs évoquant des fables de La Fontaine (dont *Le Renard et les Raisins*) ; puis, en surplomb, le « chœur », au balcon décoré, et les « cellules », petites dépendances sans doute dévolues à quelques rendez-vous galants. La décoration est un délire de symboles ésotériques, maçonniques ou kabbalistiques : grappes de raisin, colombes, gouvernails à l'effigie des navigateurs portugais Pedro Álvares Cabral et Vasco de Gama, hirondelles et colombes, femme-dragon, têtes d'éléphants sur un encorbellement de cloître, soutenues par un personnage coiffé d'un bonnet phrygien (le Grand Architecte), près d'une fontaine (celle de la Sagesse) et d'un puits dont on dit qu'il conduirait aux souterrains de Lisbonne. En prime, 24 busts à l'effigie de francs-maçons hommes et femmes, dont certains arborent les joyaux distinctifs de leur grade. Toutes ces excentricités sont difficilement accessibles au public et ne sont malheureusement visibles que sur rendez-vous. ✦

Repère

Praça dos Restauradores, 13.
Tél. : +351 21 322 1215 ou +351 21 322 1362.

©sg.pcm: José Manuel Costa Alves

©sg.pcm: José Manuel Costa Alves

©sg.pcm: José Manuel Costa Alves

A RÁDIO QUE NOS LIGA*

*LA RADIO QUI NOUS UNIT

PARIS 98.6 FM

dab+ PARIS LILLE LYON STRASBOURG

WWW.RADIOALFA.NET

Vilas operárias

La part ouvrière

C'est un aspect un brin méconnu de Lisbonne. Au tournant des XIX^e^ et XX^e^ siècles, pour faire face à la crise du logement qui frappait alors la capitale portugaise, quelques industriels animés d'intentions plus ou moins philanthropiques firent construire des ensembles d'habitations destinés à leurs ouvriers. Ces *vilas operárias* constituent aujourd'hui une curiosité pour les touristes, ainsi qu'une opportunité de logement pour de nombreux Lisboètes désireux de résider en centre-ville.

Ils surprennent le passant au détour d'une rue ou d'un escalier, à l'arrière d'une façade couverte d'azulejos ou à l'abri d'un portail qui en empêche l'accès.

Des ensembles de logements organisés autour d'une cour ou d'une rue, des pas de porte et des fenêtres répétées à l'identique, entre les piliers de métal d'une étroite galerie qui dessert l'étage supérieur. Loin du baroque ou du néo-classique des rues bourgeoises, mais loin aussi des ruelles désordonnées des antiques quartiers populaires comme l'Alfama, c'est une architecture rationnelle qui suggère immédiatement le XIX^e^ siècle philanthropique et hygiéniste. Apparus au tournant des XIX^e^ et XX^e^ siècles, ces *vilas operárias*, villages ou quartiers ouvriers qui n'en furent pas tous, ont marqué l'architecture de Lisbonne. En 1979, la municipalité dénombrait encore 350 structures de la sorte, et, depuis les années 1990, elle les considère comme un patrimoine de valeur qu'il faut préserver.

Ceux qui restent sont un témoignage historique que la capitale portugaise redécouvre depuis quelques années. Certains sont devenus des nids de locations touristiques, d'autres conservent une vocation plus sociale et retrouvent un attrait, avec la pénurie de logements qui frappe Lisbonne, crise qui rappelle d'ailleurs les raisons de leur apparition.

Les effets de l'exode rural

Durant la seconde moitié du XIX^e^ et le début du XX^e^ siècle, le Portugal connut une forte augmentation de sa population urbaine, en corrélation directe avec le déclin démographique des campagnes. Les réformes libérales qui suivirent le coup d'État de 1851 – une période qui allait prendre le nom de « Régénération », cher aux francs-maçons qui inspirèrent le mouvement – entraînèrent des transformations dans l'agriculture, lesquelles favorisèrent l'exode rural, l'essor de l'industrie et des infrastructures ferroviaires. L'amélioration des transports accentua le mouvement d'émigration vers les villes et la capitale en particulier. L'explosion démographique se traduisit par l'occupation plus ou moins sauvage d'anciens palais abandonnés par une noblesse sans ressources, de couvents et autres domaines religieux désertés avec l'extinction des ordres religieux et la nationalisation des biens de l'Église. Les occupants ajoutèrent de nouveaux étages, colonisèrent les greniers, les mansardes et les caves. Vite insalubres, ces complexes d'habitations informelles, appelés *patios*, favorisèrent des épidémies touchant surtout les enfants et les plus jeunes. Le taux de mortalité élevé chez les ouvriers, allié à l'incapacité de l'État à intervenir, poussèrent alors quelques promoteurs et industriels réformateurs sociaux et hygiénistes à défendre l'idée de logements bon marché et plus sains. Un peu partout en périphérie du centre, on vit éclore ces cités. Les appartements, d'une ou deux pièces, étaient minuscules et dépourvus d'eau courante, mais les conditions de vie étaient meilleures que dans les *patios*. Quant aux patrons, ils récupéraient une partie du salaire des occupants en guise de loyer.

La grande famille

Gonçalo Antunes, un chercheur qui a travaillé sur l'histoire de ces *vilas* (« villages »), estime qu'il y eut jusqu'à 416 cités ouvrières dans la ville entre le XIX^e^ et le XX^e^ siècle. Ce qui, pour les patrons, avait aussi l'avantage de fixer leur main-d'œuvre et de contrôler plus facilement un prolétariat si actif et radical que Marx lui-même pensait que la véritable révolution allait avoir lieu au Portugal. D'où ces logements en retrait de la rue, organisés autour d'une cour ou d'une allée partagée par

la « grande famille » de l'entreprise. Mais ces regroupements favorisaient aussi les associations de secours mutuel, ainsi que les activités sociales et politiques. Et ce n'est pas un hasard si, en 1930, quatre ans après l'instauration de l'Estado Novo, les règlements municipaux interdirent leur construction. La dictature leur préféra un programme de logements abordables pour des familles uniques, avec maisonnettes et jardins individuels. Entre-temps, certains « villages » plus importants s'étaient enrichis d'installations sanitaires, d'une infirmerie, d'une épicerie ou d'une école primaire. Ce fut le cas de la **Vila Cândida**, dans le quartier de Penha da França, un ensemble de 140 appartements répartis dans 35 bâtiments de deux étages, que fit construire le philanthrope Cândido Sotto Mayor en 1912.

Après avoir commencé à travailler à l'âge de 13 ans comme vendeur, Sotto Mayor était parti pour le Brésil, où il avait fait fortune dans la banque. De retour à Lisbonne, il donna le prénom de sa fille à la cité ouvrière, qui fut la plus vaste de la ville. Sa descendante l'a cédé à ses habitants après la révolution de 1974. Toujours occupé, avec ses rues et ses placettes qu'étouffent les voitures des résidents, l'ensemble n'est plus qu'un lotissement assez ordinaire.

Tel un village espagnol

Quatre ans avant la Vila Cândida, une autre cité avait vu le jour dans le quartier de Graça, entre la rue du même nom et celle de Senhora da Monte. L'**Estrella de Ouro** (l'« Étoile d'Or », mais avec deux l, comme en espagnol) était un véritable petit quartier conçu à la demande d'Agapito Serra Fernandes, un Galicien qui avait réussi comme confiseur et fabricant de biscuits (qu'il vendait à l'armée). La cité comprenait 120 logements à loyer modéré, ainsi qu'une école pour les enfants. L'ensemble est toujours là, sis le long de ruelles pavées qui ressemblent à celles d'un village espagnol, ses façades continues de maisons simples, d'autres à deux étages où courent les balcons en fer forgé. Le « patron » vivait au même endroit, mais derrière les murs d'une propriété suffisamment grande pour héberger sa vaste résidence, une chapelle privée, un lac et un jardin, désormais ceux d'une maison de retraite. La Villa Rosalina portait le prénom de sa fille, et chacune des rues de la cité en forme de U était baptisée de celui d'une femme de sa famille : Josefa, Maria,

Ci-dessous. La Vila Cândida, dans le quartier de Penha da França. Voulue par le philanthrope Cândido Sotto Mayor en 1912, elle fut la plus grande cité ouvrière de Lisbonne.

L'Estrella de Ourou, véritable petit quartier conçu à la demande d'Agapito Serra Fernandes, un Galicien ayant réussi comme confiseur et fabricant de biscuits.

Virgínia et Rosalina. Sur les trottoirs, les motifs pavés de la *calçada* forment une succession d'étoiles à cinq branches. On les retrouve au fronton d'un bâtiment un peu martial, mais aussi, dans la rue voisine, au sommet de la devanture du Royal, le premier cinéma sonorisé du pays qu'il avait offert au quartier en 1930 – désormais occupé par un supermarché. Non que le riche Galicien eût été un tenant de l'Internationale socialiste et de l'union des prolétaires… À l'entrée de la cité, un ensemble d'azulejos polychromes figurant deux anges qui encadrent l'astre doré laisse deviner d'autres convictions. Agapito Serra Fernandes était franc-maçon. Il appartenait *« probablement à la loge "Estrella del Noroeste" (Étoile du Nord-ouest) »*, révèle ainsi Vitor Manuel Adrião dans son *Lisbonne insolite et secrète*.

Une certaine hiérarchie

Non loin d'ici, toujours dans le quartier de Graça, se trouve la plus pimpante des « rues ouvrières » encore debout, celle que préfèrent les guides touristiques et les nouveaux bobos. Il est vrai qu'elle est considérée comme la plus intéressante du point de vue architectural. Elle se trouve derrière un immeuble de quatre étages donnant directement sur la rue. Au-dessus du porche, un panneau d'azulejos polychromes de style Art nouveau indique son nom : **Villa Bertha**. Une fois encore, c'est le prénom d'une femme de la famille, la seule fille parmi les cinq enfants du propriétaire-bâtisseur. Fils d'émigrés portugais au Brésil et menuisier de profession, Joaquim Francisco Tojal était revenu s'installer à Lisbonne à la fin du XIX^{e} siècle, où il avait fondé une entreprise de construction qui avait très vite prospéré. Achevée dans les premières années du XX^{e} siècle, la Villa Bertha, rangée le long d'une ruelle pavée, présente deux lignes de façades jaune pâle, où se devine une certaine hiérarchie sociale. Côté ouest, les maisons de trois étages, coiffées d'un pigeonnier, sont séparées par un jardinet et flanquées de terrasses en fer forgé que soutiennent de fins piliers. En face, les habitations donnent directement sur la rue, ne disposant que de balcons étroits. En fait, cet ensemble, construit entre 1902 et 1908, n'est pas à proprement parler un « village ouvrier », mais plutôt le havre d'une petite bourgeoisie. Il fut conçu pour accueillir les membres de la famille et les amis de Joaquim Francisco Tojal qui travaillaient dans son entreprise. Il y logeait aussi les contremaîtres, en face. L'exception concernait les logements en sous-sol qui, eux, étaient destinés à ses ouvriers, menuisiers, plombiers, maçons, charpentiers. À l'origine, la cité était fermée par des portes à un bout et l'autre de la ruelle, ce qui lui donnait un caractère privé clairement assumé. Un gardien et un jardinier étaient au service du « village ». Si quelques descendants de la famille habitent toujours le chalet qui diffère des autres, au début de la ruelle, la population de la cité a changé. Elle se compose désormais de membres de la classe moyenne et d'étrangers, résidents ou touristes. Grâce à une association de riverains soutenue financièrement par la mairie, la Vila Berta a été restaurée et, chaque année, la fête de ce minuscule quartier est l'une des plus populaires de Lisbonne.

Une autre classe

Ces cités, qui n'étaient pas destinées à la classe ouvrière la plus pauvre, dénotaient par une plus grande richesse décorative et un niveau de confort plus important. Ainsi, la **Villa Luz Pereira** construite au début du XX^{e} siècle dans le quartier de Mouraria, était, dit-on, réservée à la petite bourgeoisie. António Augusto da Luz Pereira fit construire deux ailes avant de les joindre pour créer de nouveaux logements (36 en tout) et de faire

Ci-dessus. La Villa Bertha n'était pas à proprement parler un « village ouvrier », mais une résidence destinée aux proches de l'entrepreneur Joaquim Francisco Tojal.

Ci-dessous. La Villa Luz Pereira, plutôt réservée à la petite bourgeoisie.

Ci-dessus. La Vila Sousa, un ancien palais dévasté par le tremblement de terre de 1755, puis refondu en appartements à louer.

peindre son nom au frontispice. Un peu cachée derrière sa grille, elle surprend par sa façade éclectique, avec son avant-toit en bois, ses lucarnes et ses fenêtres en arc soulignées de briques qui tranchent sur le jaune des murs, les fins balcons du dernier étage mansardé, que l'on atteint par des escaliers intérieurs, autour d'une longue cour en U. Hélas, ladite cour est étouffée par les voitures des occupants. Les propriétaires sont des avocats, mais les locataires semblent désormais plutôt modestes – on peut même voir du linge sécher au balcon. Une dame qui vit ici depuis des décennies explique que les loyers varient en fonction de l'ancienneté des résidents, de 300 à 700 euros mensuels pour un trois-pièces plus cuisine.

Un nouvel attrait

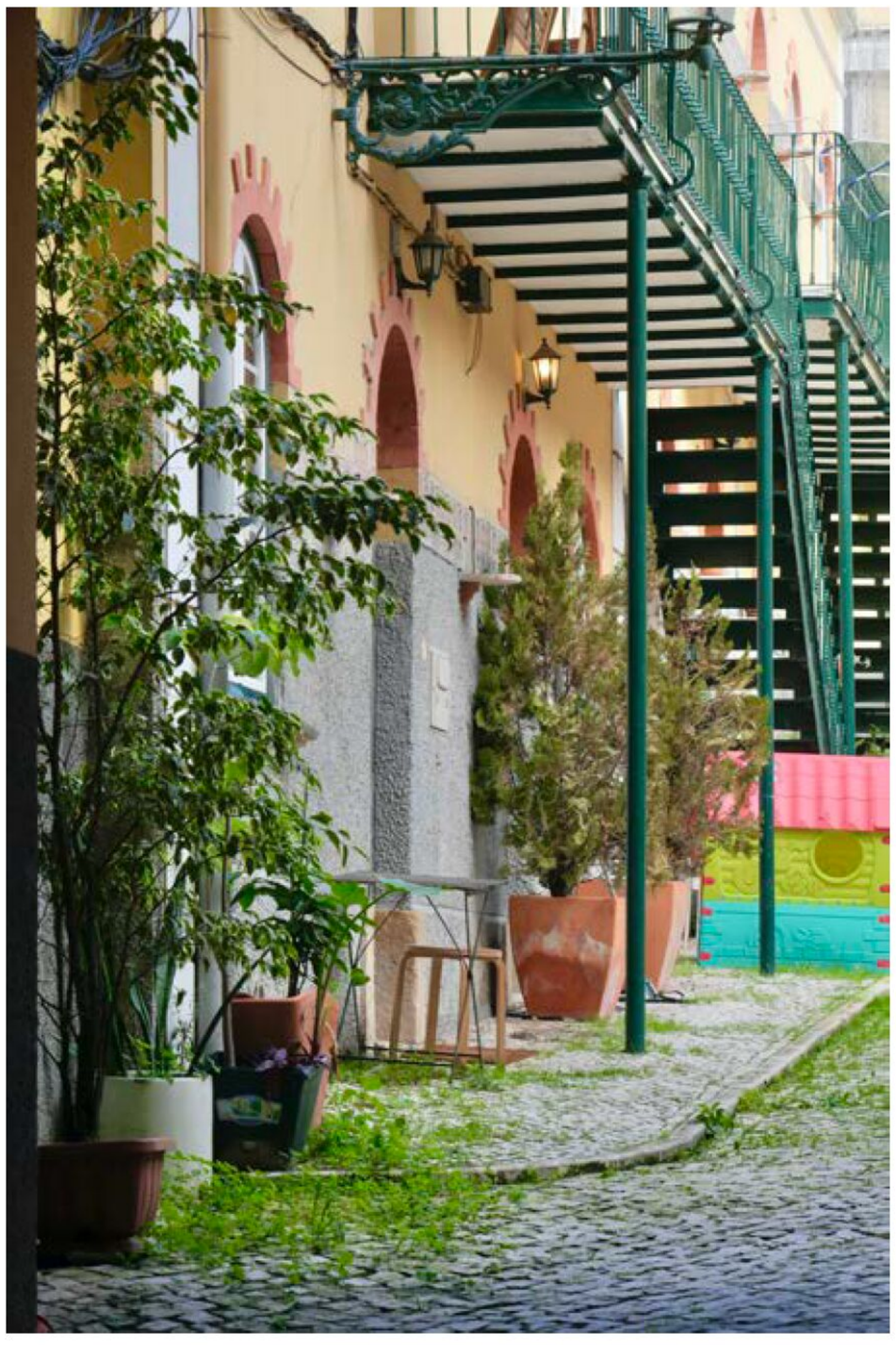
Lisbonne connaît une crise du logement aiguë, due à son succès en tant que destination touristique, à son attrait auprès des étrangers séduits notamment par le « Golden Visa » exonérant de fiscalité les investisseurs qui se jettent sur l'immobilier sans forcément occuper leurs résidences. Se loger en ville est de plus en plus difficile et onéreux. D'où le succès de ces « villages ouvriers » souvent tombés en décrépitude. Afin de proposer des locations abordables aux plus jeunes, la municipalité incite les privés à les réhabiliter, à remodeler les appartements, à installer des salles de bains, bref, à garantir des conditions de confort acceptables, tout en préservant l'image caractéristique de ces ensembles. Dès 2001, un prix a salué le travail de l'architecte Luiz de Magalhães pour le projet de réhabilitation de la **Vila Gomes**, un petit ensemble construit entre 1901 et 1908, composé d'une seule bande de bâtiments de deux étages, bordée d'une étroite cour plantée d'un oranger sur laquelle ouvrent directement les appartements du rez-de-chaussée. Un escalier et une fine galerie de fer permettent d'accéder à ceux des étages. Volets roulants aux fenêtres, boiseries et ferronneries rafraîchies… cette minuscule cité est comme un souvenir charmant, mais incongru, parmi d'autres immeubles à l'esthétique très ordinaire.

Chance ou privilège

Si la mairie de Lisbonne a annoncé la réhabilitation de plusieurs de ces cités, obtenir un appartement dans l'une de celles établies en centre-ville relève désormais de la chance, pour ne pas dire du privilège. Jordan Alves, un journaliste-pigiste et correspondant d'une télévision brésilienne, est tout heureux d'avoir décroché un appartement dans la **Vila Mendonça**, à Arroios : *« Une cuisine, une salle de bains, une chambre, 35 m² pour 900 euros par mois. Mais bon, c'est une question d'emplacement »*, se console-t-il. À ce prix-là, il n'y a plus beaucoup d'ouvriers dans la petite cité aux murs orange et vert, abritée derrière son portail bouclé par un interphone : *« De jeunes couples avec enfant, des ingénieurs, des journalistes, quelques propriétaires qui vivent ici et ont aménagé deux appartements joints »*, énumère le jeune homme en détaillant le lotissement suranné, mais coloré, vantant les *« relations de bon voisinage dans cet ensemble privé où tout le monde se connaît »*.
Ce ne doit pas être le cas dans la **Vila Rosario**. L'ensemble, situé dans le quartier de Penha da França, respire le neuf. Depuis 2018, derrière le portail en fer forgé qui n'est rigoureusement pas d'époque, tout a été récuré, restauré, couvert d'une faïence blanche qui donne un air de clinique aux 40 appartements dotés de patios, de terrasses et de fenêtres avec vue sur la ville. L'ancienne cité ouvrière est devenue condominium de luxe et de locations saisonnières. *« Feel like home »*, souhaite un autocollant aux touristes de passage…

Le prix à payer

Au cours de leur visite de la ville, de nombreux visiteurs prennent en photo le grand immeuble isocèle du XIXe siècle qui dresse ses murs couverts d'azulejos turquoise et ses innombrables fenêtres à deux pas du jardin-belvédère de São Pedro de Alcântara. L'entrée en arche porte l'inscription **Vila Sousa**, avec, dessous, « João Luiz de Sousa », le nom du propriétaire écrit en blanc sur fond vert, ainsi qu'une date : « 1890 ». Il faut passer sous le premier bâtiment par un couloir voûté pour déboucher dans une vaste cour pavée, presque une place, avec son lampadaire d'époque planté au milieu, bordée de façades bien moins pimpantes que celle donnant sur la rue. Nombre de guides classent cet ensemble parmi les *vilas operárias*. Ce qui semble un peu abusif, aux yeux de Sebastião, un architecte qui vit justement dans l'immeuble et qui reprend ce qu'en disait son collègue Nuno Portas, grand architecte et urbaniste : *« L'édifice date de bien avant la construction de ces cités ouvrières par la bourgeoisie industrielle et franc maçonne. En fait, c'est un ancien palais qui fut dévasté par le tremblement de terre de 1755 »*.
Reconstruit, il fut incendié et racheté en 1880 par deux frères, Francisco et Guilherme Tomaz da Costa : *« Ce sont eux qui en ont fait des appartements à louer, avant de vendre le tout à la famille Sousa, originaire de Goa, laquelle possède près de 95 bâtiments à Lisbonne. »* Sur la rue, le premier étage « noble » aligne les baies vitrées et les balcons en fonte de ses grands appartements. La porte voûtée était celle par laquelle passaient les calèches. Derrière, dans la cour, des logements plus modestes, mais de dimensions variables se succèdent sur cinq étages. Tereza, une jeune femme tchèque, vit ici depuis dix ans avec ses deux enfants. Quand elle s'est séparée de son conjoint, elle a eu la chance de pouvoir rester, tout en changeant de logement, grâce à ses relations dans la cité. Elle relativise le mythe qui veut que ses logements nourrissent une sociabilité plus importante entre voisins. Mais elle s'y sent bien et multiplie les emplois pour assurer le loyer mensuel du trois-pièces (750 euros). Le prix à payer pour vivre au cœur de la ville, dans un morceau de son histoire. ✦



Ci-dessus, et à gauche. La Vila Mendonça, à Arroios, ancienne cité ouvrière désormais prisée par la classe moyenne.
Ci-contre. La Vila Rosario, dans le quartier de Penha.

LE CARNET

Nos meilleures adresses

Photos Pierre SORGUE (sauf mention)

Pastelarias

CONFEITARIA NACIONAL

Voici l'endroit idéal pour commencer la journée avec un *café bica* (légèrement plus allongé qu'un expresso) et un *pastel de nata* (une délicieuse crème aux œufs sertie dans une tartelette feuilletée). Fondée en 1829, l'une des plus vieilles pâtisseries de la ville conserve aussi la recette du fondateur, Balthazar Castanheiro, vantée comme l'une des plus anciennes et traditionnelles de Lisbonne. Sous les plafonds de stuc et les miroirs d'un décor qui a peu changé depuis l'ouverture, la maison propose aussi d'excellents gâteaux secs, ainsi que le *bolo rei*, la brioche des rois aux fruits confits, dont le fondateur avait rapporté la recette de France.

• Praça da Figueira, 188. Tél. : +351 21 342 4470. confeitarianacional.com

PASTELARIA ALCOA

« Mestres em doces conventuais » (« Maîtres en confiseries conventuelles »), proclame cette pâtisserie spécialisée depuis 1957 dans la fabrication de ces friandises qu'avaient imaginées les moines cisterciens qui habitaient la région d'Alcobaça. La tradition a beau être séculaire, la boutique, dont la devanture est ornée d'azulejos signés de l'artiste Querubim Lapa, est très moderniste, avec son décor de bois clair, bel écrin pour une profusion de pâtisseries à base de jaunes d'œufs, dont plusieurs furent primées lors de concours gourmands.

• Rua Garret, 37-39. Tél. : +351 21 136 7183. pastelaria-alcoa.com

Sortir, boire un verre

PENSÃO AMOR

C'est l'un des bars très agréables de Lisbonne. Pour ceux qui aiment la nuit, les cocktails maison et la fête. Pour ceux aussi qui aiment le silence confortable des après-midi, quand le lieu est presque désert, et que le calme baigne ce décor de bonbonnière. L'ancien lupanar de Cais do Sodré, le quartier qui fut celui des marins, cultive l'esprit des lieux, entre tentures de velours et vieilles photos assez peu #MeToo. L'ambiance est feutrée, l'accueil simple et chaleureux, on pourrait imaginer Nick Cave et les Bad Seeds donner un concert intime dans la pièce où passe un vieux film des années 1970 en journée, des concerts ou des spectacles burlesques le soir. Depuis peu, le concept se décline dans un petit hôtel (Madam's Lodge) aux chambres joliment décorées et à l'esprit coquin. Finalement, le seul défaut de l'établissement est d'être situé au-dessus de « Pink Street », la rue peinte en rose et couverte de parapluies, prétendument pop et plutôt surfaite.

• Rua do Alecrim, 19. Tél. : +351 21 314 3399. pensaoamor.com

COLLECT

Une boutique de CD et de vinyles, une radio, un bar à cocktails et une cantine à burgers ou à brunch. Tel est le « tout en un » proposé par deux célèbres DJ de la scène locale, Mariana Barosa (DJ Mary B) et, surtout, João Maria Girão (DJ João Maria). De la musique lounge au rez-de-chaussée, de l'électro et des DJ set à l'étage, l'endroit est sympathique, et les burgers honorables.

• Rua Nova do Carvalho, 60. Tél. : +351 913 808 371. facebook.com/collect.pt

© DR

MAJONG

Ce bar, que l'on dit l'un des plus vieux du Bairro alto, regarde du côté de l'Asie pour la décoration, minimaliste, mais originale, avec d'étranges lustres, lanternes chinoises aux airs de salade. L'ambiance, délicieuse, un choix de musique éclectique, aussi séduisant que celui des cocktails, de la bière et du vin pour accompagner les tapas ou les tacos, en font un lieu très couru par les célébrités locales.

• Rua da Atalaia, 3. Tél. : +351 213 421 039. instagram.com/barmajong

© DR

GALERIA ZÉ DOS BOIS

Dans une ancienne demeure qui fut la résidence d'une baronne, mais aussi – brièvement –, celle de l'écrivain Almeida Garrett (1799-1854) et qui abrita une sorte de « salon » littéraire et musical, l'association culturelle Zé dos Bois tient librairie, salle d'expositions, de performances et de concerts pour des artistes en résidence, bar et musique dans les pièces supérieures, le tout dans un esprit très « Berlin alternatif »... la terrasse pour les beaux jours en plus.

• Rua da Barroca, 59. Tél. : +351 21 343 0205. zedosbois.org

BOTECO DA DRI

Situé sur les quais de Cais do Sodré, dans une allée tournée vers le fleuve et dont les murs sont couverts de belles fresques exotiques, le *« plus carioca des bars de Lisbonne »* est un endroit agréable, très fréquenté aux beaux jours. L'accueil y est très sympathique, la caïpirinha tout à fait recommandable, la *feijoada* respectable et à prix abordables, tandis que l'orchestre égrène des airs de samba et de bossa nova avec entrain. Sur la rive d'en face, le Christ Roi, cousin de celui de Rio de Janeiro, écarte les bras en signe d'approbation.

• Cais Gás, 19, Cais do Sodré. Tél. : +351 926 682 323. facebook.com/botecodadri

Saveurs du monde lusophone

CANTINHO DO AZIZ

Une cuisinière mozambicaine, des serveuses du Pendjab et une cuisine populaire, qui met en valeur les saveurs de l'Afrique lusophone et de Goa. Un menu où voisinent du poulet piri-piri ou *muamba*, de la sauce aux arachides, au curry ou à la noix de coco pour le cabri ou les gambas, une mousse de mangue ou de maracuja particulièrement rafraîchissante... Cachées dans une ruelle de la Mouraria, cette modeste cantine et sa terrasse offrent un agréable voyage gustatif.

Autour de 30 euros à la carte.

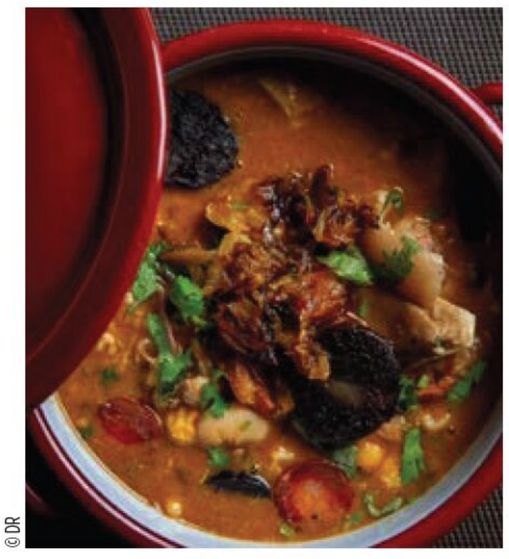
• Rua de Sao Lourenço, 5. Tél. : +351 21 887 6472. cantinhodoaziz.com

TENTAÇÕES DE GOA

Un petit restaurant discret et coloré, niché dans une ruelle en haut du Largo de São Domingos, dans le quartier de la Mouraria. Le mari est originaire de Goa ; la dame, Maria dos Anjos, est portugaise, mais elle a vécu en Inde et c'est elle qui officie en cuisine. À la carte, des samossas et des acras, ainsi qu'un vaste choix d'excellents currys (crabe ou crevettes, surtout). Un vin blanc portugais, un dessert à la mangue ou une douceur coco, des plats végétariens pour ceux qui le souhaitent... c'est simple, mais les tentations de Goa ne déçoivent pas.

Autour de 30 euros à la carte.

• Rua Sao Pedro Mártir, 23. Tél. : +351 21 887 5824. facebook.com/TentacoesDeGoa



© DR

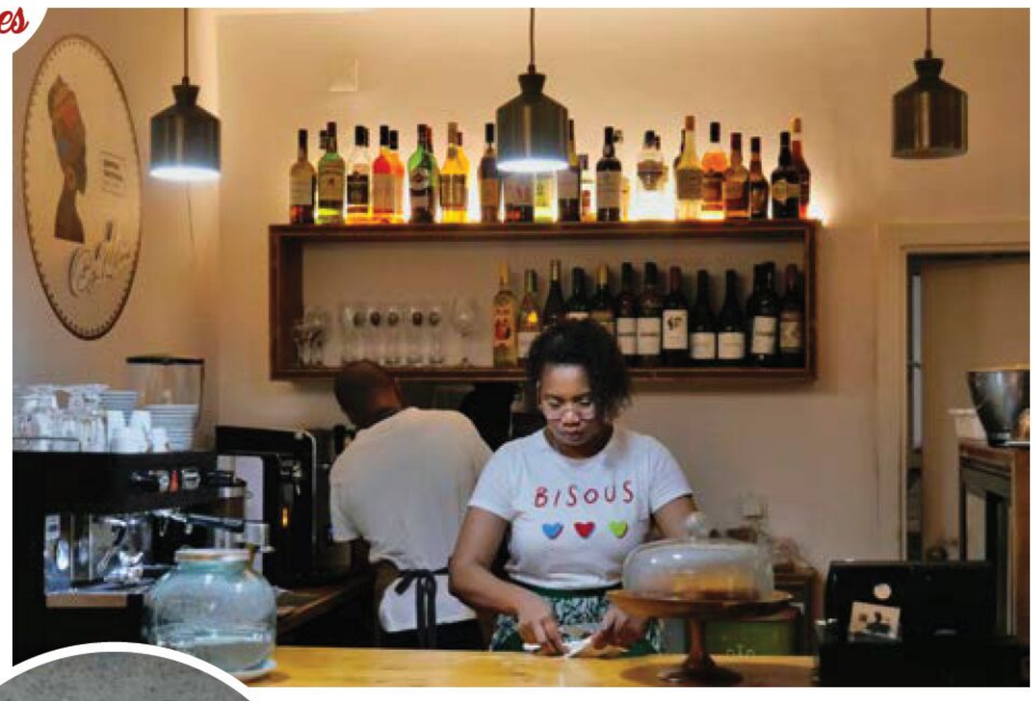
© DR

FOX COFFEE

Tony Fox n'a peur de rien. Quand il a ouvert son restaurant, dans le quartier d'Arroios, il s'est proclamé *« O rei da cachupa »* (« Le roi de la cachupa »), sorte de cassoulet (ou *feijoada*) en version capverdienne, qui associe haricots, maïs, fèves, viande de porc, chorizo, saucisse ou poisson. Dans un décor moderne qui ne joue en rien le pittoresque – et c'est tant mieux –, la sienne est effectivement « bonne comme là-bas », avec trois sortes de haricots. Il la décline au poulet, au poisson, parfois en feuille de chou farcie et en version végétarienne... Souvent, la voix de Cesária Évora (*« sensualité mélangée de pudeur »*, dit Lavilliers) accompagne le repas.

Autour de 30 euros à la carte.

• Rua Antonio Pedro, 177. Tél. : +351 932 350 201.



BISTRÔ CRIOULO

On retrouve Cesária Évora, ou plutôt l'empreinte laissée par « la diva aux pieds nus », sur le seuil du centre culturel du Cap Vert, qui abrite un petit restaurant « créole » et sa terrasse. Au menu, on retrouve la *cachupa*, ce jour-là dans sa version *frita* (ou *refogada)*, celle de la veille qu'on fait revenir dans une poêle avec des oignons finement découpés et un œuf au plat. Mais ce n'est pas la seule spécialité capverdienne et africaine de ce « bistrot » calme et sympathique.

De 25 à 30 euros à la carte.

• Rua de São Bento, 640. Tél. : +351 21 018 7393.

© DR © DR

CASA MOCAMBO

C'est parce qu'elle est native du quartier de Madragoa, qu'on appelait autrefois Mocambo, parce qu'elle a beaucoup voyagé en Afrique, aussi, que Mafalda Nunes a choisi ce nom pour son restaurant. Situé de l'autre côté du centre-ville, le lieu, qui fait également office de galerie artisanale, propose *« un voyage vers les saveurs et la culture des pays lusophones »*. Le traditionnel *moambe* (ou *muamba*) angolais (du poulet cuit dans de l'huile de palme avec du piment, des oignons et des combos) ou le steak *moçambica*, servi avec des patates douces, du manioc frit et des haricots noirs, sont excellents. À l'image de l'accueil.

• Rua do Vale de Santo António, 122A. Tél. : +351 912 509 906.
facebook.com/Casa.Mocambo

Restaurants traditionnels

© DR

ZÉ DA MOURARIA

Un peu caché dans le quartier de Mouraria, tout près de Martim Moniz, cet établissement populaire est connu pour son excellent rapport qualité-prix. Pour sa générosité, aussi, puisque le menu varie chaque jour et propose de grandes portions, souvent à partager. Morue rôtie, côtelette, steak à l'ail ou seiche, tout est excellent, l'équipe est très sympa et l'ambiance informelle. Labellisé « Rota das Tasquinhas » (« Route des tavernes »), établie par la mairie de Lisbonne. Ouvert seulement à l'heure du déjeuner.

Autour de 30 euros à la carte.

• Rua Joao Outeiro. Tél. : +351 21 886 5436.
facebook.com/pages/Ze-da-Mouraria

© travelpix / Alamy Stock Photo

PATEO 13

Ce restaurant n'est ouvert qu'en été, sans vraiment de date fixe, et pour cause... il ne dispose que d'une unique terrasse, ombragée par les arbres et les parasols. On y mange du poisson ou de la viande directement sortis du gril au charbon de bois, avec les sardines en vedettes, traditionnellement accompagnées de pommes de terre bouillies, de salade et de poivrons grillés, le tout arrosé de sangria.

Autour de 30 euros à la carte.

• Calçadinha de Santo Estêvão, 13. Tél. : +351 21 050 3434. facebook.com/PATEO13

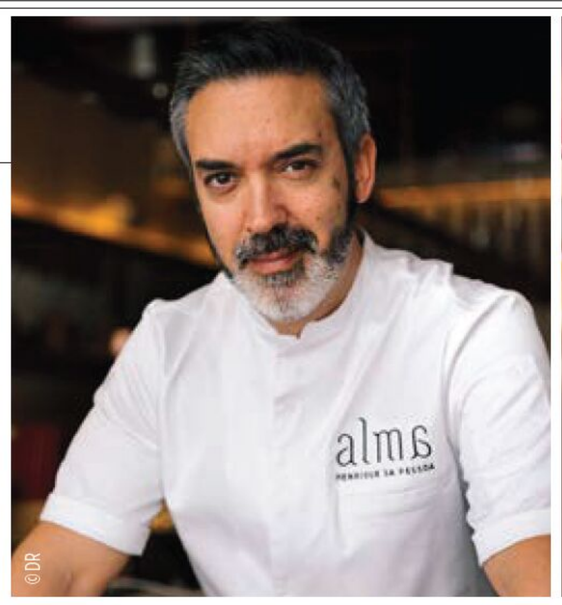
©Pablo Valentini / Alamy Stock Photo

PUNTO FINAL

Après un court voyage en ferry, au départ du Cais do Sodré, on débarque à Cacilhas, de l'autre côté du Tage. Une courte balade le long du fleuve, et voilà le Punto Final, petit bout du monde où tout le monde va manger aux beaux jours. C'est l'un des établissements les plus pittoresques de Lisbonne, avec ses fameuses tables jaunes posées sur les pierres du quai, désormais un cliché local. Pour déguster du poisson grillé les pieds dans l'eau, face à la ville, à l'heure où le pont du 25– Avril et le Cristo Rei s'illuminent.

• Rua do Ginjal, 72, Alamada. Tél. : +351 936 869 031.

Cuisine fusion


© DR

© DR

TAPISCO

Dans le quartier de Principe Real, le chef Henrique Sá Pessoa, un Portugais qui a fait ses classes dans quelques grands restaurants espagnols, a imaginé un savant mélange de tapas et de *petiscos*, d'où le nom de son établissement. Le décor, contemporain et un peu froid – banquette rouge, carrelage blanc et bois clair –, est compensé par la chaleur des *patatas bravas*, des pommes de terre en sauce épicée, ou de la *bomba de Lisboa,* des croquettes de viande enveloppées dans des pommes de terre, mais avec une touche originale. Les *amêijoas à bulhão pato* (palourdes sautées dans un jus de citron, ail et coriandre) et la morue *à brás* (des miettes de poisson mêlées à des pommes de terre et des œufs) sont aussi de la partie... La mousse au chocolat noir, caviar d'huile d'olive et fleur de sel clôt la séance en beauté.

Tapas : entre 10 et 25 euros.

• Rua Dom Pedro V, 81. Tél. : +351 21 342 0681. tapisco.pt

© DR

A CEVICHERIA

Toujours dans Principe Real, sous le poulpe géant qui pend au plafond, c'est l'un des endroits préférés des palais branchés : Kiko Martins, un chef portugais initié aux saveurs péruviennes et au *ceviche* (poisson cru mariné dans les agrumes), décline une belle cuisine de poisson, accommodée de nuances thaïes, latino-américaines ou portugaises. Original et de bon goût.

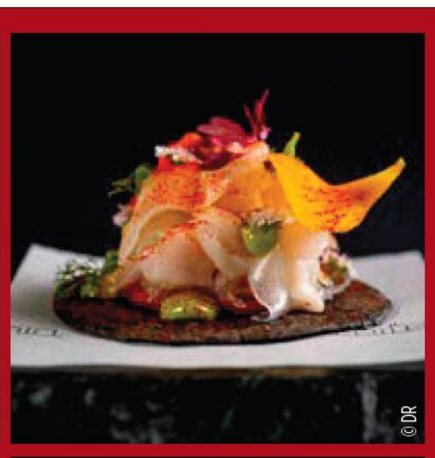
De 25 et 35 euros à la carte.

• Rua Dom Pedro V, 129. Tél. : +351 21 803 8815. acevicheria.pt

© DR

Moments d'exception

© DR


© DR

© DR

© DR

FEITORIA

C'est la table lumineuse de l'hôtel 5 étoiles Altis Belém Hotel & Spa. Le décor explore le thème des grandes découvertes, à l'image du panneau de style Namban (cf. page 88) qui accueille le convive.

En écho, la cuisine inventive et subtile de Joao Rodrigues joue d'inspirations orientales et exotiques, pour des plats aux consonances portugaises. Le poisson, les crustacés, la viande et les légumes sont travaillés avec respect et finesse.

Menu : de 120 à 160 euros.

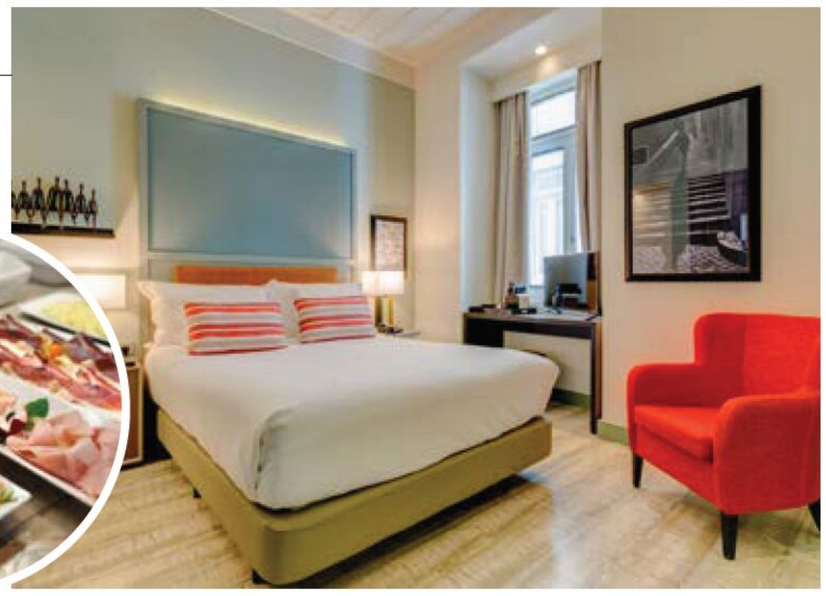
• Hotel Belém & Spa, Doca do Bom Successo, 10. Tél. : +351 21 040 0208. restaurantefeitoria.com

Séjourner

© DR

HOTEL VINCCI BAIXA

Idéalement situé à quelques pas de la Praça do Comércio, cet hôtel n'a d'autre ambition que de maintenir son rang de 4 étoiles. Il y parvient parfaitement. Les 66 chambres sont fonctionnelles et bien équipées dans leur décor contemporain (certaines communiquent et font une confortable suite familiale), l'accueil et le service sont souriants et attentionnés, le buffet du petit-déjeuner est complet et de qualité.


© DR

De 100 à 300 euros la chambre pour deux personnes.

• Rua do Comércio, 32-38. Tél. : +351 21 880 3190. fr.vinccibaixa.com

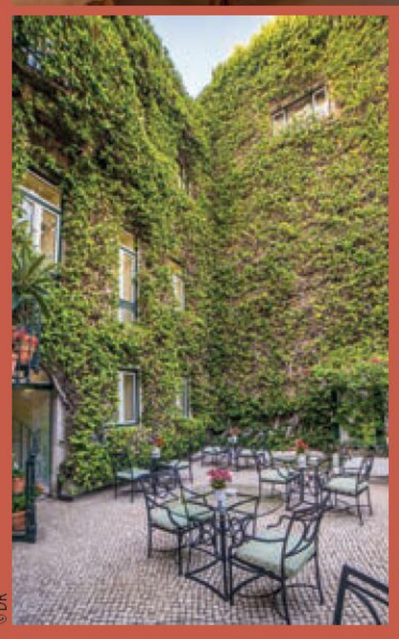
© DR

AS JANELAS VERDES

Cet hôtel des « fenêtres vertes » (du nom de la rue) est l'un des plus agréables de Lisbonne. Depuis la terrasse aux murs couverts de lierre jusqu'au bar et sa bibliothèque qui ouvre sur le Tage, en passant par des chambres spacieuses et meublées sans tape-à-l'œil, l'ambiance est à la fois douillette et détendue, d'autant que le service se révèle prévenant et souriant. Une invitation au voyage.

À partir de 120 euros la chambre pour deux personnes.

• Rua das Janelas Verdes, 47. Tél. : +351 21 396 8143.
lisbonheritagehotels.com/as-janelas-verdes



© DR

© DR

YORK HOUSE

Dans un ancien couvent du XVIII[e] siècle qui fut une pension dirigée par des Anglaises, puis par un couple de Français, les Goldstein, au début du XX[e] siècle, se loge désormais un hôtel 4 étoiles dont les couloirs et les 33 chambres voûtées, sobrement, mais élégamment meublées, se souviennent des origines. Le patio constitue le cadre idéal pour le petit-déjeuner, l'accueil est classe et détendu. On y croise parfois les fantômes de Graham Green, Marguerite Duras ou Hugo Pratt, qui séjournèrent ici.

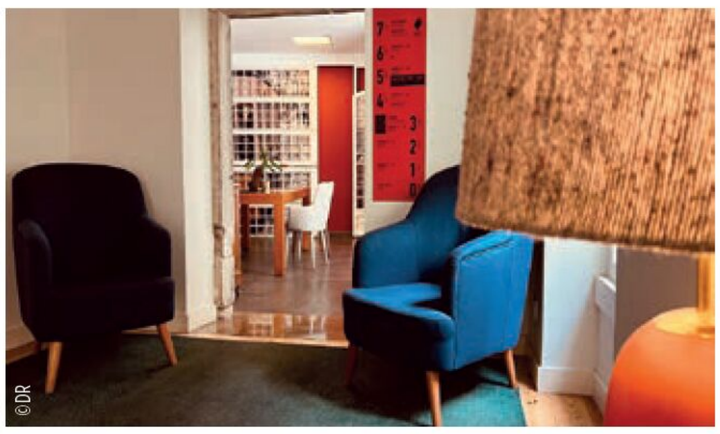
De 165 à 220 euros la chambre pour deux personnes.

• Rua das Janelas Verdes, 32. Tél. : +351 21 396 2435. yorkhouselisboa.com

© DR

© DR

© DR



© DR

© DR

MONTE BELVEDERE

Installé dans une ancienne usine de parfum des années 1930, sur les hauteurs de la colline Santa Catarina, cet hôtel-boutique dispose de 21 chambres intimistes, qu'on dirait décorées de la main d'un chineur. La salle du petit-déjeuner (un buffet très correctement fourni) et le toit-terrasse offrent une superbe vue sur le Tage, le premier luxe de l'établissement.

De 180 à 220 euros la chambre pour deux personnes.

• Rua de Santa Catarina, 17.
Tél. : +351 930 613 162.
shiadu.com

Le Portugal est à votre porte

Votre magazine directement dans votre boîte aux lettres

8 nos

↓

56 €

au lieu de ~~63,60 €~~

Abonnement en ligne
www.shop-vasco.com
Abonnement par téléphone
0534 563 560

destination Portugal MAGAZINE BULLETIN D'ABONNEMENT

oui, je m'abonne à destination Portugal MAGAZINE

☐ **8 nos** Je paie **56€** au lieu de ~~63€60~~

Union Européenne : 72€ - Autres pays, DOM-TOM : 93€

Mes coordonnées

NOM.....

PRÉNOM .....

ADRESSE .....

.....

C.P. ..... VILLE.....

PAYS .....

EMAIL .....

MOBILE .....

Je règle mon abonnement par chèque à l'ordre de Vasco Editions

DATE ET SIGNATURE

Bulletin à renvoyer accompagné de votre réglement à :

Destination PORTUGAL /OPPER SERVICES CS 60003
31242 L'UNION CEDEX - FRANCE

Je règle mon abonnement par carte bancaire

Pour un paiement rapide et sécurisé :

- **je me connecte sur www.shop-vasco.com**
- **ou par téléphone 0534 563 560**
(du lundi au vendredi de 10h à 12h et 14h à 17h)

DP#36

Les informations recueillies sont nécessaires à la gestion de votre commande. Conformément à La loi « Informatique et Libertés » du 6 janvier 1978 modifiée en 2004, vous bénéficiez d'un droit d'accès et de rectification aux informations qui vous concernent, que vous pouvez exercer en nous écrivant.

LA BOUTIQUE

Collection Portugal

Épuisé Épuisé Épuisé

PENICHE | LOULÉ

CASCAIS | GUIMARÃES

LISBONNE | LE HAUT DOURO

AVEIRO

PORTO | DE SAGRÈS À ODECEIXE

LAGOS | BRAGA | ERICEIRA

LISBONNE | COMPORTA

MADÈRE | SINTRA

PORTO | ALTO ALENTEJO

ALENTEJO | ALTO MINHO

LISBONNE | TRÁS-OS-MONTES

ALENTEJO | ALTO MINHO

LES AÇORES | PORTO GOURMAND

ESCAPADE OCÉANE | LA ROUTE DES MERVEILLES

LISBONNE AUTHENTIQUE | SETÚBAL

ROUTE NATIONALE 2 | LES AÇORES (2)

VILLAGES DU CENTRE DU PORTUGAL | FARO

ALGARVE AUTHENTIQUE | LA ROUTE DU PORTO

PORTO | SANTARÉM | FÁTIMA

SINTRA | VILLES DU NORD

LISBONNE | LUSO ET BUÇACO

DE COMPORTA À SAGRES COIMBRA

HAUT DOURO | SERRA DA ESTRELA

AVEIRO | PENICHE

ÉVORA

ALGARVE | LE CHEMIN DE SAINT-JACQUES AU PORTUGAL

VALLÉE DU TAGE | ERICEIRA

LISBONNE GOURMAND | VIANA DO CASTELO

PORTO GOURMAND | PÉNINSULE DE SETÚBAL

ALGARVE | GUIMARÃES

PENEDA-GERÊS | TRÁS-OS-MONTES

MÉGA GUIDE **MADÈRE**

Collection France

ARLES | PARIS ROMANTIQUE | SAINT-MALO | PAYS BASQUE

BAIE DE SOMME | NICE | ANNECY | BEAUNE

CHAMONIX ET MEGÈVE STRASBOURG | HONFLEUR

LA ROCHELLE ÎLE DE RÉ TOULOUSE | LES CALANQUES

CORSE DU SUD | NANTES | PAIMPOL | BRÉHAT

CÔTE BASQUE | LILLE | ÉTOILÉS D'AUVERGNE

LUBERON | BORDEAUX | JURA

PÉRIGORD NOIR ET POURPRE | MARSEILLE | BELFORT

BASSIN D'ARCACHON | PÉRIGORD | CHAÎNE DES PUYS

GOLFE DU MORBIHAN | CÔTE D'OPALE | DIJON

BAIE DU MONT-SAINT-MICHEL | MONTPELLIER | AIX-LES-BAINS

CHÂTEAUX DE LA LOIRE | CLERMONT-FD | CÔTE VERMEILLE

CORSE DU NORD | COLMAR | ROUTE DES VINS D'ALSACE

CÔTE DE GRANIT ROSE | AIX-EN PROVENCE | VERSAILLES

QUERCY | RENNES

ROCAMADOUR ET HAUT QUERCY | CHAMPAGNE | REIMS

CANTAL | SÈTE

AVEYRON | NANCY

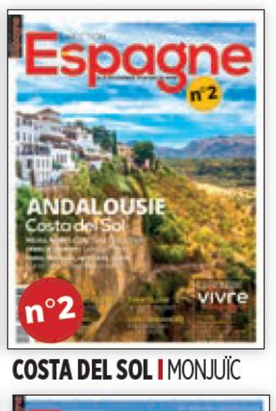
OUESSANT | CAEN | SAINT-ÉMILION

Ventes en ligne
shop-vasco.com

VASCO ÉDITIONS

Collection Espagne

CADAQUÉS | BARCELONE



COSTA DEL SOL | MONJUÏC

ALICANTE | MADRID

CADIX | SAINT-SÉBASTIEN

BARCELONE | MINORQUE

SÉVILLE | COSTA BRAVA

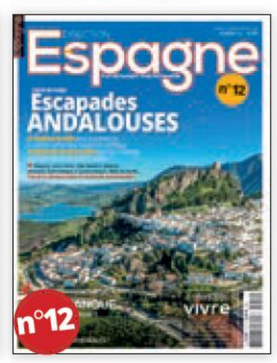
VALENCE | LA GALICE

CORDOUE | TARRAGONE

IBIZA | COSTA CÁLIDA

GRENADE | LES ASTURIES | GÉRONE

MADRID | VITORIA-GASTEIZ



ESCAPADES ANDALOUSES

ESTRÉMADURE | COSTA DE LA LUZ

BARCELONE | RÍAS BAIXAS

LA MANCHE | BILBAO

PROVINCE DE JAÉN | LEÓN

LA COSTA DE ALMERÍA | SÉGOVIE

PYRÉNÉES CATALANES | HUELVA

LES CANARIES [1] | CUEUCA

SÉVILLE | ÁVILA

MAJORQUE | VALLADOLID

MADRID | GIBRALTAR

ÎLES CANARIES [2] | L'ALHAMBRA

BARCELONE LE MÉGA-GUIDE

ANDALOUSIE | ANDORRE

COSTA DEL AZAHAR | ANDORRE

PROVINCE DE VALENCE | PYRÉNÉES ARAGONAISES

COSTA BRAVA | FORMENTERA

COSTA DE LA LUZ | GUADALAJARA

CÔTE BASQUE | MONASTÈRE ROYAL DE GUADALUPE

GRENADE | SAN JUAN DE LA PEÑA

Des articles axés sur la découverte, des carnets de voyage fournis et beaucoup d'adresses, toutes testées par nos soins.

Des magazines luxueux, superbement illustrés, à la fois intelligents, ludiques et pratiques.

Collection EUROPE

AMSTERDAM | ESTONIE

MALTE | BRUGES | LETTONIE

LES ÎLES LOFOTEN | BERLIN

PRAGUE | GAND

COPENHAGUE | SJÆLLAND

ISLANDE | MAASTRICHT

ÎLES FÉROÉ | INNSBRUCK

IRLANDAIS | BUDAPEST

SPÉCIAL SUÈDE

ÉCOSSE | VILLES D'EAUX UNESCO

SPÉCIAL **NORVÈGE**

Collection Grèce

NAXOS | ATHÈNESGOURMANDE

PAROS | THESSALONIQUE

SYROS | DELPHES

SANTORIN | PATRAS | OLYMPIE

ATHÈNES LE MÉGA-GUIDE

HYDRA ET SPETSES | L'ÉPIRE

PETITES CYCLADES
| PÉNINSULE DU PÉLION

Frais de port **offerts** à partir de 10 magazines

LA BOUTIQUE VASCO

Collection direction Italie

SIENNE | LE SALENTO | MATERA

Épuisé

ROME | LA CALABRE

VÉRONE | ABRUZZES | PARME

ESCAPADE VOLCANIQUE

NAPLES | BERGAME | MILAN

VENISE | CHIANTI | RAPHAËL

LA CÔTE AMALFITAINE | CAPRI

LAC DE GARDE | GÊNES

FLORENCE | PADOUE

SICILE OCCIDENTALE | MANTOUE

LAC MAJEUR | AREZZO

LES POUILLES | DOLOMITES

TOSCANE | VICENCE | TRIESTE

LAC DE CÔME | VAL D'AOSTE

BASILICATE | MILAN

SARDAIGNE | TRÉVISE

VILLAGES DE TOSCANE | BOLOGNE

ROME LE MÉGA-GUIDE

ÎLES ÉOLIENNES | MOLISE

TOSCANE | LES MARCHES

SARDAIGNE | SAN-MARIN

LES CINQUE TERRE
| SARDAIGNE DU SUD

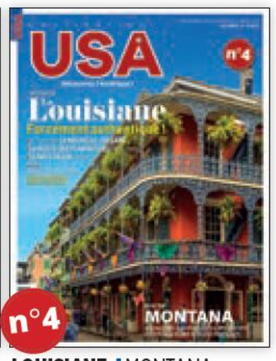
VIA FRANCIGENA
| CARNAVAL DE VENISE

Collection DESTINATION USA

Épuisé

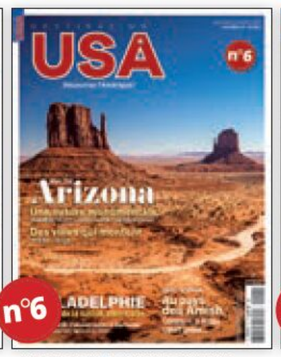
WYOMING | SAN DIEGO

MIAMI | LAS VEGAS



LOUISIANE | MONTANA

LOS ANGELES | OKLHOMA



ARIZONA | PHILADELPHIE

CHICAGO | CAROLINE DU SUD

COLORADO | VIRGINIE

TEXAS | CÔTE DU MAINE

SAN FRANSISCO | ALABAMA

DAKOTA DU SUD | ARKANSAS

BOSTON | INDIANA

WASHINGTON | MISSISSIPPI

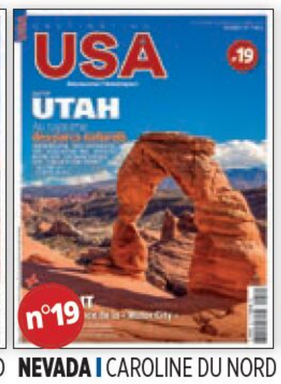
GÉORGIE | KENTUCKY

NEW-YORK | DELAWARE

KANSAS | WISCONSIN

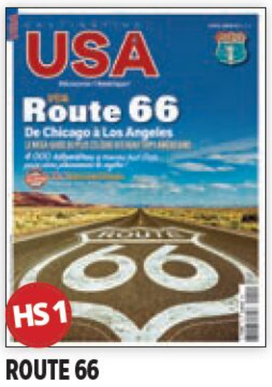
LA CALIFORNIE | TENNESSEE

NEVADA | CAROLINE DU NORD



NEVADA | CAROLINE DU NORD

UTHA | DÉTROIT



ROUTE 66

PACIFIC COAST

Ventes en ligne
shop-vasco.com

Il n'est jamais trop tard pour compléter votre collection ou découvrir nos autres magazines

Collection DIRECTION Japon

LE TOKYO HISTORIQUE
| KYŪSŪ | YAKUSHIMA

KYOTO
| KYŪSŪ (Èpisode 2)

MONT FUJI
| SAN'IN

RÉGION D'HIROSHIMA
| AOMORI

OSAKA
| AKITA

Bon de commande anciens numéros

À retourner accompagné de votre réglemen à **Vasco Editions, 57, Rue Saint-Alyre, 63000 Clermont-Ferrand**

Collection Canada

MONTRÉAL | MANITOBA | LA TRAVERSÉE EN TRAIN

GASPÉSIE | L'ALBERTA CÔTÉ VILLES | POURVOIRIES

QUÉBEC | L'ALBERTA CÔTÉ MONTAGNES | OURS POLAIRES

ROUTE DES EXPLORATEURS | VANCOUVER

CANTONS-DE-L'EST | OTTAWA | OUTAOUAIS

LES CHUTES DU NIAGARA | TORONTO

CAP SUR LES BALEINES | LES LAURENTIDES

ÎLE DE VANCOUVER | VALLÉE DE L'OKANAGAN

MAURICIE | ABITIBI-TÉMISCAMINGUE

CÔTE-NORD ET SAINT-LAURENT | SAGUENAY

YUKON | L'HIVER DANS LES LAURENTIDES

Frais de port offerts à partir de 10 magazines

destination Portugal — Je commande les numéros

❒ n°4 ❒ 5 ❒ 6 ❒ 7 ❒ 8 ❒ 9 ❒ 10 ❒ 11 ❒ 12 ❒ 13 ❒ 14 ❒ 15 ❒ 16 ❒ 17 ❒ 18 ❒ 19 ❒ 20 ❒ 21 ❒ 22
❒ 23 ❒ 24 ❒ 25 ❒ 26 ❒ 27 ❒ 28 ❒ 29 ❒ 30 ❒ 31 ❒ 32 ❒ 33 ❒ 34 ❒ 35

destination France — Je commande les numéros :

❒ n°1 ❒ 2 ❒ 3 ❒ 4 ❒ 5 ❒ 6 ❒ 7 ❒ 8 ❒ 9 ❒ 10 ❒ 11 ❒ 12 ❒ 13 ❒ 14 ❒ 15 ❒ 16 ❒ 17 ❒ 18 ❒ 19

direction Espagne — Je commande les numéros :

❒ n°1 ❒ 2 ❒ 3 ❒ 4 ❒ 5 ❒ 6 ❒ 7 ❒ 8 ❒ 9 ❒ 10 ❒ 11 ❒ 12 ❒ 13 ❒ 14 ❒ 15 ❒ 16 ❒ 17 ❒ 18 ❒ 19
❒ 20 ❒ 21 ❒ 22 ❒ 23 ❒ 24 ❒ 25 ❒ 26 ❒ 27 ❒ 28 ❒ 29 ❒ 30 ❒ 31

destination EUROPE — Je commande les numéros :

❒ n°1 ❒ 2 ❒ 3 ❒ 4 ❒ 5 ❒ 6 ❒ 7 ❒ 8 ❒ 9 ❒ 10 ❒ 11

destination Grèce — Je commande les numéros :

❒ n°1 ❒ 2 ❒ 3 ❒ 4 ❒ 5 ❒ 6 ❒ 7

direction Italie — Je commande les numéros :

❒ n°1 ❒ 3 ❒ 4 ❒ 5 ❒ 6 ❒ 7 ❒ 8 ❒ 9 ❒ 10 ❒ 11 ❒ 12 ❒ 13 ❒ 14 ❒ 15 ❒ 16 ❒ 17 ❒ 18 ❒ 19 ❒ 20
❒ 21 ❒ 22 ❒ 23 ❒ 24

DESTINATION USA — Je commande les numéros :

❒ n°2 ❒ 3 ❒ 4 ❒ 5 ❒ 6 ❒ 7 ❒ 8 ❒ 9 ❒ 10 ❒ 11 ❒ 12 ❒ 13 ❒ 14 ❒ 15 ❒ 16 ❒ 17 ❒ 18 ❒ 19 ❒ 20
❒ **HS1** (Route 66) ❒ **HS 2** (Pacific Coast)

direction Canada — Je commande les numéros :

❒ n°1 ❒ 2 ❒ 3 ❒ 4 ❒ 5 ❒ 6 ❒ 7 ❒ 8 ❒ 9 ❒ 10 ❒ 11

direction Japon — Je commande les numéros :

❒ n°1 ❒ 2 ❒ 3 ❒ 4 ❒ 5

Ma commande

Soit, nombre de magazines : ..... au prix unitaire de 7,95 € + 0,50 € de frais de port par magazine (envoi en France).

Frais de port offerts à partir de 10 magazines. ***Autres pays :*** *rendez-vous sur la boutique* ***shop-vasco.com***

Soit un total de : ❒ Commande de **moins de 10 magazines :** ..... n°(s) x **8,45€** = ...**€**

❒ Commande **à partir de 10 magazines :** ..... n°(s) x **7,95€** = ...**€**

Mes coordonnées

NOM..... PRÉNOM.....

ADRESSE .....

CODE POSTAL ..... VILLE .....

Courriel..... @..... Tél.....

Je règle par chèque à l'ordre de Vasco Editions

Ventes en ligne sur shop-vasco.com

DP#36

Les informations recueillies sont nécessaires à la gestion de votre commande.Conformément à la loi « Informatique et Libertés » du 6 janvier 1978 modifiée en 2004, vous bénéficiez d'un droit d'accès et de rectification aux informations qui vous concernent, que vous pouvez exercer en nous écrivant.

Fiona Disegni

« Une musique universelle »

Née d'un père d'origine italo-tunisienne et d'une mère aux racines hispano-algériennes, Fiona Disegni, qui a grandi en France, vécu à Singapour, Londres et Milan, s'est passionnée pour le fado, un genre musical étroitement lié à Lisbonne. Dès qu'elle le peut, la « French fadista », ainsi que l'a surnommée le journal en ligne *Mensagem de Lisboa*, se produit dans les *tascas* du quartier d'Alfama, le cœur géographique et artistique du fado.

Propos recueillis par PIERRE SORGUE

©Rita Ansone

Comment une Parisienne aux origines méditerranéennes a-t-elle pu s'enticher du fado au point de pouvoir le chanter aux Portugais ?
Quelles que soient ses origines, le fado est une musique métissée, ce qui me va bien. Ma rencontre amoureuse avec cette musique fut aussi immédiate qu'avec celle de la ville. En 2018, je suis allée dîner dans une *tasca* classique d'Alfama. Quand je l'ai entendu pour la première fois, je me suis sentie connectée. J'ai adoré ce chant brut, et même si je n'ai pas compris les paroles, je pouvais sentir les vibrations. Je me suis promis d'apprendre si je venais m'installer ici.

Qu'est-ce qui vous avait séduite en particulier ?
La simplicité, l'impression de vérité qui émane de ce chant, le côté dramatique, aussi, que demande la performance ; dans sa simplicité, cela rejoint l'essentiel… J'ai chanté le fado avant de parler portugais. Bien sûr, je prenais grand soin d'apprendre et maîtriser les paroles, mais la justesse du fado, c'est avant tout la justesse dans l'expression de ses sentiments, ressentir la musique à fond. C'est une musique universelle, qui permet aux gens de s'ouvrir et de se lier au chant sans besoin de comprendre les paroles.

Comment avez-vous pu vous produire dans ce milieu plutôt traditionnel et fermé ?
J'ai eu la chance de rencontrer Cláudia Picado, une célèbre chanteuse de fado qui a accepté de m'enseigner. Puis, un jour, elle m'a demandé de l'accompagner dans un restaurant où jouaient des musiciens. Elle m'a dit : *« C'est à toi dans cinq minutes »*, puis m'a poussée sur l'estrade. J'ai failli faire une crise de panique… Aujourd'hui encore, je suis toujours un peu nerveuse quand je chante dans ces espaces intimes. C'est un univers plutôt fermé, dont il faut respecter les règles. Il y a d'autres chanteurs, on ne sait jamais quand on sera appelé. On doit se préparer à chanter sans avoir répété, travailler sur un répertoire et une tonalité… Cela se rapproche un peu des jam-sessions du jazz, on crée sur le moment. C'est cela qui est beau.

Quel est votre répertoire de prédilection ?
Les chansons d'Amália Rodriguez, celles écrites pour elle par Alain Oulman, ce Franco-Portugais qui l'a incitée à interpréter les grands poètes portugais, tant classiques que modernes. Le répertoire des *tascas* est classique, on y chante l'amour, la mort, la jalousie, mais aussi les rues de Lisbonne, les marchés, les fleuristes, la mer… des chansons plus joyeuses qu'on ne pourrait s'imaginer de l'extérieur.

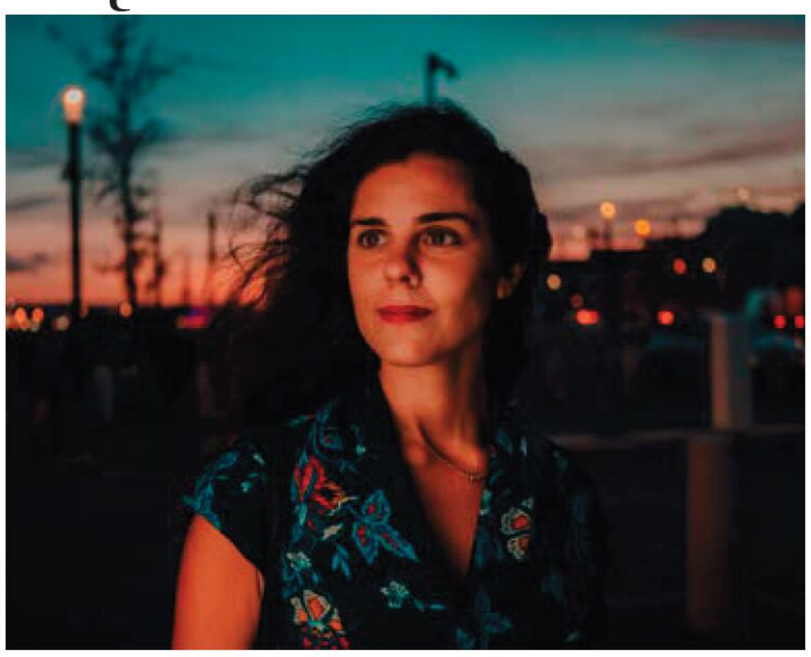
Le fado est inséparable de la *saudade*, un sentiment intraduisible en un mot. Savez-vous désormais comment le définir ?
C'est difficile à expliquer, c'est une nostalgie… mais une nostalgie satisfaisante, presque joyeuse en un sens. Une manière d'être mélancolique, mais en paix.

Quel est votre lieu favori à Lisbonne pour chanter ou écouter du fado ?
La Tasca do Chico, dans le Bairro Alto, un petit bar très populaire où je vais souvent, pour me produire ou profiter de la musique. Un endroit où les amateurs écoutent en silence, restent attentifs, dans une dimension presque spirituelle.

Et pour le reste de la journée ?
J'aime beaucoup me promener dans le jardin du musée des arts antiques, ou encore dans le parc de la Casa da Cerca, une belle demeure des XVII[e] et XVIII[e] siècles devenue un centre d'art contemporain à Almada, de l'autre côté du Tage. Le soir, outre la Tasca do Chico dont j'ai parlé, j'aime beaucoup le Pavilhão Chinês, dans le quartier de Principe Real, un bar installé dans une ancienne épicerie et qui a gardé les vitrines d'époque. Ou encore le Procópio Bar et son décor Art nouveau, près du jardin Amoreiras… J'aime ces bars un peu « vintage ».

Lisbonne a beaucoup changé ces dernières années, rançon du succès touristique. En quoi la ville vous charme-t-elle encore ?
Son premier charme réside dans cette atmosphère un peu bohème que l'on retrouve dans tous les milieux sociaux. Malgré le tourisme, elle garde une certaine spontanéité, simplicité, les gens y sont plus attentifs aux autres, plus en éveil, donc plus réceptifs – on y sent bien moins de tension qu'à Paris. Une certaine douceur de vivre y persiste, peut-être grâce à l'accès simple à des choses sereines : les rives du Tage, la mer, les miradors… C'est une ville où les gens savent prendre le temps. Le rythme est différent, ce qui en fait aussi la beauté. ❖

QUELLES QUE SOIENT SES ORIGINES, LE FADO EST UNE MUSIQUE MÉTISSÉE, CE QUI ME VA BIEN.



©Rita Ansone

Acheter Malin
PORTUGAL

VOTRE COIN DE PARADIS À PORTÉE DE MAIN…

Pour concrétiser votre rêve d'un petit coin à vous sur les côtes sauvages du Portugal ou dans ses belles vallées, confiez la recherche de votre future maison ou de votre appartement à une équipe de professionnels francophones.

À la différence d'une agence immobilière, notre équipe de chasseurs immobiliers représente localement vos intérêts et vous garantit un achat en toute tranquillité, grâce à un accompagnement personnalisé.

UN ACHAT SANS SOUCIS

- Écoute et analyse de votre projet, à votre image
- Recherche, pré-visites, accompagnement et traduction
- Représentation locale, négociation, appui légal et administratif
- Un service sur-mesure, efficace et expert sur le marché local

Séverine Weiss & Valérie Henriaux – Chasseurs immobiliers

RENSEIGNEZ-VOUS SANS ENGAGEMENT :

info@achetermalinportugal.com

www.achetermalinportugal.com

+351 300 509 681

PORTO
CRUZ
+ Tonic!

CE COCKTAIL SE PRÉPARE AVEC 50% DE PORTO CRUZ BLANC + 50% DE TONIC, ACCOMPAGNÉS DE GLAÇONS ET D'UN QUARTIER DE CITRON.

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ, À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.